BnF Gallica

Le Mariage d'un sous-préfet. La Statue d'Apollon. Par Claude Vignon

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Vignon, Claude (1832-1888). Le Mariage d'un sous-préfet. La Statue d'Apollon. Par Claude Vignon. 1884.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

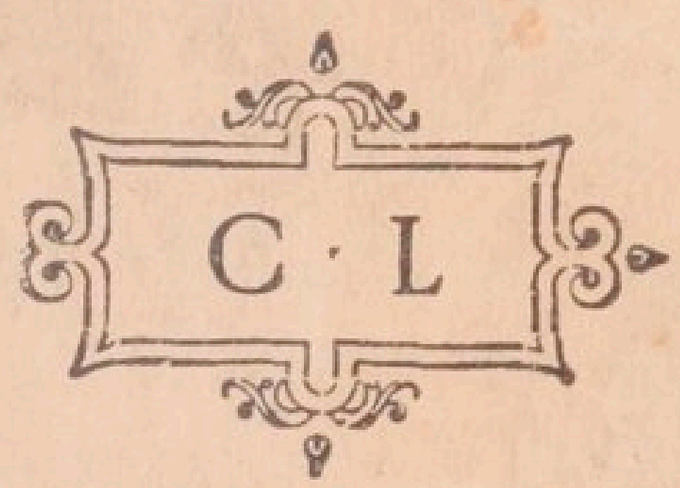
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

FERRET GUIONIE 1986

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

CLAUDE VIGNON

LE MARIAGE D'UN SOUS-PRÉFET



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1884

LE

MARIAGE

D'UN SOUS-PRÉFET

1416

8° Y²
6884

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

LES DRAMES IGNORÉS. . . . . 1 vol.
ÉLISABETH VERDIER . . . . . 1 —
UNE FEMME ROMANESQUE. . . . . 1 —
UN NAUFRAGE PARISIEN. . . . . 1 —
NOTRE CONTEMPORAIN. . . . . 1 —
UNE PARISIENNE. . . . . 1 —
RÉVOLTÉE. . . . . 1 —

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B.

LE

MARIAGE

D'UN SOUS-PRÉFET

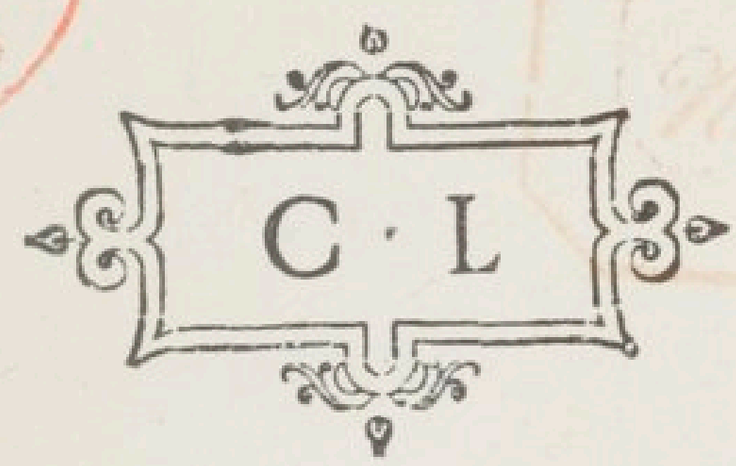
— LA STATUE D'APOLLON —

PAR

CLAUDE VIGNON

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

DÉPÔT LÉGAL Seine N° 2169



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1884

Droits de reproduction et de traduction réservés.

LE
MARIAGE D'UN SOUS-PRÉFET

I

Un salon, un bal.

— Attention! les voici; vous me direz l'effet du premier coup d'œil!

Sur quoi, le procureur de la République s'effaça, pour laisser passer devant lui le nouveau sous-préfet.

Celui-ci, un jeune homme blond, aux traits réguliers, à l'air pensif, à la fine moustache plus brune que ses cheveux, d'une tenue irréprochable et portant avec grâce une légère calvitie, pouvait

avoir une trentaine d'années. Il administrait l'arrondissement depuis six mois et passait pour capable.

Le sous-préfet et le procureur de la République étaient des camarades de l'école de droit qui s'étaient retrouvés avec plaisir dans la même ville : le premier, encore garçon et encore jeune; le second, déjà veuf, et triste comme s'il avait porté dix ans de plus sur les épaules.

Et de fait sa jeunesse s'était écoulée en province et bien des épreuves avaient traversé sa vie, tandis que le sous-préfet, M. du Fresnoy, avait mené à Paris la vie brillante dans une famille peu fortunée, mais d'une situation sociale assez élevée pour avoir fait de lui, à vingt-deux ans, un auditeur au conseil d'État.

Depuis quatre ans, il était dans l'administration, et on le croyait en passe de devenir bientôt préfet. D'ailleurs, pour tout revenu, sa place. « Tu es joli garçon, tu as un bel avenir, tu te marieras bien, lui avait dit son père, et nous avons à peine de quoi doter tes sœurs ».

— Attention! les voici; vous me direz l'effet du premier coup d'œil.

Trois femmes, toutes trois belles, entrèrent en même temps. Mais il n'y avait pas à s'y tromper, toutefois : la beauté était la seconde, celle qui marchait entre une mère de quarante-cinq ans, encore splendide de lignes, de traits et d'allure, et une sœur de vingt-six, un peu plus petite, jolie, élégante, fine, souple, mais pâle et comme accablée sous le poids lourd d'une épaisse chevelure châtain.

Le sous-préfet ne put retenir un mouvement d'admiration. Ces trois femmes venaient éclairer la salle du bal du rayonnement de leur beauté. Et la seconde, oh! la seconde!

Elle était brune, avec un teint d'une pureté exquise, les traits comme ceux d'une statue grecque, des lèvres d'un dessin parfait et d'un éclatant incarnat; de grands yeux noirs bordés de longs cils et couronnés de sourcils bien arqués. Ses cheveux simplement tordus sur la nuque. Pas un bijou; pas une fleur. Son cou, attaché comme

celui de la Diane, avait ces courbes si rares qui seules donneraient à une femme ordinaire ce qu'on appelle « un port de reine ». Avec cela, grande, élégante, d'une taille et d'une tournure admirables. Oui, c'était vraiment là un chef-d'œuvre humain.

Nulle coquetterie, d'ailleurs, dans sa façon d'être; au contraire, un air d'indifférence, presque de lassitude. Ni hauteur, ni dédain pourtant, plutôt du désintéressement.

Ces trois femmes étaient riches, à en juger par leurs toilettes qui n'étalaient aucun luxe de mauvais goût, mais qui, pour simples qu'elles fussent, venaient assurément de Paris et avaient le style de la grande faiseuse.

Un seul homme les accompagnait : un brun de trente à trente-cinq ans, très chevelu, très barbu, très dandy, portant des boutons de diamant à sa chemise.

— Voilà, reprit le procureur, M. Regnault, à l'oreille de son ami, mademoiselle Laure Contadini, sa mère et sa sœur, madame Carvejol; et voici M. Carvejol qui accompagne ces dames.

Tout le monde s'écarta sur le passage des dames Contadini, comme on avait accoutumé de les appeler. Elles reçurent autant de saluts qu'il y avait de têtes dans la salle de bal, et, à peine assises, furent assaillies par les danseurs.

— Oui, ces trois femmes sont bien belles, dit M. du Fresnoy. La mère semble une statue antique; madame Carvejol a un charme inexprimable, et l'autre est une beauté qui ferait sensation partout. Et avec cela de la fortune, à ce qu'il me semble?

— Un million de dot, et plus tard la moitié de la fortune de sa mère.

— Elle ne doit pas manquer de prétendants.

— Eh bien! on ne lui en connaît pas de sérieux.

— Comment?

— Aussitôt son entrée dans le monde, ils se sont présentés en foule. Les beaux partis même n'ont pas manqué. Tous ont été éconduits. C'est à ne plus s'y hasarder.

— C'est que peut-être elle est très ambitieuse?

— Peut-être; ou bien que pour un motif inconnu elle ne veut pas se marier.

— Un amour?

— Oh!... non. Elle est si froide.

— Des idées d'indépendance?...

— Peuh! elle n'a point d'allures excentriques.

— Alors?...

— Mon Dieu! on ne sait rien; et quant à ce sujet les douairières l'interrogent, elle répond : « Je veux rester avec ma mère; et dès que les affaires seront liquidées entre elles et mon beau-frère, nous voyagerons. » Et, de fait, ces dames aiment beaucoup les voyages; déjà elles sont allées toutes les trois en Italie et y sont restées près d'un an. Par exemple, la maison de commerce en a souffert, car M. Carvejol, qui la dirigeait, n'a pas la tête de sa belle-mère!

— Quel homme est-ce?

— Peuh!

— Mais encore?

— Convenable à tous égards, mais insignifiant : pas bête, pas intelligent non plus. Ses ennemis

disent qu'il est sournois. Moi, je n'ai qu'à m'en louer. Et je suis reçu dans la maison.

Une contredanse qui se formait sépara les causeurs. Le sous-préfet se rangea dans un angle et contempla, rêveur, Laure Contadini. Qu'elle était belle ! et à quoi attribuer cet étrange détachement?

Elle dansait avec une grande élégance et regardait à peine ses danseurs. On eût dit qu'elle les prenait pour des mannequins, uniquement destinés à lui servir de contenance et de vis-à-vis ; et cependant elle leur parlait avec une politesse parfaite et dans une mesure irréprochable.

Le sous-préfet aurait bien voulu être présenté, dût-il ne tirer de la présentation qu'une contredanse, et il regrettait d'avoir été séparé du procureur par le mouvement du bal; cependant, une autre occasion ne tarda pas à se produire, et il eut enfin l'insigne honneur de danser avec mademoiselle Contadini.

En la quittant, il n'avait pénétré aucun secret;

et il se disait : « C'est une fille qui ne veut pas se marier ici, parce qu'elle se sent faite pour être grande dame, dans une capitale. »

Mais il était amoureux.

II

« Ici ? » où donc sommes-nous ?

Le lecteur se le demanderait peut-être bientôt ; et d'ailleurs, pour le romancier, pour le conteur, pour le simple narrateur d'une histoire vraie, la nécessité s'impose de donner un cadre à son action.

Pourtant je ne puis : — Non ! je ne puis absolument désigner la ville où s'est accomplie, au milieu du monde et sans éclats extérieurs, la sombre tragédie que je vais exposer presque avec la brièveté sèche du procès-verbal.

On reconnaîtrait peut-être les personnages, car le romancier, en relevant ses documents sur nature, ne peut, quelque soin qu'il y prenne, empê-

cher certains détails de transparaître à travers les voiles dont il les veut envelopper. Et pour rien au monde je ne voudrais, en quoi que ce soit, attirer l'attention sur eux.

Je ne les juge ni ne les justifie ; je n'apprécie pas la valeur de leurs actes : je constate les faits et rien plus.

Ils ont d'ailleurs par d'héroïques sacrifices, de cruels dévouements, de redoutables responsabilités, dérobé à la curiosité publique les malheurs de leur vie privée. Qu'il leur reste au moins le bénéfice de tant d'efforts !

Longtemps même j'ai hésité à écrire cette histoire : on répugne à certains sujets. Mais elle a une si étrange similitude avec quelques drames privés du seizième siècle, que j'en ai été frappé, je dirais séduit, si on pouvait l'être par un enchaînement d'attentats et de malheurs.

C'est que l'artiste voit surtout le caractère des choses et fait abstraction, souvent, de la moralité des actes. Eh bien ! j'ai trouvé là-dedans le drame du temps de Borgia enchâssé dans nos

mœurs modernes, sur lesquels ont passé tant et tant d'influences depuis deux siècles et je me suis dit : N'est-ce donc que le cadre social qui a changé ? et, soit dit entre parenthèses, l'artiste véritable ne peint point de parti pris tels types ou tels autres. Un certain jour lui apparaît une figure du Pérugin autour de laquelle il groupe l'entourage qui, par la force des choses, se meut dans le même milieu, respire le même air ambiant ; un autre jour, c'est un des rayons de la lumière du Corrège qui illumine son modèle ; un autre jour encore, ce sera l'esprit du simple et pur Lesueur dont il recevra la visite, et le lendemain il demeurera fasciné sur le désordre tourmenté d'un Salvator Rosa.

Qu'on ne vienne donc point dire : « Tel écrivain qui faisait hier un roman digne d'être mis sur le guéridon de la famille et lu par les jeunes filles, nous donne aujourd'hui un drame qu'il faut enfermer : c'est un changement de manière, une nouvelle tentative vers le succès. »

Point du tout. Le même artiste, demain, en

regardant un autre horizon, y verra d'autres personnages se mouvoir dans une autre atmosphère. Il recevra une impression différente et la traduira par une œuvre d'un nouveau caractère.

Pour l'intelligence de mon récit, je suis cependant obligé de dire que la scène se passe dans une des plus importantes sous-préfectures de France et dans un port de mer. Que l'on choisisse maintenant parmi celles qui bordent nos côtes de Dunkerque à Toulon.

III

M. Contadini, le père, était un riche armateur. Madame Contadini, épousée par lui pour sa beauté et par amour, n'avait apporté, en dot, aucune fortune à son mari ; mais à sa beauté, elle joignait de l'intelligence et de l'énergie.

On sait qu'en province, moins qu'à Paris encore, on pardonne les mariages d'amour ; aussi madame Contadini fut-elle accueillie froidement par la société de la ville. D'abord elle n'était pas du pays ; ensuite on la considérait un peu comme une héroïne d'aventure qui avait enlevé de haute lutte, aux filles de la cité, leur bien légitime : c'est-à-dire un jeune homme riche qui devait choisir parmi elles.

Il n'y avait rien à dire contre elle ni contre sa

famille ; on cherchait en vain. Mais on incriminait, à défaut d'autre chose, le prestige de sa beauté et de son esprit. Que de ressources n'avait-elle pas dû employer pour séduire un millionnaire comme M. Contadini !

Soit qu'elle sentît ces dispositions hostiles et les voulût conjurer, soit qu'elle eût à cœur de valoir pour son mari telle ou telle épouse richement dotée, la jeune femme se mit aux affaires, étudia celles de son mari, le seconda bientôt comme un habile premier commis, devint pour lui un auxiliaire précieux ; si bien que les meilleurs amis de Contadini disaient :

— Ma foi ! il n'aurait pas fait une aussi bonne affaire en épousant mesdemoiselles X... ou Z..., qui lui eussent apporté cinquante mille livres de rente, mais n'étaient propres qu'à manger l'intérêt de leur dot plus ou moins sottement.

Au bout de quelques années, madame Contadini passait, dans la ville, pour une femme supérieure en même temps qu'elle restait la première par sa beauté et son élégance.

On subissait son ascendant, on ne l'attaquait plus nulle part, car tout, en elle, était inattaquable ; mais on conservait contre elle je ne saurais dire quelles rancunes inavouées, inavouables : les sarcasmes de la majorité médiocre contre les personnalités d'exception ; on sentait que le moindre prétexte serait bon à la foule pour jeter bas la statue de son piédestal. Madame Contadini était clairvoyante ; elle comprenait la situation et se gardait à carreaux ; mais elle était belle aussi, et sa beauté éveillait les convoitises des séducteurs de province. Il y eut des entreprises tentées, des paris secrètement faits au cercle.

Elle déjoua le tout, non sans peine parfois, et non sans que la malveillance y trouvât matière à discuter, juger, blâmer, et la médisance occasion de s'exercer. Au bout de quelque temps, ces ébullitions de surface qui révélaient la fermentation permanente du fond tombaient. Mais quelle vigilance perpétuelle il fallait à la belle et intelligente veuve du riche armateur !

Le malheur voulut qu'elle devînt veuve à trente-six ans, dans tout l'éclat de sa beauté. M. Contadini mourut presque subitement et lui laissa, avec deux jolies fillettes, l'une de quinze ans, l'autre de neuf, une maison en pleine prospérité, mais des intérêts engagés sur les quatre points du globe.

Elle ne liquida pas cependant, parce qu'en ce moment la liquidation n'eût pas été avantageuse pour différentes raisons ; parce qu'elle voulait être plus riche encore pour doter ses filles, de telle façon que l'indépendance leur fût à jamais assurée, et pour se faire, à elle-même, un douaire suffisant. Désormais, en effet, elle voulait vivre selon ses goûts, soit à Paris, soit à la campagne, soit en Italie, mais partout ailleurs qu'à X...

Au fond, elle n'aimait ni le commerce ni les affaires ; et quant à la sous-préfecture importante où s'était écoulée sa vie depuis seize ans, elle n'aspirait qu'à la quitter. La lutte lui avait été dure ; elle sentait qu'elle le lui serait encore da-

vantage pendant les années qui lui restaient à la soutenir.

Non seulement elle ne liquida pas, mais elle se mit courageusement à la besogne pour remplir, dans son entier, le rôle de chef de maison, si écrasant qu'il fût.

Pourtant on ne la vit point affairée dans un bureau, penchée sur de gros livres et les doigts tachés d'encre ; ni allant et venant sur des navires, évaluant des chargements, constatant des avaries, discutant avec des capitaines marins : elle resta mère de famille, femme du monde et femme élégante. L'aînée de ses filles fut pourvue d'une gouvernante respectable et de professeurs sûrs ; la cadette, enfant encore, fut placée à quelque vingt lieues de là, dans un couvent dont la propre sœur de madame Contadini était supérieure.

Ses devoirs maternels ainsi réglés et répartis, elle fit appeler ses principaux employés, leur distribua les différents services, selon les aptitudes qu'elle leur connaissait, puis les intéressa,

chacun pour son service, et tous aux bénéfices généraux de la maison.

Tous les matins, elle consacrait trois heures à décacheter son courrier, donner des ordres aux chefs de la correspondance et recevoir les rapports des autres agents, et, dès que sa fille aînée, Lucie, eut dix-huit ans, elle la fit assister à cette séance quotidienne où se réglaient les intérêts généraux de la maison.

IV

Une fille riche, jolie, et ainsi élevée par une telle mère, ne devait pas manquer d'être recherchée en mariage. Plusieurs prétendants se présentèrent en effet bientôt pour mademoiselle Lucie Contadini et, parmi eux, « le plus beau parti de la ville ».

C'était un jeune homme de vingt-six ans, fils d'un négociant retiré des affaires, assez bien de sa personne, passant même pour « beau garçon », et qui n'avait pas fait de folies trop notoires, folies d'argent, au moins, car pour les autres, on ne savait rien, sinon que, comme tous les jeunes gens inoccupés de la ville, il allait beaucoup au cercle.

Sa famille, en faveur d'un mariage avec

mademoiselle Contadini, et à condition que le jeune homme cesserait sa vie oisive pour s'occuper de la maison de sa belle-mère, avec le but d'en devenir plus tard le chef après avoir désintéressé madame Contadini et sa plus jeune fille, offrait cinq cent mille francs de dot.

Ce mariage, au point de vue financier, ne déplaisait pas à madame Contadini en ce qu'il assurait l'avenir de la maison et préparait la liquidation qu'elle désirait si vivement. Mais elle connaissait peu le jeune homme, bien qu'elle l'eût vu depuis son enfance : elle ne le pénétrait point. C'était un taciturne, et elle avait une inclination à la défiance envers les personnes dont l'âme ne transparaissait pas dans le regard et qui ne laissaient pas échapper, dans la vivacité de la conversation, le secret de leur tempérament, de leurs visées, de leurs passions.

M. Justin Carvejol était bien fait, mais un peu trapu ; il avait beaucoup de cheveux et beaucoup de barbe ; les mains petites, à la paume épaisse ; le pied court, mais très cambré. Avec cela une

figure régulière ; les yeux, assez couverts, un peu troubles et souvent baissés.

En somme, irréprochable, mais peu sympathique. Le refuser eut été injuste; prendre la responsabilité de le donner à sa fille eut été imprudent peut-être. Madame Contadini choisit un parti moins décisif.

Elle proposa de faire du jeune homme, pendant six mois, quelque chose comme son premier commis et de donner sa réponse ensuite. De cette façon l'amour-propre de la famille Carvejol et du prétendant serait sauf ; on ne parlerait à personne des projets de mariage ; on dirait seulement que M. Justin Carvejol venait chez la veuve de l'armateur apprendre les affaires. Au bout de six mois, il en sortirait comme ayant fini son stage; ou bien on annoncerait qu'il épouse mademoiselle Lucie et devient l'associé de madame Contadini en attendant de devenir son successeur.

Les six mois s'écoulèrent. M. Carvejol fit sa cour et s'occupa des cargaisons, des « connaisse-

ments », des « avaries grosses », etc., avec beaucoup de bonne volonté et assez d'intelligence. Au demeurant, il trouvait mademoiselle Lucie fort jolie : la plus jolie fille de la ville, à son gré, bien élevée, charmante à tous égards, et en faisant sa cour, il s'en était épris.

Pour madame Contadini, ce serait assurément une rare belle-mère : point tracassière, aimable, et assez supérieure pour qu'on pût subir son ascendant sans rougir, tant qu'elle resterait le chef de la maison.

De son côté, Lucie fut facilement émue par la cour assidue d'un jeune hemme qu'elle voyait constamment et qui témoignait par mille soins du désir de lui plaire.

Le mariage se fit : Carvejol très amoureux, Lucie contente, madame Contadini ne sachant pas encore bien si elle y consentait de bon cœur.

Mais quoi ! le mariage n'est-il pas toujours — et de quelques garanties qu'on l'entoure — un grand inconnu? et une mère marie-t-elle jamais sa fille sans appréhensions? Après tout, pouvait-

on trouver de meilleure condition? Et, puisque Lucie aimait Justin Carvejol...

L'aimait-elle?... A cette pensée, madame Contadini restait en échec et s'avouait qu'au fond elle ne connaissait pas plus sa fille que son gendre. Tous deux étaient des natures fermées, ou bien des natures de surface. Elle n'avait pu, en six mois, découvrir les passions de son gendre; quant à sa fille, ou c'était bien la nature chaste, placide et simple que la société voudrait donner à la femme si la société pouvait faire plus que de contenir les natures, ou c'était une créature encore à l'état limbique et rudimentaire. A dix-huit ans, bien des jeunes filles sont ainsi livrées au mariage, ignorées de tous comme ignorées d'elles-mêmes.

Madame Contadini s'était occupée de Lucie autant qu'elle l'avait pu; mais moins peut-être que ne l'eût fait une mère uniquement vouée aux choses de la famille; assez pour la connaître, si elle eût été vive et primesautière comme semblait devoir l'être sa cadette, par exemple; pas assez pour dé-

velopper les germes qu'elle pouvait avoir, à l'état latent, au fond du cœur.

Un an s'écoula ; le jeune ménage était heureux comme les peuples qui n'ont pas d'histoire.

Un bébé naquit : la mère voulut le nourrir ; on lui fit un beau baptême et le père reprit ses habitudes de garçon et alla au club. Rien que d'ordinaire.

D'ailleurs, il restait prévenant pour sa femme ; il embrassait le bébé quand il venait au logis, et l'on n'entendait point dire qu'il eût de maîtresse.

La nourriture finie, Carvejol resta davantage au logis, mais sans rompre toutefois avec les allures de sa liberté reprise. Le bébé, d'ailleurs, comme tous les bébés, criait quelquefois et occupait beaucoup sa mère.

Dix-huit mois après la naissance du premier enfant, seconde grossesse; puis seconde nourriture, et recommencement de la vie au dehors pour Carvejol.

Mais sa femme ne se plaignait pas et ne témoi-

gnait aucune inquiétude. Elle l'aimait et l'attendait avec une foi tranquille.

Comment cette placidité n'eût-elle pas entraîné celle de madame Contadini?

V

Madame Contadini était d'ailleurs très préoccupée de grandes entreprises tentées par sa maison, très impatiente de les voir réussir et de dégager sa vie et sa responsabilité. Si ses entreprises allaient à bien, elle serait en état de réaliser sa fortune et celle de sa seconde fille.

Cette dernière allait prendre ses dix-sept ans ; elle était belle à ravir et s'était assimilé toutes les connaissances qu'on pouvait acquérir au couvent. Aussi, malgré les bontés de sa tante la supérieure, s'y ennuyait-elle fort et pressait-elle sa mère de la reprendre.

Madame Contadini ne demandait pas mieux ; d'autant plus que, sans préférer l'une de ses filles à

l'autre, elle avait, pour la seconde, un attrait particulier. Ah ! celle-ci, par exemple, n'était pas difficile à connaître ! Ses yeux brillants et purs étaient des miroirs où se reflétaient toutes ses pensées. Sa gaieté, sa verve, sa belle envie de vivre et d'être heureuse éclataient dans son sourire, sa pétulance, son ardeur à l'étude comme au plaisir.

Secrètement, madame Contadini caressait la pensée de ne pas la marier à X... et de la laisser jouir longtemps de sa belle vie de jeune fille. Non vraiment, elle ne voyait pas dans tous les environs un jeune homme qui la valût et à qui volontiers elle la pût donner un jour !

Aux grandes vacances, Laure Contadini quittait le couvent pour passer deux mois avec sa mère, qui la conduisait à la mer, aux eaux ou à Paris, quand elle le pouvait, ou bien la gardait auprès d'elle à X...

Entre temps, c'est-à-dire deux ou trois fois l'an, madame Contadini allait passer quelques jours auprès de sa fille. C'était, en effet, chaque fois, un véritable voyage, car pour gagner la ville de Z., où se

trouvait le couvent de Laure, il fallait faire une vingtaine de lieues en diligence, — et quelle diligence ! — à moins que l'on ne commandât une chaise de poste à la plus prochaine station du chemin de fer.

Jadis, avant qu'elle ne fût mariée et qu'elle ne fût devenue nourrice, Lucie accompagnait sa mère ; mais maintenant, enchaînée au foyer par les embarras de la maison, elle ne le pouvait plus. Une ou deux fois Carvejol l'avait remplacée, bien qu'il ne fût pas facile, à cause des affaires de la maison de commerce, à la belle-mère et au gendre, de s'absenter en même temps. Une fois même, il avait été seul à Z..., madame Contadini s'étant trouvée empêchée.

Donc la mère aspirait comme la jeune fille à la fin de la cruelle séparation imposée par les circonstances. Et de fait, pour Laure, les années d'enfance étaient finies, et la surveillance de tous les instants, jadis rendue impossible à madame Contadini par ses occupations d'affaires, n'était plus indispensable.

Madame Carvejol, d'autre part, pouvait, dans une certaine mesure, suppléer la mère; Laure était pourvue de l'instruction classique, et quant à son éducation de femme du monde, elle se ferait mieux dans la famille que partout ailleurs.

Toutefois, avant de reprendre sa plus jeune fille, madame Contadini jugeait sage de liquider sa situation avec son gendre. Elle voulait être libre et faire Laure libre aussi, avec une dot réalisée.

Le mariage de sa première fille, au fond, ne lui plaisait pas, bien que Lucie parût contente, bien que Carvejol n'eût donné aucun sujet de plainte : elle en voulait un autre pour la seconde et pensait à l'aller chercher ailleurs. Une fille d'un million de dot et de la beauté de Laure se marie bien, même à Paris.

Or madame Contadini, qui voulait garder au moins une de ses filles et ne voulait pas rester à X..., ne tenait pas à y produire Laure, dont la beauté avait déjà fait sensation pendant les dernières vacances, de peur qu'il ne surgît quelque second Carvejol pour la lui enlever. De là, néces-

sité de séparer les intérêts et de se décharger de sa part de responsabilité.

Mais, pour liquider, il fallait attendre la conclusion des affaires considérables entreprises par la maison. Le succès de ces affaires permettrait, en effet, la réalisation d'une assez forte somme pouvant être distraite du roulement de fonds de la maison et servir à désintéresser, en grande partie, madame Contadini et sa plus jeune fille.

Elles demeureraient engagées, pour le reste, à titre de commanditaires, et Carvejol deviendrait chef en titre de la maison dont il prendrait seul la direction.

Carvejol jusqu'alors n'avait été que le second de sa belle-mère, et celle-ci était restée la directrice réelle de la maison, l'inspiratrice de toutes les entreprises. Elle jugeait son gendre médiocre, mais assez capable pour ne pas laisser péricliter les affaires, une fois l'organisation des services réglée.

Les entreprises réussirent : avant d'en réaliser le bénéfice cependant, il fallait un peu de temps.

Pour liquider il fallait aussi faire un inventaire des transferts, etc. C'était un gros travail et la présence de Laure au milieu de tout cela n'eût été qu'un embarras. Madame Contadini lui écrivit donc de prendre patience jusqu'à Pâques. On était alors à la fin de l'année. Pour simplifier les choses et avancer son travail, elle ajouta même qu'elle se priverait d'aller à Z... pour Noël, comme elle avait accoutumé, voulant consacrer tout son temps à l'inventaire et à la liquidation.

Laure fit un peu la grimace à cette perspective de passer trois mois de plus au couvent; car on lui avait promis qu'elle en sortirait aux vacances de fin d'année; mais elle connaissait assez la vraie tendresse de sa mère pour se rendre à ses raisons. Seulement elle prit acte de la promesse; dans chacune de ses lettres, elle la lui rappelait, et en *post-scriptum* même ne manquait jamais d'ajouter :

« Nous sommes aujourd'hui le 10 ou le 25 décembre ou janvier 18... j'ai encore tant de mois, de jours et d'heures à passer au couvent. »

Ou bien :

« Dans tant de semaines et tant de jours je t'embrasserai, ma chère maman, plus tendrement que dans le froid protocole d'une lettre. »

Donc, il n'y avait pas à s'en dédire, et pour les vacances de Pâques il fallait faire cesser l'exil de la belle Laure Contadini.

VI

Tous comptes faits, il fut établi que madame Contadini et sa plus jeune fille recevraient chacune un demi-million; qu'elles resteraient engagées pour autant dans la maison, et que la clientèle, les navires, etc., évalués à deux millions, iraient à M. Carvejol, à qui la signature de la maison était passée. Le million laissé par ces dames et la moitié de la dot de Lucie demeuraient, en sus du matériel, aux mains de Carvejol, comme fonds de roulement, à charge par lui de leur payer chaque année les dividendes.

C'était se mettre beaucoup aux mains de Carvejol. Mais, d'une part, il n'avait jamais donné prise aux soupçons; de l'autre, il fallait assurer à

la maison une grande aisance commerciale pour la maintenir au-dessus de tous les dangers. D'ailleurs madame Contadini, en faisant valoir les divers cas qui pouvaient se présenter à propos du mariage de Laure, s'était réservé le droit de réclamer les cinq cent mille francs qui restaient à la jeune fille, en donnant à son gendre six mois de délai pour les payer.

Ainsi madame Contadini et Laure avaient d'abord pour vivre où bon leur semblait, cinquante mille livres de rente ; plus, les revenus commerciaux de leur second million. C'était une belle existence assurée, la moyenne des revenus commerciaux n'étant évaluée, bon an mal an, qu'à dix pour cent.

Quand vint Pâques, tous ces arrangements étaient pris et l'inventaire fait ; mais les paiements qui devaient assurer le million liquide de Laure et de sa mère n'étaient pas versés. Madame Contadini ne s'en inquiéta point, sachant les débiteurs sûrs ; elle voulait d'ailleurs opérer sans brusquerie sa séparation d'avec son gendre et son départ de X..., et d'ici deux ou trois mois

il était impossible que les choses ne se terminassent pas.

« Enfin, lui écrivait Laure, ma bien-aimée maman, je n'ai plus que huit jours à porter l'affreux uniforme du couvent, à me lever à six heures pour chanter matines ; à lire ou à écouter, au réfectoire, la Vie des saints ! J'aime certainement beaucoup ma bonne tante, mère Sainte-Sophie ; mais que veux-tu ! J'aime mieux l'aimer de loin et toi de près. Ma bien-aimée maman, viens vite me chercher ! »

« Vite ! » Madame Contadini, en effet, fit écrire pour commander la chaise de poste et pria son gendre de l'accompagner : de grandes pluies avaient rendu les routes mauvaises, et ce voyage, entrecoupé de trajets en chemin de fer et de trajets en voiture, était difficile pour deux femmes seules et embarrassées de bagages.

Le lundi de Pâques, au matin donc, madame Contadini et M. Carvejol allaient partir, quand, au moment de monter en wagon et sur le quai même du chemin de fer, madame Contadini fit un faux pas

et tomba, la jambe repliée sous elle. On accourut : un médecin qui se trouvait là déclara qu'elle n'avait rien, sauf une entorse, mais qu'elle ne pouvait partir.

— L'état de Madame, dit-il, n'a aucune gravité ; mais il exige vingt et un jours de repos sur une chaise longue, avec les chevilles maintenues par des éclisses et le pied bandé.

— Il faut écrire... il faut télégraphier à Laure, pour lui expliquer ce contre-temps, dit madame Contadini.

— Pourquoi? répondit madame Carvejol qui avait accompagné à la gare sa mère et son mari. Pourquoi ? Elle s'inquiétera, se désespérera : Justin ne peut-il pas aller seul? Écris un mot à ma tante, maman, tu as le temps encore, et demain soir Laure sera ici. Tu l'auras pour te soigner, au pied de ta chaise longue, pendant ces vingt et un jours !

Madame Contadini hésita :

— Madame, dépêchez-vous si vous voulez écrire, dit le chef de gare en lui présentant une

plume et une feuille de papier, car le train va partir dans dix minutes.

— Tiens, maman, veux-tu que j'écrive, tu n'auras plus qu'à signer ? s'écria Lucie.

Madame Contadini écrivit :

« Ma chère sœur, au moment de monter en wagon, je viens de me fouler le pied. Carvejol part seul. Remets-lui Laure à qui je ne veux pas faire de chagrin en la laissant plus longtemps au couvent, et comme je ne veux pas non plus me priver de te voir et de te remercier des soins que tu lui as donnés, nous irons ensemble passer, avec toi, les fêtes de la Pentecôte.

» Ta sœur,

» LOUISE CONTADINI. »

Et Carvejol partit.

Le train devait arriver vers le milieu du jour à la station d'où l'on pouvait aller en voiture à Z... La chaise de poste avait été commandée à temps pour qu'on la trouvât tout attelée à la descente du chemin de fer ; en ce cas, elle arriverait vers

sept heures du soir à Z... Carvejol y souperait, y coucherait et pourrait repartir le lendemain matin avec sa belle-sœur, de façon à prendre le train retournant vers X... à trois heures.

— Ils seront probablement à la maison vers dix heures du soir, avaient calculé les deux femmes ; il faudra leur faire tenir un souper prêt.

VII

Vers dix heures donc, un souper était servi coquettement, avec de petites surprises friandes, pour la pensionnaire attendue.

Madame Contadini était étendue avec la jambe très enflée et très douloureuse, mais sans lésion toutefois. Madame Carvejol, assise auprès d'elle, tricotait une brassière et, de temps en temps, s'interrompait pour changer les compresses d'arnica de sa mère. Toutes deux parlaient de l'arrivée prochaine de Laure.

— Je ne la mènerai pas encore dans le monde cette année, disait madame Contadini; c'est trop tôt, et cela vieillit une jeune fille. Dès qu'on la voit dans un salon elle compte pour avoir dix-huit

ans. Cet été, nous irons, si tu veux, ensemble aux bains de mer. Nous louerons une maison et nous nous y installerons deux mois avec les enfants.

» J'ai envie d'aller dans le Midi. On va, je ne sais pourquoi, sur les côtes de Normandie et de Bretagne où il fait un froid de loup en plein mois d'août, et où il pleut de deux jours l'un, — dans les bonnes années! Pour vous encourager, les naturels du pays vous disent que c'est tout à fait extraordinaire, mais cet extraordinaire-là se reproduit invariablement tous les ans.

» Il y a sur la Méditerranée, aux alentours de Saint-Raphaël, des plages ravissantes où les chaleurs de l'été se passent délicieusement à la brise de mer et à l'ombre des pins : à Léoube, à Cavalaire, à Saint-Tropez.— Tu ne connais pas encore ces pays-là?

» Eh bien! c'est trop beau : voilà ce qu'on en peut dire. Imagine-toi cette mer bleue, si transparente qu'on compterait les cailloux du fond ; qu'on y voit les poissons prendre leurs ébats,

mieux que dans un aquarium ; une eau tiède dans laquelle tes bébés clapotteront avec de grands éclats de rire au lieu de crier comme des perdus en se débattant dans les bras du baigneur ; des pins parasols élancés s'accrochant à des falaises embaumées de myrte, de romarin et de thym sauvage, et des fleurs et des roses partout... Enfin, c'est divin, et il faut que les gens soient fous, quand ils ont un peu de temps et d'argent, pour ne pas aller là au lieu d'aller partout ailleurs...

— Nous irons, maman ; mais c'est loin, et Justin...

— Justin viendra nous y voir, et il lui faudra moins de temps par les voies rapides que pour aller d'ici chercher ta sœur au couvent.

La mère regarda la pendule :

— Dix heures et demie, ajouta-t-elle.

En ce moment un domestique frappa :

— Le train est arrivé, mais Monsieur et Mademoiselle n'y étaient pas, dit-il.

Madame Contadini eut un mouvement de mé-

compte et de contrariété : un nuage passa sur son front. Madame Carvejol le vit et dit :

— Ce n'est pas étonnant. Il leur aurait fallu une grande hâte et une grande précision de mouvements pour gagner le train de trois heures.

— Oui, répondit la mère ; mais Laure était si pressée de quitter le couvent qu'elle devait se trouver prête.

— Ah ! quand Justin se sera présenté, la mère supérieure était à quelque office ou à quelque affaire probablement : elle aura voulu avoir de vos nouvelles, le faire déjeuner et, la voiture partie en retard, aura manqué le train.

— C'est bien possible ; mais qu'auront-ils fait alors ?

— Ils auront dîné et couché à l'auberge, et prendront le train de demain matin.

— J'aime à croire, reprit madame Contadini, que ma sœur aura plutôt retenu Laure à Z..., quand elle aura vu que le temps manquait pour que la chaise de poste pût joindre le train.

— Mais alors ils n'arriveraient que demain soir!

La contrariété de madame Contadini s'accentua ; mais elle reprit :

— J'espère que ma sœur aura compris que cela valait mieux encore que d'exposer Laure à passer la nuit à la belle étoile ou dans une auberge de rouliers.

— Eh bien ! je ferai tenir un ambigu prêt pour deux heures, et s'ils n'arrivent pas par le train du matin, un souper prêt pour le soir, dit la placide madame Carvejol.

Et après avoir pansé sa mère, elle sonna une femme de chambre et toutes deux couchèrent madame Contadini.

Celle-ci dormit mal. Sans doute c'était la fièvre qui venait, car, en vérité, il n'y avait pas de quoi s'inquiéter ; le moindre incident suffisait pour que Carvejol et Laure eussent manqué le train.

N'importe, madame Contadini se répétait, l'esprit éveillé, le corps endormi, dans un état de somnolence vague et douloureux : « S'ils ont couché à l'auberge, près de la station, ils seront ici à deux heures ; si ma sœur les a retenus à Z...,

Laure aura couché au couvent et ils ne seront ici que ce soir... »

Les heures de la matinée furent insupportables à madame Contadini ; elle attendait deux heures avec angoisse, et cependant souhaitait que les absents n'arrivassent que le soir.

A deux heures, personne.

— Ils auraient bien pu, du moins, télégraphier, dit-elle. Vraiment, Carvejol est d'une légèreté surprenante !

— C'est vrai, répondit Lucie. Mais ne t'inquiètes pas, maman ; je vais télégraphier à ma tante ; elle nous dira quand ils sont partis et, par là, nous saurons sûrement à quoi nous en tenir sur leur arrivée.

Madame Contadini eut un mouvement, comme pour retenir Lucie ; mais elle la laissa faire. Au demeurant, pourquoi pas ? C'était le plus simple.

Mais, tandis que madame Carvejol, occupée de soins divers, laissait sa mère seule, l'esprit de celle-ci travaillait et les préoccupations pénibles

de la nuit recommençaient ; mille fantômes hantaient son imagination.

Tout à coup elle sonna :

— Allez dire au chef de la correspondance de m'apporter, sans les ouvrir, toutes les dépêches qui arriveront pour la maison, jusqu'à nouvel ordre, dit-elle à la femme de chambre : toutes, exactement, et quelle que soit leur adresse.

Puis elle attendit.

L'enflure de sa jambe augmentait, et ce jour-là le médecin déclara qu'elle avait la fièvre.

VIII

Vers six heures arriva la réponse de la supérieure du couvent de Z...

« Laure partie hier matin avec beau-frère. »

Madame Contadini retint un cri, crispa sa main et instinctivement cacha la dépêche dans sa poche.

Le jour baissait; Lucie s'était rapprochée de la fenêtre pour ajouter quelques points à un ouvrage d'aiguille en attendant les lampes; elle ne vit pas le mouvement de sa mère.

— Est-ce de ma tante, demanda-t-elle?

— Non, répondit madame Contadini, sans avoir eu le temps de se demander pourquoi elle mentait.

Puis, craignant peut-être que sa fille ne remarquât l'altération de sa figure et ne commentât

l'angoisse qu'elle ne pouvait plus réprimer, elle ajouta :

— C'est une dépêche d'affaires et même une mauvaise nouvelle.

— Quoi donc.

— La faillite probable d'un de nos correspondants.

— Ah !... grosse faillite ?

— Euh !... assez grosse. Mais peut-être pourrons-nous encore sauvegarder nos intérêts.

Madame Carvejol voulait que sa mère se couchât et n'attendît pas Laure. Le médecin, en effet, avait recommandé le repos par-dessus tout.

Mais pour rien au monde madame Contadini n'aurait bougé de sa chaise longue avant l'arrivée de sa fille. Même elle se promettait de partir le lendemain matin, quel que fût son état, si par impossible Laure et Carvejol n'arrivaient point par le train de dix heures; et pour y parvenir, elle renvoya chercher son médecin en le priant d'amener avec lui le meilleur chirurgien de la ville.

— Je veux pouvoir marcher demain, leur dit-

elle, bandez-moi le pied et la cheville de façon à ce que ce soit possible. Au besoin, je prendrais une béquille.

— Maman, pourquoi cela? demanda Lucie; tu vas faire quelque imprudence et tu peux rester blessée pour la vie.

— La nouvelle que j'ai reçue demande une action prompte; peut-être me faudra-t-il faire un voyage!

— Comment? Justin n'est-il pas là? et ne peut-il pas partir dès demain, si c'est nécessaire?

— Espérons qu'il sera revenu.

— Mais, sans doute : il arrivera ce soir, tout à l'heure...

Madame Contadini, frappée du calme plein de confiance de sa fille aînée, demeura un moment interdite. Craignant d'éveiller l'inquiétude qui n'était pas née, elle reprit :

— Il se peut que nous ne partions ni l'un ni l'autre; j'attends une nouvelle depêche; mais il se peut aussi que nous soyions obligés de partir tous les deux... je veux pouvoir me mettre en route si c'était nécessaire.

A dix heures et demie cependant, la voiture roula dans la cour, et presque en même temps la voix de Carvejol se fit entendre au bas de l'escalier.

— Ma fille! et ma fille? s'écria madame Contadini, qui bondit hors de sa chaise longue, malgré des douleurs terribles.

Il lui semblait que Laure aurait dû sauter la première et s'annoncer par un cri de joie.

Madame Carvejol courut au-devant de sa sœur, et toutes deux montèrent ensemble au salon. Laure tomba dans les bras de sa mère qui la pressa sur son cœur, puis chancela, pâlit et retomba brisée sur son lit de repos où elle se mit à pleurer; l'émotion, les douleurs aiguës qu'elle s'était données dans la cheville en se levant, la terrassaient. Elle eut une crise de nerfs.

Laure et Lucie s'empressèrent autour de leur mère. Peu à peu, sous leurs soins et sous leurs baisers, elle se remit; mais au milieu de ses mouvements spasmodiques, elle agitait les mains pour chercher Laure et la palper. De temps en temps ses yeux s'ouvraient grands et fixaient Laure d'un

regard interrogateur si profond qu'il faisait tressaillir la jeune fille.

Carvejol, cependant, se promenait de long en large comme un homme préoccupé qui attendait, avec une impatience contenue, de pouvoir souper et s'aller coucher.

Enfin, quand madame Contadini parut calmée, il se mit à table, et sa femme pressa Laure d'en faire autant. Mais Laure, qui était pâle, fatiguée, défaite, alla s'asseoir dans l'ombre, sur un canapé, en déclarant qu'elle ne prendrait rien.

— Que vous est-il donc arrivé? demanda la mère dès qu'elle put parler.

— Il nous est arrivé, répondit Carvejol avec une certaine volubilité et comme s'il eût attendu la question, il nous est arrivé d'avoir un conducteur de chaise de poste fantaisiste, qui a prétendu nous mener prendre le chemin de fer à une autre station et qui nous a fait manquer le train. Cette malencontre a causé une foule de complications et Laure doit être brisée de fatigue, car moi je n'en puis plus. Voilà ce qui nous est arrivé.

— Quand êtes-vous partis de Z... ? demanda madame Contadini dont la main crispée froissait la dépêche de sa sœur.

— Mais hier matin! aussitôt que Laure a été prête.

Carvejol parlait seul. Madame Contadini ajouta en s'adressant à Laure :

— J'ai craint d'abord que ta tante ne fût prise par quelque office, et que tu n'aies pu être libre assez tôt pour que la chaise de poste eût le temps de rejoindre le chemin de fer.

— Mais non, maman, ma tante m'a laissé partir tout de suite, répondit la jeune fille.

Il y eut un silence : Madame Contadini venait de recevoir un soulagement par cette réponse de la jeune fille. Puis madame Carvejol intervenant :

— Et où vous a conduit cette malencontreuse chaise de poste? demanda-t-elle.

— A un abominable trou, nommé Saint... je ne sais plus quoi! s'écria Carvejol, où les trains express ne s'arrêtent pas! Impossible donc de prendre celui du matin qui nous aurait amenés à deux heures. Et quelle auberge!

» Laure ne s'est pas couchée et moi je me suis jeté tout habillé sur un lit infect! On nous a servi pour déjeuner un café au lait atroce et on a mis dans un panier un poulet dur et sec comme le diable, avec du vin aigre et des pommes moisies; nous sommes remontés en chaise de poste et nous avons fini par rattraper en temps utile la station où nous prenons ordinairement le train.

» D'où enfin, comme tu vois, nous sommes arrivés jusqu'ici; mais fais prendre quelque chose à ta sœur : elle doit être à bout de force.

— Je n'ai besoin de rien... que de m'aller coucher, répondit Laure.

Sur les instances de Lucie elle consentit pourtant à prendre un bouillon ; mais aussitôt elle se leva, et, après avoir embrassé sa mère, courut s'enfermer dans sa chambre.

IX

Madame Contadini resta six semaines étendue et hors d'état de quitter la chambre. Son gendre dirigeait à peu près seul les affaires. D'ailleurs les arrangements que l'on sait ayant été pris en bonne forme, il était devenu en fait le chef unique de la maison. Toutefois les rentrées qui devaient désintéresser madame Contadini ainsi que sa fille cadette n'étaient pas encore faites. De temps en temps, la belle-mère en demandait des nouvelles à son gendre, et celui-ci répondait que ces rentrées ne pouvaient manquer de s'opérer bientôt.

Mais sûre elle-même de la solidité des maisons qui devaient verser les fonds, madame Contadini ne s'en préoccupait que secondairement.

Une chose la tourmentait bien davantage : c'était la mélancolie singulière de Laure, son indifférence pour toutes les choses qui jadis lui faisaient plaisir. Non, la jeune fille qu'on lui avait ramenée n'était pas la même que celle qui, peu de mois auparavant, faisait retentir la maison de ses cris joyeux, de ses envolées du haut en bas des escaliers. Une jolie toilette ne l'enthousiasmait plus; une partie de théâtre la laissait froide; et pourtant jamais auparavant elle n'avait été au théâtre. Il y eut quelques sauteries intimes dans la société de ces dames, et madame Contadini autorisa Laure à y aller avec sa sœur. Laure répondit qu'elle aimait mieux rester à la maison.

Et en même temps, la jeune fille semblait avoir secrètement horreur de la maison comme du couvent; et la seule fois que madame Contadini vit passer un éclair dans ses yeux, fut le jour où elle parla de partir pour Paris après son rétablissement.

Partir! A ce mot, Laure avait laisser échapper un étrange mouvement de délivrance. Puis, peu à peu, elle était retombée dans la préoccupa-

tion sombre qui lui était devenue habituelle.

Travaillait-elle? Dans les moments où elle ne se croyait pas observée, son ouvrage lui tombait des mains et elle demeurait immobile pendant de longs intervalles, l'œil éteint ou réflexe comme si elle eût contemplé un malheur en elle-même. Lisait-elle? Les yeux suivaient les lignes de son livre, et on voyait pourtant, à leur immobilité morne, que son esprit n'en suivait pas le sens.

A voir la différence entre cette jeune fille et celle qui, quatre ou cinq mois auparavant, remplissait la maison de ses rires et de son effervescence, on eût dit que dans l'intervalle elle avait été foudroyée.

A coup sûr, quelque chose était survenu dans cette existence. Était-ce un amour? Était-ce un malheur? Au couvent elle ne pouvait avoir eu l'occasion ni de l'un ni de l'autre. Et cependant tout arrive.

Madame Contadini, durant les longues heures qu'elle passait seule avec sa seconde fille, essayait de la faire parler, de deviner au moins par des

réticences, si elle ne le pouvait par des aveux, ce qui pesait d'un poids si lourd dans l'âme de Laure.

Mais rien. La jeune fille ne répondait que par des échappatoires ou par des raisons spécieuses évidemment invoquées pour masquer la vérité.

Eh quoi ! cette mère intelligente et dévouée, qui passait partout pour une femme supérieure, n'arriverait-elle jamais à pénétrer ses filles, à voir clair au sein de sa propre famille? Elle se souvenait de ses premiers efforts pour connaître Lucie, sa fille aînée, et de leur échec; de son impuissance à deviner la nature de son gendre. Mais Lucie pouvait être tout simplement une âme sereine et croyante, et Carvejol un homme ordinaire et médiocre.

Quant à Laure, au contraire, jusqu'à ce moment elle avait lu dans son cœur et dans son esprit comme dans un livre ouvert. Et c'est pour cela, justement, qu'au fond la mère avait une préférence pour sa seconde fille.

La seule chose que madame Contadini crut entre-

voir, c'est que Laure étouffait dans l'atmosphère de la famille, et qu'elle aspirait à s'en échapper, plus encore qu'elle n'avait aspiré à sortir du couvent.

Cette circonstance ne faisait qu'augmenter l'impatience de madame Contadini, qui avait hâte, aussi, de partir avec sa fille. Mais elle n'aurait cependant pas voulu quitter la maison sans que les affaires d'intérêt fussent réglées, et chaque jour quelque circonstance nouvelle en retardait la liquidation effective.

Un jour, en causant avec Laure, elle lui parla de leur prochain voyage à Paris, et elle ajouta qu'elle n'attendait plus que la conclusion d'une affaire d'argent pour partir.

— Mais, reprit Laure, n'avais-tu pas promis à ma tante de l'aller voir avec moi pour ces fêtes de la Pentecôte ?

— Si fait; mais je craignais que ce voyage ne te fût pas agréable !

— Pourquoi? J'aime beaucoup ma tante, mes compagnes, ce couvent où j'ai passé des années

si douces ; — que je trouvais longues alors, mais que j'apprécie aujourd'hui.

— Parce que tu les a terminées.

— Peut-être.

— Quoi qu'il en soit, si tu veux venir passer trois ou quatre jours avec ta tante, j'irai avec toi bien volontiers.

— Eh bien ! allons-y, maman.

Madame Contadini fut assez surprise de cette disposition très imprévue de Laure. Cependant elle se hâta d'en profiter. Peut-être, en effet, devinerait-elle là-bas, au couvent et près de sa sœur, ce qu'elle ne pouvait deviner chez elle ; et en tous cas, elle recueillerait les indices ; elle saurait à quelle époque remontait le changement de caractère de Laure.

Quelquefois, à certaines heures de la puberté, des modifications singulières s'opèrent chez les jeunes filles. Cette idée conduisait madame Contadini à se demander si l'état de Laure n'avait pas quelque chose de maladif ? Mais elle se souvenait en même temps des lettres pressantes écrites par

a jeune fille pendant les derniers mois de son séjour au couvent. Alors certainement Laure était encore l'enfant ardente, vive et rieuse que toute la famille avait connue. La mère se perdait en conjectures.

X

Ces dames partirent donc un beau matin des premiers jours de juin. Laure, en apparence contente, à coup sûr délivrée de son oppression habituelle, mais, au fond, toujours en proie à cette tristesse profonde qui ne la quittait plus.

Elle lisait beaucoup, soit pour se distraire, soit pour s'isoler et pour éviter la causerie où une préoccupation dissimulée risque tant de se trahir.

A la station, la chaise de poste attendait. Madame Contadini, qui ne quittait pas sa fille des yeux, même quand Laure ne se croyait pas observée, vit un mouvement spasmodique secouer la jeune fille au moment où elle mit le pied sur

le marche-pied de la voiture. Cependant Laure y entra résolument, se blottit dans un coin, et, les dents serrées, les yeux mi-clos, attendit avec une sorte d'impatience le coup de fouet du postillon enlevant ses chevaux pour le départ.

Madame Contadini avait fait tant d'efforts vains pour tirer de Laure autre chose que des paroles indifférentes, pour en obtenir mieux que des conversations superficielles, qu'elle renonçait maintenant à poursuivre son but par ce moyen.

Chemin faisant, les deux voyageuses causèrent donc du temps qu'il faisait, des beautés du paysage, de choses étrangères à ce qui les touchait le plus.

Au couvent, tout le monde reçut Laure avec de grandes démonstrations d'amitié. Elle voulut retourner se confondre avec ses anciennes compagnes et même reprendre au dortoir son lit qui n'était pas encore occupé. Ceci encore arrangea madame Contadini qui voulait causer avec sa sœur en liberté.

Mais, chose étrange! de sa sœur non plus, la

mère n'apprit rien ; et nul ne fut plus étonnée que la supérieure du couvent de Z..., quand elle connut l'étrange disposition d'esprit de sa nièce et pupille. Quoi ! Laure mélancolique, triste, dévorée par une douleur secrète? Mais Laure était partie du couvent comme un oiseau qui s'échappe de sa cage! Laure amoureuse! Mais de qui? Il n'entrait au couvent qu'un frotteur auvergnat et le chapelain qui avait soixante-dix-huit ans, prenait du tabac, et dont les malicieuses pensionnaires crayonnaient la charge sur tous les murs du couvent. D'ailleurs si, par impossible, Laure avait reçu du dehors quelque lettre qui l'eût touchée, si, en un mot, une partie de son cœur était attachée à Z..., comment aurait-elle eu tant de hâte d'en sortir ?

Au contraire, toutes ses conversations avec ses compagnes, trois mois avant sa sortie du couvent, ne roulaient que sur les joies mondaines qu'elle se promettait; et souvent, à cet égard, sa tante avait dû la reprendre.

Que devint madame Contadini quand, après avoir

passé trois jours à Z... et au moment où elle se préparait à repartir avec sa fille, Laure déclara qu'elle aimait la retraite et le couvent plus que toutes choses au monde, et qu'elle suppliait sa mère de l'y laisser !

Sa fille chérie, sa Laure aimée, religieuse ! Ah ! jamais !

La supérieure lui fit observer que ces vocations imprévues d'ordinaire ne duraient pas longtemps : « Celle-ci, d'ailleurs, dit-elle à sa sœur, est un indice : elle témoigne que Laure est en proie à un violent chagrin. Au reste, elle s'est jetée dans mes bras ce matin en me suppliant d'user de toute mon influence pour la garder. »

D'abord, madame Contadini résista énergiquement; puis, sur les représentations de sa sœur, elle consentit.

— Je connais ma nièce, — avait dit la bonne supérieure, — et je sais bien qu'elle n'a pas la vocation religieuse; ne crains donc pas que moi ou mes sœurs nous profitions d'un moment de désespoir enfantin pour essayer de capter son es-

prit et de l'engager par des vœux. Mais laisse-la chercher l'apaisement à l'abri de ce cloître. Dans quelques mois, dans quelques semaines peut-être, je te la rendrai.

Madame Contadini, cependant, pour laisser Laure, exigea qu'elle reprît sa situation de pensionnaire purement et simplement; de plus, il fut arrêté qu'aux vacances d'août elle sortirait en tous cas du couvent pour n'y plus rentrer.

Encore quitta-t-elle Z... fort préoccupée et assez mécontente de sa propre faiblesse. Certes, elle avait grande confiance en sa sœur, mais elle savait que l'intérêt de l'Église prime tout intérêt et toute affection de famille chez ceux et celles qui lui appartiennent, et elle se souvenait que Laure, intelligente et belle, apportait, de plus, un million de dot.

Et puis, si les religieux considèrent le monde comme un milieu de perdition et le cloître comme le chemin du paradis, comment ne feraient-ils pas tous leurs efforts pour y envoyer ou y retenir leurs proches et leurs amis?

Qu'importent les périssables joies de ce monde, ses affections temporaires, ses richesses pernicieus es ! Tout cela vaut-il qu'on le mette en balance avec les bonheurs infinis de la vie éternelle?

XI

Ces pensées de madame Contadini furent puissamment corroborées par les réflexions de son gendre, qui, en la voyant revenir seule et en apprenant les dispositions de Laure, montra une mauvaise humeur singulière.

— Je ne conçois pas, dit-il à sa belle-mère, comment une femme de tête comme vous a pu se laisser jouer ainsi! Vous avez cédé au caprice d'une petite fille à qui on aura monté la tête, qui s'est ennuyée ici pendant six ou sept semaines parce que vous étiez souffrante et qu'elle croyait de son devoir de ne pas quitter le chevet de votre chaise longue, ce n'était rien; et, quand vous ou moi retournerons la chercher, à la fin de juillet,

nous trouverons une extatique, qui déclarera qu'elle a la vocation, que la grâce l'a touchée... qu'elle s'est engagée à Dieu par quelque vœu secret, etc., etc., qui sortira, enfin, de son petit bagage de pensionnaire tout l'arsenal que vous savez.

— Oh ! cet arsenal ne me fait pas peur !

— Eh bien, qu'est-ce que vous y opposerez ? Vous userez de votre autorité maternelle ? Si elle vous obéit et vous suit pour pleurer et jeûner ici en déclarant qu'elle attend sa liberté pour retourner au cloître, aurez-vous le courage et la persistance de lutter jusqu'à sa majorité ? Et si elle refuse de vous suivre, la ferez-vous enlever par le commissaire de police ?

Madame Contadini trouva les hypothèses de son gendre un peu violentes et exagérées.

— Vous allez trop loin, lui dit-elle, et vous prenez feu trop vite. Aux vacances, je me charge de ramener ma fille... et sans le secours de personne.

— Les vacances sont encore loin, et on ne sau-

rait prendre assez tôt des précautions contre certaines éventualités !

— C'est bien ce que vous auriez dû penser quand vous avez traité pour le million et demi qui nous revient avec cette maison américaine qui met, bout à bout, bien des prétextes, depuis trois mois, pour ne pas nous payer !

— J'ai fait ce que j'ai pu, et comme je l'ai pu, répondit le gendre, qui se sentit remis à sa place par madame Contadini.

» D'ailleurs les retards de nos débiteurs de New-York ne doivent pas nous inquiéter. Pour mon compte, j'ai toute confiance et vous offre, en attendant l'exécution de leurs engagements, de vous payer le revenu de votre fortune. En supposant, comme vous venez de le dire, que j'aie traité trop légèrement, par ce paiement, à dater du jour de la signature du traité, je répare mon imprudence.

Madame Contadini ne répondit pas. Peut-être avait-elle aussi agi un peu légèrement en s'en remettant à son gendre pour la formule d'un traité dont

les bases, il est vrai, avaient été fixées contradictoirement avec tous les intéressés, mais auquel la rédaction pouvait donner une certaine élasticité.

Lucie, cependant, influencée par son mari sans doute, revenait à la charge auprès de sa mère à propos de la retraite de Laure. Elle redoutait aussi ce nouveau séjour au couvent.

— Mais, lui répondit madame Contadini, n'avais-tu pas remarqué pendant le séjour de ta sœur l'étrange changement de son caractère, la tristesse profonde qu'elle dissimulait mal?

— Si.

— Eh bien! j'ai essayé en vain et de toutes les manières de savoir ce qui pesait ainsi sur son cœur et je n'ai pu y réussir. Toi-même n'as-tu pas tâché de deviner la cause de ce chagrin secret!

— Pardon. Je lui ai parlé cœur à cœur. Je lui ai demandé de me répondre comme à sa meilleure amie; je lui ai dit que, malgré la différence d'âge, nous devions encore avoir bien des sentiments communs...

— Et elle t'a répondu!

— Qu'elle était triste de te voir malade, qu'elle s'était fait du monde une idée bien différente de ce qu'elle voyait ; et, sur ce que je lui ai répondu qu'elle ne pouvait encore se faire une idée du monde, ne le connaissant pas, elle s'est prise à fondre en larmes en s'écriant : « J'ai cruellement appris à le connaître, et j'en ai assez. » C'est tout ce que j'ai pu tirer d'elle. Encore a-t-elle essayé de reprendre, pour ainsi dire, ce qu'elle avait laissé échapper. Puis, elle m'a beaucoup embrassé en me disant : « Oh! ma sœur! ma bonne sœur! ma pauvre sœur ! »

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de cette explosion, la seule que Laure ait laissée éclater ?

— Mais, tu étais souffrante; j'ai craint de t'alarmer; d'ailleurs, au fond, cela ne voulait rien dire. Mais maintenant j'ai peur que Laure, si rien ne se jette à la traverse, ne se laisse entraîner vers la vie religieuse.

— As-tu remarqué, d'autre part, qu'elle fût dévote et exaltée en religion ?

— Mais pas du tout; je pourrais presque dire « au contraire ».

— Tout cela, conclut la mère, est bien étrange. Quand elle sera de retour, il faudra, Lucie, que tu m'aides à voir clair dans ce cœur blessé.

Les choses cependant devaient prendre une tournure plus étrange encore, car voici la lettre que madame Contadini reçut de la mère Sainte-Sophie, sa sœur, trois semaines environ après le retour de Laure au couvent :

« Ma chère sœur,

» Ma jeune pupille va bien physiquement; mais peu s'en est fallu que j'eusse de mauvaises nouvelles à te donner. Elle ne se rétablit pas. Je parle ainsi parce que je la crois en proie à une sorte de maladie morale. Viens la chercher. Il vaut mieux, ce me semble, que, dans son état d'esprit, elle soit sous l'aile maternelle. Une noire mélancolie dévore cette jeune âme. Elle n'a cessé depuis son retour de tenir à ses compagnes les propos les plus singuliers; des propos tout à fait

au-dessus de leur âge et du sien. Elle prêche à ses jeunes amies l'horreur du mariage; elle leur dit que, pour une femme, il n'y a que la liberté... ou le couvent, quand on n'a pas la force de braver le monde et de faire du chagrin à sa famille; que quant à elle, si elle revient au couvent, c'est comme elle irait à la tombe; mais que la mort toutefois lui semblerait préférable. Enfin, dois-je tout te dire?

» Hier, elle s'est fait envoyer à l'infirmerie, sous un prétexte plus ou moins plausible, et de là, quand elle a cru qu'on ne la voyait pas, elle s'est glissée à la pharmacie. Heureusement que j'avais donné des ordres pour la plus stricte surveillance et que la sœur a pu arriver à temps pour saisir le flacon de laudanum au moment où elle allait y boire!

» Mais, tu le comprends, ma chère Louise, l'état de ta fille ne me permet pas d'en assumer plus longtemps la responsabilité. Viens donc la prendre aussi tôt que possible. En attendant, je la garde à vue dans ma chambre. »

Cette lettre fut un coup terrible pour la mère. Quel était le fond de tout cela? Il fallait le savoir... absolument. Mais d'abord il fallait partir, et sur l'heure, pour aller chercher Laure.

Sans prendre le temps d'avertir son gendre — à quoi bon d'ailleurs, et pourquoi le mettre dès l'abord dans la confidence de l'état de Laure? — madame Contadini envoya une dépêche à sa sœur : « J'arrive » ; une autre au loueur de la chaise de poste pour trouver une voiture à la descente du chemin de fer, et donna l'ordre d'atteler, car elle avait à peine le temps de prendre le train du matin.

Cependant elle ne pouvait partir sans prévenir Lucie. Celle-ci, en voyant sa mère frémissante et hors d'elle-même, l'interrogea.

— Qu'y a-t-il? Qu'est-il arrivé à ma sœur? Est-elle malade? Morte? enlevée?

Madame Contadini eut une minute d'hésitation. Puis, songeant qu'il lui fallait bien s'ouvrir à quelqu'un; que sa fille aînée était la meilleure et la plus sûre confidente, elle lui tendit la lettre qu'elle venait de recevoir.

Madame Carvejol éclata en sanglots : « Quoi ! ma sœur ! une enfant !... mourir... se tuer... Oh ! mais, qu'est-ce que c'est ? Mère, il faut le savoir. Mère, ramène-la ; nous serons deux pour l'aimer, la garder, l'épier au besoin...

— Oui, toutes deux... nous l'apaiserons ; nous la soignerons, nous la sauverons... de quoi que ce soit, n'est-ce pas ?

— De quoi que ce soit !

— Mais ceci entre nous, entre nous deux, entends-tu, Lucie? Un secret de jeune fille... sa mère et sa sœur, seules, doivent le connaître.

XII

Ramenée à la maison, Laure resta muette et fermée comme auparavant. Interrogée sur sa tentative de suicide par sa mère et sa sœur avec la plus tendre sollicitude, elle ne répondit qu'en niant : jamais de la vie elle n'avait songé à boire du laudanum et la sœur infirmière devait avoir eu une lubie. Tout simplement, elle s'ennuyait à l'infirmerie et elle avait été regarder les étiquettes des bocaux dans la pharmacie, par désœuvrement.

Rien ! Impossible de rien tirer de ces lèvres qui ne voulaient pas parler, de rien lire dans ces yeux qui se voilaient sous leurs longues paupières quand on les regardait, et restaient fixes et sombres quand on ne les regardait pas.

La mère et la sœur comprirent qu'il y avait au fond de ce cœur d'enfant une résolution prise, à la fois sinistre et douloureuse. Elles se promirent de veiller sur Laure, tour à tour et à toute heure. Il était impossible que, par une attention de tous les instants, on ne parvînt pas enfin à surprendre le secret de la jeune fille.

Pendant ce temps-là, Carvejol était d'une humeur massacrante. Jamais ni sa femme ni sa belle-mère ne l'avaient vu ainsi. Mais elles étaient trop préoccupées de Laure pour y faire grande attention.

Une nuit, vers une heure, et alors que tout dormait dans la maison, sauf Carvejol qui n'était pas encore revenu du cercle, Lucie se leva, et à pas de loup, sur des tapis, gagna la porte de la chambre de sa sœur. Cette chambre avait deux portes; l'une communiquant par un couloir à l'antichambre de l'appartement, l'autre avec un cabinet de toilette qui la séparait de celle de madame Contadini.

C'est du côté de cette seconde porte qu'arriva

Lucie, et si doucement que sa mère même, dont le sommeil était pourtant très léger, ne l'entendit pas.

La profondeur du silence enhardit Lucie qui tourna le bouton de la serrure; mais comme elle commençait à entr'ouvrir la porte, une autre main faisait le même mouvement. Puis elle entendit des pas étouffés dans la chambre. Elle ne pouvait rien voir, la porte dont elle tenait le bouton n'étant qu'entrebâillée et une lourde portière la recouvrant à l'intérieur. Son premier mouvement fut d'aller réveiller sa mère; mais je ne sais quoi la retint immobile et aux aguets.

La personne qui était entrée chez sa sœur, sans doute, s'approcha du lit et réveilla Laure, car celle-ci poussa un cri, vite étouffé comme si une main s'était brutalement posée sur sa bouche. Puis :

— Tais-toi donc, insensée! Tu feras quelque malheur. Voyons, Laure; voyons, ma chérie...

— Laissez-moi, ou je crie...

Madame Carvejol, pâle, les yeux démesurément

ouverts, les lèvres agitées d'un mouvement convulsif comme si elles avaient essayé des paroles sans pouvoir les articuler, chancelante comme si elle venait d'être frappée d'une balle, s'accrocha des deux mains au chambranle de la porte pour ne pas tomber.

Cette voix qu'elle venait d'entendre dans la chambre de Laure, c'était celle de son mari!

— Eh bien, poursuivit Carvejol, écoutez-moi seulement, car il faut que je vous parle. Vous vous perdrez; vous nous perdrez tous! Votre mère, votre sœur, cherchent votre secret et le découvriront si vous ne changez absolument, et tout de suite, de visage et de façons.

— Soyez tranquille; dès que je pourrai mourir sans scandale...

— Vous êtes folle encore une fois... Et pourquoi mourir! pour un moment de vertige, pour une chimère que vous vous forgez... car c'est une chimère; vous n'êtes pas enceinte, je vous en réponds; et d'ailleurs, allez sans retard à Paris avec votre mère qui vous en presse. Je

trouverai moyen d'y passer vingt-quatre heures et de vous faire rencontrer, à l'insu de tous, dix minutes avec une femme... habile qui vous délivrera de... votre indisposition... et après... vous oublierez tout... si vous voulez !

— Misérable ! put enfin crier madame Carvejol qui, les bras battant l'espace et tournoyant sur elle-même, d'un mouvement poussa la porte de la chambre de sa sœur, et de l'autre, comme reculant d'horreur, vint tomber dans celle de madame Contadini, en l'appelant : « Maman ! »

A ce cri poussé d'une voix en détresse, la mère bondit hors de son lit :

— Qu'y a-t-il ? mon Dieu !

Elle fit flamber une allumette :

— C'est toi, Lucie ?...

Et Lucie, étendue sur le tapis et râlant, désignait de la main la porte du cabinet, celle de la chambre de sa sœur, et balbutiait : « Laure... Mon mari !... »

Madame Contadini s'élança.

Au moment même où elle entrait chez Laure,

celle-ci ouvrait la fenêtre pour se précipiter.

— Malheureuse !... pauvre enfant !...

La mère la saisit avec une force nerveuse irrésistible, la traîna dans sa chambre, ferma les issues, et puis :

— Maintenant, qu'y a-t-il ?

Lucie se débattait à terre dans une crise nerveuse. Laure criait :

— Laissez-moi mourir ! Vous voyez bien que je n'ai plus qu'à mourir !

Quant à Carvejol, au premier cri de sa femme, il avait disparu. Espérait-il ne pas avoir été reconnu ? Voulait-il nier ?

Cependant madame Contadini, au milieu de son désastre maternel, ne perdit pas la conscience de ses actes. Il importait d'abord, quoi qu'il pût arriver, que rien ne se sût et que les domestiques ne fussent pas mêlés à l'affaire.

— Allons, Laure, dit-elle, vois donc ta sœur, une mère de deux enfants, qui est grosse du troisième ; tais-toi, et aide-moi à lui porter secours.

Lucie, en effet, était en proie à une crise épou-

vantable. Cette femme froide n'était qu'une femme noble, pure et confiante, et en une minute elle venait d'être précipitée du ciel dans l'enfer.

— Mais, c'est moi qui lui fais horreur, s'écriait Laure. Moi qui...

— Veux-tu donc que j'appelle ma femme de chambre et que toute la maison et toute la ville soient au fait du scandale! Ferme les portes, te dis-je, mets-lui de l'eau fraîche sur les tempes pendant que je lui ferai respirer un flacon de sels, puis nous la porterons ensemble sur son lit, et ensuite nous nous expliquerons!

Laure obéit ; mais quand Lucie ouvrit les yeux ce fut pour recommencer à pousser des cris de désespoir. Puis, désignant sa sœur et parlant à sa mère :

— Elle est enceinte... de mon mari !... et le monstre lui proposait de commettre un crime !

Dès que Lucie eut repris connaissance, Laure s'éloigna pour lui épargner l'horreur de sa vue. Madame Contadini soigna seule sa fille aînée, que

des spasmes soulevaient de temps en temps sur son lit et dont rien ne semblait pouvoir arrêter les sanglots.

Pourtant les forces humaines ont une limite, même pour la souffrance ; et quand l'explosion de la douleur eut excédé celles de Lucie, les bonds et les cris s'espacèrent, peu à peu se confondirent en une plainte uniforme qui alla s'assourdissant; puis l'accablement amena un sommeil lourd et troublé.

Alors la mère s'éloigna doucement, rentra chez elle et vint à Laure, qui gisait inerte sur un fauteuil, la conjura de se contenir, de ne rien laisser échapper au dehors ; puis la conduisit à son lit, la serra sur son cœur, la berça comme un enfant jusqu'à ce que vînt l'épuisement des forces nerveuses et l'accablement qui amène le sommeil.

— Comment cela est-il arrivé, malheureuse enfant ? dit-elle.

— Oh ! ma mère ! ma mère !... il faut que je meure !... mais avant... Eh bien ! maintenant

j'ai besoin de me justifier vis-à-vis de vous... et vis-à-vis d'elle...

» Pourquoi... oh! pourquoi m'avez-vous confiée, même une heure, à ce monstre ?... Je dormais dans la chaise de poste qui me ramenait du couvent... — Et même je ne comprends pas pourquoi je dormais... invinciblement — car j'étais si heureuse de revenir auprès de vous... Je dormais comme une enfant, quand tout à coup... était-ce un homme? était-ce une bête sauvage ?... Je criai, je me débattis... en vain... et... toute une nuit... nuit horrible... épouvantable, je fus sa proie... Puis, en me ramenant, le lendemain, il me dit : « Pas un mot, tu tuerais ta sœur... tu mettrais ta mère au désespoir...

» Comprenez-vous maintenant pourquoi je n'ai rien dit... et pourquoi j'étais bourrelée de remords et de honte; pourquoi mon premier besoin a été de sortir de la maison... de rentrer au couvent pour fuir les obsessions de cet homme... pour disparaître de la vie en m'enfouissant dans le cloître?...

» C'est là, au couvent, que j'ai senti que mon malheur dépassait ce que j'avais compris... et que l'horrible nuit aurait une conséquence... Alors... mère... alors... oui ! je suis allée chercher le flacon de laudanum ; oui ! j'allais le boire ; mais que voulais-tu que je fisse, dis ?

XIII

Madame Contadini se jeta sur sa fille, l'entoura de ses bras : « Laure! pauvre créature!... »

— Quoi! mère! je ne te fais pas horreur? tu m'aimes encore?

Et la mère, en pressant la malheureuse enfant sur son cœur, disait :

— C'est moi qui suis coupable! moi, qui ai vu cinq ans cet homme et qui n'ai pas compris que c'était une brute! Ah! le brigand! il nous a brisées, déshonorées, volées aussi peut-être... Mais contiens-toi, cache ton état... et... attends! je te sauverai... autant que tu peux encore être sauvée... je ne sais pas comment... Mais je sais que je suis ta mère... Votre mère à toutes deux... et que je le veux!

Cependant, tandis que Lucie agonisait de douleur et que Laure gisait, écrasée, sous le foudroyant effondrement de la famille, madame Contadini faisait appel à toutes les forces de la volonté pour contenir l'explosion d'une haine effroyable contre son gendre.

Ah! quelle tentation d'armer le revolver de son mari, qu'elle avait conservé dans l'un des meubles de sa chambre, et d'aller droit sur Carvejol pour le tuer comme un chien enragé.

Elle marchait à grands pas : elle se trempait le front et les mains dans l'eau fraîche; elle comprimait son cœur qui battait à tout rompre dans sa poitrine.

Et sa fureur était d'autant plus terrible, qu'en même temps son esprit clairvoyant comprenait l'impuissance à laquelle tout la condamnait. Le moindre éclat pouvait amener d'incalculables conséquences... Tuer Carvejol! Allons donc! c'était un procès criminel, la condamnation certaine, à moins qu'elle ne déshonorât sa fille; c'était la ruine de la maison et le pilori à la troi-

sième page de tous les journaux de France et à l'étranger!

Non, elle ne pouvait pas le tuer; elle ne pouvait pas même le chasser de sa présence, car tout changement d'attitude de la belle-mère vis-à-vis du gendre eût été interprété, commenté, eût mis la malignité publique sur la piste d'un secret, et, en ce moment, il importait surtout de ne pas éveiller l'attention... Il fallait dévorer sa haine et sa rage et une seule issue s'ouvrait devant les trois femmes immolées : fuir l'infâme, quitter le toit familial et la ville en prétextant un voyage à l'étranger. C'était l'unique moyen de rompre sans scandale ce faisceau d'infamies...

Cependant, le lendemain matin, madame Carvejol avait la fièvre et le transport au cerveau. Il ne pouvait être question de partir et de l'abandonner.

Laure, au contraire, bien qu'écrasée sous le poids de son malheur, ressentait comme une sorte d'accalmie dans les angoisses dont elle était bourrelée depuis près de trois mois. L'aveu soulage toutes les consciences et puisque enfin l'horrible

secret était connu, c'était à sa mère, à sa sœur, de se faire ses juges et de disposer d'elle. Quel que fût leur arrêt, elle devait le subir. Elle pleurait pourtant d'interminables larmes; mais c'était sur l'irréparable écroulement du bonheur de Lucie.

Madame Carvejol avait une fièvre cérébrale.

Il fallut donc rester là, autour de son lit, et subir l'odieuse présence de Carvejol qui, trois fois par jour, avec un incroyable aplomb, comme s'il n'eût été pour rien dans tout cela, venait prendre des nouvelles de la malade. Il fallut garder, pour ainsi dire, les portes de la chambre contre l'invasion des domestiques, pour que les paroles criées par Lucie, dans son délire, ne fussent pas entendues.

Les deux femmes, d'ailleurs, ne la quittaient pas un instant; elles se faisaient servir leurs repas près du lit; elles se relayaient pendant la nuit.

Neuf jours Lucie demeura entre la vie et la mort; puis, la crise aiguë de la maladie terminée, elle entra dans la période de la convalescence.

Laure, à ce moment, quitta son chevet pour se

retirer dans sa chambre, et madame Contadini seule demeura près de la malade.

Madame Contadini n'eut pas de peine à faire ordonner par les médecins un changement d'air pour madame Carvejol. Le départ nécessaire pourrait donc s'accomplir sans éveiller en rien la curiosité publique.

Mais pourrait-il s'arranger sans de terribles complications domestiques?

Comment emmener Laure... avec Lucie? Et puis, il y avait des enfants.

Outre que les enfants nécessitaient un cortège de bonnes et de nourrices bien redoutable dans les circonstances terribles où allait se trouver madame Contadini et ses deux filles, Carvejol les laisserait-il partir?

Probablement, il comprendrait trop bien le sens du départ général; et l'homme qui s'était arrangé pour détenir sa fortune et celle de ses filles voudrait conserver la main-mise sur ses enfants.

Peut-être si on témoignait en partant l'intention de ne s'éloigner que pour cinq ou six se-

maines, ne se défierait-il pas, mais c'était bien chanceux; et d'autre part, comment persuader à Lucie de partir sans ses enfants?

Madame Contadini ne lui parlait de toutes choses qu'avec des précautions infinies : la pauvre créature avait encore la tête si faible et les nerfs si surexcités! Jamais le nom de Laure n'était prononcé entre les deux femmes, et cependant Lucie revenait sans cesse à l'idée du départ. Elle ne pouvait pas, absolument pas, supporter cette odieuse visite quotidienne de Carvejol.

— Quand partons-nous donc? dit-elle un jour à sa mère.

— Le plus tôt possible, mon enfant bien-aimée; mais il faut encore que tu aies la force nécessaire, et tu peux à peine aller de ton lit à ton fauteuil.

— Et... Laure? balbutia la malade, pâle et les lèvres tremblantes.

— Laure s'est retirée dans sa chambre.

— En partant... mère... il faudra l'emmener.

Madame Contadini embrassa Lucie.

—En effet, dit-elle, n'est-ce pas? Nous ne pouvons

faire autrement... La malheureuse, d'ailleurs...

— Oui, je sais, répondit madame Carvejol qui ne voulait pas en entendre davantage.

— Nous pourrions, ajouta Lucie, avoir deux voitures : une pour toi et elle, l'autre pour les enfants et moi.

— Les enfants?... mais tu n'es pas de force à supporter leur turbulence, et puis il y a leurs bonnes; et en ce moment, il me semble que nous ferions mieux de partir seules, sans domestiques ni témoins d'aucune sorte...

— Sans domestiques, si tu veux; mais pas sans les enfants.

Madame Contadini n'insista pas pour le moment; mais l'idée était semée; elle attendit qu'elle fît son chemin dans l'esprit de Lucie, et que les nécessités cruelles de la situation s'imposassent à la pauvre jeune mère.

Celle-ci passait ses journées entières dans le silence et l'accablement. Madame Contadini respectait sa douleur. Laure paraissait le moins possible, et toutes trois attendaient avec une impa-

tience fiévreuse l'heure du départ : l'heure de la délivrance.

Où irait-on ? Les médecins avaient parlé de Nice ; mais madame Contadini détestait les centres fashionables où chacun est le point de mire de tous.

Elle proposa une de ces petites plages du littoral, entre Toulon et Cannes, où toutes les splendeurs du soleil et de la mer enveloppent le calme le plus profond ; où les plus grandes douleurs, physiques et morales, s'endorment sous l'ombre des pins et au bercement de la brise. Là, elles vivraient parfaitement inconnues, et peu à peu l'apaisement se ferait dans leurs âmes et permettrait à leur raison d'examiner les partis qu'il y aurait à prendre pour pallier leur désastre.

XIV

Deux voitures furent commandées ; deux compartiments de chemin de fer retenus.

— C'est pour demain, dit madame Contadini à Lucie.

Et elle ajouta d'un ton mal assuré :

— Tu auras peut-être réfléchi à la complication que les enfants vont apporter dans notre situation immédiate?

— Plus j'ai réfléchi et plus je suis résolue à les emmener. Ne comprends-tu pas, mère, que si nous ne les emmenions pas, il faudrait revenir les chercher et que je ne veux plus jamais rentrer sous ce toit... à moins que... Carvejol n'en sorte?

— Sans doute, mais... il y a encore bien des choses à régler et...

— Allons! il n'y a rien devant une mère qui veut avoir ses enfants. Est-ce que tu nous aurais laissées, toi? Non... eh bien! alors... essayons de les emmener.

— Pourquoi « essayons » ?

— C'est que j'ai déjà peur de Carvejol.

Et madame Contadini ne se trompait pas, car, le soir, Carvejol ayant appris que des ordres avaient été donnés par sa femme, pour que les bagages des enfants fussent prêts en même temps que les siens, se présenta chez elle avec le flegme qui ne l'abandonnait pas :

— Vous voulez emmener les enfants, dit-il; mais vous n'y pensez pas, ma chère. Il faut beaucoup de calme pour votre convalescence.

— Mes enfants ne me fatiguent pas.

— Mais il faut aussi penser à eux... et à moi. Ce voyage est bien long et bien accidenté pour des êtres si frêles; et pour moi, je resterais bien seul...

Lucie, tremblante, les lèvres serrées pour ne pas laisser échapper un cri, les yeux baissés pour contenir le feu de son regard, ne répondit pas. Carvejol sortit.

— Mère ! s'écria Lucie, hors d'elle-même, dès que son mari eut franchi le seuil ; mère, sans mes enfants je ne partirai pas... et je veux partir ; enlevons-les !

— Contiens-toi, répondit madame Contadini. J'avais prévu ce qui arrive, et c'est pour cela que je pensais à ne pas soulever la question. Vois-tu, Lucie, l'heure d'engager la lutte n'est pas venue. Nous ne sommes pas en force, ma chérie... car elle sera terrible, cette lutte. Ton mari s'est arrangé aussi pour détenir ta fortune. Je ne t'en avais rien dit, car pour nous il y a, Dieu merci, des questions plus hautes que les questions d'argent ; mais il faudra les débattre aussi, ces questions-là.

— Quel brigand !

— Oui. Mais d'abord, vois-tu, il faut sauver ta santé et ta vie et l'honneur de ta sœur. Après,

nous réunirons nos forces et nous aviserons.

— Mais il est impossible de laisser ces chères créatures ici, à des domestiques.

Madame Contadini fit appeler Carvejol.

— Je vais essayer une dernière tentative, dit-elle à Lucie ; mais, je t'en supplie, de peur d'éclater, feins l'accablement ; ne dis rien; je parlerai seule.

— Ma fille, dit-elle quand Carvejol fut de retour, désirerait absolument emmener les enfants. Bien qu'il ne s'agisse que d'une absence de quelques semaines, elle ne veut pas les abandonner aux mains de mercenaires. Laissez-les partir avec nous, sans quoi l'inquiétude la dévorera et elle ne se remettra pas.

— Qu'elle reste alors; aussi bien faudra-t-il qu'elle revienne, avant peu, pour faire ses couches.

— Justement, l'absence ne saurait être de longue durée.

— Eh bien, je prierai ma mère de venir s'installer ici pendant son absence, elle aura confiance en ma mère, je suppose?

Il n'y avait pas à insister ; madame Contadini comprit que Carvejol était décidé à garder les enfants pour s'en faire un bouclier contre la vengeance des trois femmes : une arme pour les tenir à sa merci.

— Eh bien ! reprit-elle, voyez votre mère et sachez si elle peut venir ici pendant notre absence. Au besoin, pour en être assurées, nous remettrons notre départ de vingt-quatre heures. Je veux que Lucie parte tranquille.

— Tu as bien fait, mère, d'annoncer le retard de notre voyage, dit madame Carvejol, le soir de ce même jour ; car nos arrangements peuvent être changés, si nous devons partir seules. Écoute, je viens de prendre une résolution cruelle, mais nécessaire. Laure, je le sais, n'est que la victime d'un monstre... elle n'a jamais consenti et elle a voulu mourir... moi seule, je puis la sauver... eh bien ! je la sauverai !

— Lucie, tu es un ange !... une héroïne... mais ta grandeur d'âme ne me surprend pas. Ta candeur de jeune femme, ta sainte confiance étaient

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

le fait d'une nature haute et fière, incapable de soupçonner le mal parce qu'elle ne saurait le concevoir. Que feras-tu ?

— Je puis avoir deux enfants : deux jumeaux... Mais... ces enfants naîtront à deux mois d'intervalle environ; et il y a là une difficulté sérieuse. Il faudrait trouver une combinaison.

— Mon admirable fille ! ma bien-aimée fille ! s'écria la mère qui, mentalement, se reprocha les secrètes préférences que jusqu'alors elle avait eues pour sa cadette.

Puis :

— Il faut alors, en effet, changer nos projets. En France, même dans un village, nous ne saurions parvenir à éluder la loi. La moindre tentative pourrait amener des dangers terribles. Et d'ailleurs, trois jours après notre arrivée, on saurait qui nous sommes. Pourquoi n'en reviendrions-nous pas au premier avis des médecins et n'irions-nous pas à Nice? Rien de plus naturel aux yeux du monde : une quinzaine de jours de repos dans un hôtel confortable et à portée de tous

es secours achèveraient de raffermir ta santé, et nous étudierions en paix notre plan en nous ournant vers la frontière d'Italie.

— Bien, dit Lucie, partons donc seules; traversons la terrible épreuve... et puis, après la délivrance de Laure... Oh!...

— Oui, je reprendrai les enfants et je vous arracherai à ce monstre, dit la mère.

XV

Un mois après, trois femmes étaient installées dans une villa italienne enfouie dans la montagne, au delà de Savone, où jamais étrangers n'avaient mis les pieds.

La route la plus prochaine était distante d'une bonne demi-heure. Elle s'enfonçait sinueuse et sombre dans un des cols des Alpes. Il y a quelques années, une diligence y passait toutes les vingt-quatre heures et, de deux jours l'un, était arrêtée par des brigands qui dépouillaient les voyageurs. Depuis que le chemin de fer de Turin à Savone était fait, il n'y passait plus que de rares voiturins.

Pour aller de cette route à la villa, il n'y avait

que des sentiers de montagne abrupts et rocailleux qui grimpaient entre les oliviers et les pins. Tous ceux qui ont vu l'Italie, surtout aux environs de la rivière de Gènes, connaissent ces *ville* accrochées aux flancs des montagnes, perdues dans les bois dominant les vallées torrentueuses, et ayant une échappée de vue sur la mer.

On semble là perdu dans un désert superbe; et, de fait, on est loin du monde civilisé.

Les seuls serviteurs ou pourvoyeurs montent et descendent les sentiers pour aller aux denrées. L'agglomération communale s'étend au loin, enfermant cinq ou six hameaux. Le *sindaco* ou maire, demeure de l'autre côté de la montagne et ne fait pas, une fois l'an, le tour de sa commune ; le facteur passe tous les deux jours; le plus proche télégraphe est à Savone. Les paysans ne savent ni lire ni écrire et parlent le patois de la rivière; aux alentours prochains point d'autres *ville*. Bref, une solitude profonde, un incognito absolu.

Ces dames d'ailleurs portent un nom italien et parlent italien. Elles sont Romaines, ont-elles dit,

et sont venues, par ordre des médecins, faire une saison dans la montagne. Bien. Elles ont pris, dans le pays, un domestique et deux servantes : c'est tout.

Qui les connaissait, en dehors de leurs serviteurs ? Personne. Dans ces contrées on s'occupe peu du voisin. Le voisin d'ailleurs est toujours loin. Autour des *ville* s'étend le domaine généralement vaste.

La petite propriété n'existe pas en Italie. En revanche, la classe qui possède la terre entoure ses maisons de campagne de larges espaces plus ou moins cultivés. Les paysans sèment et récoltent pour le maître. Ce dernier loue sa villa quand il peut, et rarement l'habite.

Ces dames avaient loué, payé, il suffisait.

Madame Contadini, pendant son séjour à Nice, s'était vouée à l'étude des moyens à prendre pour mener à bien l'œuvre secrète de la délivrance de ses deux filles.

Et afin que personne, pas même une sage-femme du village, ne fût au fait de la naissance

les deux enfants à sept semaines de distance, elle avait conçu la pensée de délivrer ses filles elle-même.

Il s'agissait, en effet, de cacher la naissance du premier jusqu'à la naissance du second, afin d'en pouvoir faire deux jumeaux, ayant, pour père et mère, M. et madame Carvejol.

Lucie, on le sait, avait la première conçu ce sublime projet pour sauver sa sœur. Madame Contadini en poursuivait la réalisation.

Redoutable entreprise ! Elle tremblait à la pensée de son inexpérience. Elle lisait des livres de chirurgie et des livres de droit.

De droit ? Elle comprenait bien les conséquences possibles d'une fraude à l'état civil ; mais elle les bravait, car l'acte lui-même ne troublait pas sa conscience. Et puis, en fraudant la loi, elle restait cependant d'accord avec l'esprit de la loi qui protège l'enfant.

Mais, quant à l'étude des manœuvres de la chirurgie, elle restait épouvantée. Grand Dieu ! si elle allait blesser ses filles, meurtrir les enfants !...

Et cependant, plus elle y réfléchissait, plus elle se disait que c'était le plus sûr moyen de salut. Lucie et Laure, d'ailleurs, l'y encourageaient : « — Oui, que tout se passe entre nous trois », lui disaient-elles.

Quand deux femmes, dans la situation où se trouvaient les deux sœurs, ne se haïssent pas mortellement, elles s'aiment d'un indestructible amour.

Madame Contadini eût donné sa vie, plus que sa vie, pour son admirable Lucie, trop longtemps méconnue ; elle avait des élans de pitié immense pour la pauvre Laure, qui demeurait écrasée sous le poids de son malheur, de sa honte, de la générosité de sa sœur.

Et quels bouillonnements de colère dans le cœur en pensant à l'auteur de tant de maux, à l'irréparable désastre qui faisait sa fille aînée veuve d'un mari vivant et odieux, la seconde à jamais flétrie dans son cœur et dans son corps.

Lucie, martyre patiente, mais non résignée, comptait les jours et les heures qui la séparaient

du retour et de la revendication de ses enfants.

Laure, désespérée, aurait voulu mourir pour sa sœur, et auparavant la faire libre, non plus d'aimer et d'épouser un autre homme que le misérable dont elles étaient victimes, — car ni l'une ni l'autre des deux sœurs ne pensait jamais plus pouvoir aimer — mais libre au moins de vivre avec ses enfants sans la main-mise de cet homme sur sa destinée.

Cependant les trois femmes gardaient dans l'intimité de leur âme leurs pensées et leurs colères. A quoi bon remuer ce malheur immense dont il leur fallait supporter le fardeau ?

Ensemble, elles s'efforçaient de parler de choses indifférentes, de s'occuper de travaux d'aiguille et de vivre, en attendant la crise, d'une vie végétative.

Lucie, d'ailleurs, était maladive, affaiblie, très fatiguée par sa grossesse.

Jusqu'alors, dans la même situation, elle n'avait pas senti des lourdeurs et des écœurements comme cette fois.

Elle était d'une faiblesse extrême et d'une inappétence absolue. Avec cela, un grand amaigrissement, presque pas de pouls et nul mouvement dans les entrailles.

Enfin son terme vint.

XVI

La nuit s'avançait. Les trois femmes étaient seules. Pas même une servante.

Lucie, qui souffrait déjà depuis plusieurs heures, gisait étendue, gémissant sourdement : sans un cri, mais aussi sans un effort.

La mère et la sœur étaient là anxieuses d'abord, puis terrifiées devant l'étrange atonie de la patiente. Les heures s'écoulaient, en effet, et le travail n'avançait point.

« Il faut pourtant que cet enfant vienne au monde, se disaient-elles. Que faire?... les forces de la mère s'épuisent. »

Et madame Contadini retournait à ses livres : elle cherchait les drogues dans la boîte de pharmacie

qu'elle avait apportée de Nice. Elle maniait le seigle ergoté et sa main tremblait.

Le donnerait-elle? Combien devait-elle en donner? car le seigle ergoté n'est pas sans danger. Et s'il n'amenait pas de résultat et intoxiquait la mère?

En ce moment terrible, la mère et la sœur, le cœur serré par l'angoisse et prises de frayeur, eussent à tout prix voulu avoir là un praticien habile. Ah ! qu'eussent importé les suites, pourvu que Lucie fût sauvée!

Mais il n'était plus temps d'envoyer à Savone!

La mère prépara le breuvage : Laure desserra les dents de la patiente... et l'angoisse de l'attente, plus cruelle encore, plus effrayante, recommença.

Enfin, péniblement, Lucie mit au monde un enfant mort.

Puis elle s'évanouit.

La mère, d'une main que toute sa volonté raidie empêchait à peine de trembler, acheva l'œuvre de la délivrance.

Laure enveloppa le petit cadavre dans les langes qui devaient lui servir de suaire.

Et toutes deux couchèrent la mère, lui préparèrent une boisson réconfortante et attendirent qu'elle rouvrît les yeux.

Alors :

— Repose-toi, ne t'inquiète de rien, dors, lui dirent-elles.

Le jour s'était levé ; la mère et la sœur, après avoir remis tout en ordre dans l'appartement, se couchèrent à leur tour. Maintenant, il fallait recouvrer le calme de l'esprit, envisager la situation et prendre un parti au sujet de cet enfant mort-né.

Et chacune, à part soi, pensa aux embarras créés par ce triste imprévu.

Elles n'avaient songé qu'à un enfant vivant, et elles se trouvaient en présence d'un enfant mort. Que faire ?

Si elles déclaraient la naissance et le décès, il fallait prendre de faux noms : autrement il devenait impossible de déclarer sept semaines après

un autre enfant, fils du même père et de la même mère. Et c'était là une nouvelle fraude de l'état civil, dangereuse et inutile. S'il ne se fût agi que des registres de la paroisse voisine encore ! Mais l'acte de naissance devait être transmis au consulat français.

La même pensée vint aux deux femmes : « A quoi bon ces vaines formalités pour un pauvre être qui n'a pas vécu ? »

— Il faudra voir ce que dira la mère, conclut madame Contadini.

La mère ? elle demanda son enfant, dès qu'elle eut repris assez de forces pour recouvrer le sentiment des choses.

Et après avoir essayé de retarder le cruel aveu, il fallut bien lui dire la vérité.

Alors Lucie retomba inerte sur son oreiller, et, sans rien dire, se prit à pleurer !

Sur ses joues pâles comme ses draps, deux larmes roulaient, puis deux autres, descendant de ses yeux sombres sur sa bouche muette aux lèvres serrées.

Et cela pendant des heures.

La pauvre créature, au milieu de son désastre, avait compté sur ce petit être, qui était perdu, pour l'aider à vivre en attendant l'échéance de la grossesse de sa sœur, la guérison, le retour dans la patrie, l'enlèvement des deux autres enfants. Et voilà que sur son cœur meurtri, elle ne trouvait rien à serrer !

— Ma sœur ! ma pauvre sœur ! disait, en baisant sa main maigre, Laure, agenouillée au pied de son lit.

Et madame Contadini regardait, le cœur navré, tandis que ses larmes coulaient, coulaient comme deux ruisseaux intarissables. Lucie, cependant, pensait, elle aussi.

Et elle aussi, elle arrivait à cette conclusion :

« Pourquoi risquer de compromettre l'œuvre de sauvetage que nous avons entreprise, afin de marquer, au monde, la trace d'un être qui n'y a point passé ? »

Vers le soir, elle appela sa mère qui se pencha sur son chevet, et, bien bas, elle lui dit :

— Mère, donne-le moi pour que, sans le voir, je mette un baiser à son front; et puis... creuse-lui une sépulture ignorée... les anges viendront l'y chercher.

XVII

A travers les pins aux troncs gris et aux frondaisons sombres, et les oliviers aux branches noires et noueuses, aux frondaisons argentées, apparaissaient des lambeaux de ciel clair. La lune jetait çà et là de grandes nappes de lumière; ailleurs, elle allongeait sur le sol les ombres des arbres.

Les allées sinueuses et mal entretenues du parc, tantôt grimpaient sur les rochers, entre les hautes bruyères, tantôt descendaient entre les oliviers, à moitié éboulés.

Deux femmes tremblantes, l'une chargée de quelques outils de jardinage, l'autre portant une corbeille à demi dissimulée sous son manteau,

s'orientaient à travers les méandres du parc, cherchant l'ombre et regardant, de tous côtés, pour voir si nul être humain ne les observait.

Mais tout le monde dormait dans la villa. La solitude était absolue. Pas un bruit; pas un oiseau de nuit voletant à travers les branches; rien.

Quand elles eurent trouvé un endroit où la terre était assez molle pour être soulevée par les outils, elles creusèrent une petite fosse : un berceau sous l'herbe, et elles y couchèrent le petit enfant mort.

De temps en temps, elles frissonnaient et interrompaient leur travail pour regarder encore aux alentours.

Enfin, cependant, la petite tombe fut recouverte, la terre tassée aux alentours, l'herbe et les pierres replacées.

Les femmes firent une courte prière; marquèrent l'endroit par des indications inostensibles aux regards des passants, et reprirent le chemin du logis, où gisait Lucie, pleurant toujours ses larmes lentes et silencieuses.

XVIII

Laure se portait bien. Elle supportait sa situation avec une vigueur physique que son désespoir ne parvenait pas à terrasser.

Tandis que Lucie se remettait lentement, étendue sur une chaise longue au soleil, fiévreuse, pâle, les lèvres tirées, les joues creuses, Laure semblait au contraire prendre chaque jour des forces nouvelles pour l'heure de l'épreuve.

Cette heure vint, pour elle, exactement au jour prévu, et elle mit au monde un vigoureux garçon.

Quand on le lui montra, elle eut un soubresaut : il ressemblait, comme ressemblent les enfants aux premières heures de leur naissance, au père dont

elle aurait voulu chasser pour toujours l'odieux souvenir.

L'impression fut si forte qu'elle ne put pas l'embrasser. Non ! l'amour maternel n'était pas né encore, chez cette fille violée, et il ne naquit pas spontanément alors. Au contraire, cette fatale ressemblance raviva un moment la haine, l'effroyable haine enfermée dans le cœur de Laure.

La grand'mère emporta l'enfant, qui n'avait pas reçu le baptême du baiser maternel, en murmurant : « Pauvre petit ! »

Lucie voulut le voir avant qu'on l'emportât, et elle fut frappée aussi de l'empreinte mise par le criminel à ce jeune visage.

— Ah ! mère, s'écria-t-elle, au moins les miens, ceux de là-bas, que nous allons reprendre maintenant, ne lui ressemblent pas !

Ce fut le seul cri de femme blessée qui sortit de la bouche de l'héroïque Lucie.

Sa mère ne voulut pas lui répondre :

« Cette ressemblance fugitive, les tiens l'avaient aussi peut-être ; dans quelques heures elle va dis-

paraître, et dans quelques mois cet enfant sera un bébé blanc et rose qui ne ressemblera plus qu'aux tiens ! »

Pourquoi ! puisque au milieu de la morne douleur de la jeune femme il venait de passer comme une éclaircie ?

« Quand je les retrouverai, quand je les aurai à moi, avait semblé dire l'accent dont ses paroles étaient accompagnées, je n'aurai donc pas l'horrible sensation de le revoir dans chacun de leurs regards et de leurs sourires ! »

Madame Contadini, accompagnée d'un domestique, descendit elle-même chez le « sindaco » pour lui déclarer la naissance de Louis-André, fils de M. Justin Carvejol et de madame Lucie Contadini, son épouse.

Puis elle porta l'enfant chez le médecin le plus voisin, en le priant de lui donner une nourrice et de le garder en pension chez lui, la mère étant très délicate et incapable de supporter les cris d'un nouveau-né. Et elle versa six mois de la pension, largement réglée.

Restait maintenant à soigner la dernière accouchée, à fortifier la santé de l'autre et à prévenir Carvejol.

Ce dernier reçut pour tout avis, dans une enveloppe écrite de la main de sa belle-mère, le bulletin de naissance de Louis-André.

Laure se rétablit promptement; mais Lucie restait en proie à des malaises continuels, à une anémie dont ne triomphaient ni les soins de sa mère et de sa sœur, ni le soleil du Midi.

Pourtant c'était à elle encore qu'incombait, au retour, la plus lourde part de la tâche.

Elle avait donc besoin de toute son énergie pour la lutte. Madame Contadini le sentait bien. Aussi prolongeait-elle autant que possible le séjour dans cette villa perdue où nul bruit du dehors ne venait agiter la malade; où régnait, pour ainsi dire, sous l'ombre des pins, comme une sorte de demi-sommeil.

Mais madame Carvejol voulait partir et les conseils de sa mère parvenaient difficilement à contenir son impatience :

— Songe donc, lui disait cette dernière, que nous allons avoir à soutenir là-bas un combat terrible. C'est notre honneur, notre liberté, notre vie, tes enfants, notre fortune, que nous avons à défendre, car cet homme tient tout entre ses mains. Ah! j'ai été bien coupable envers vous, mes pauvres enfants, en ne prenant pas mieux mes garanties. Et lui, le brigand, savait bien ce qu'il faisait, en acceptant pour nous des arrangements financiers qui devaient le laisser, en fait, détenteur de notre fortune dont il peut ne nous payer que la rente. Et encore, s'il ne nous la paie pas, cette rente, que ferons-nous?

— Comment, mère, même de ce côté nous n'avons aucun moyen de nous défendre?

— De par la loi, si! Mais voulons-nous invoquer la loi? Faire un procès qui peut compromettre le crédit de la maison?

— Mais alors?

— Il faut que je reprenne connaissance des livres, que je me remette aux affaires, que je tâche de reprendre dans la maison une situation maî-

tresse, et alors... alors, j'aurai bientôt remis l'homme à sa place et à sa valeur !

— Tu veux reprendre la maison, c'est-à-dire nous réinstaller à X... avec ce monstre ?

— Non, certes ! mais je veux en sortir avec nos fortunes libres et indépendantes ! Comment je m'y prendrai ? je ne sais pas encore ; mais je réussirai ! Toutefois ne t'y trompe pas, ma bien-aimée Lucie, il y faudra un peu de temps et de patience... C'est te dire que nous ne devrons pas rentrer chez nous armées en guerre, mais comme des femmes mâtées par la toute-puissance de sa force et de sa violence.

— Oh ! cela, jamais ! s'écrièrent à la fois les deux sœurs.

— Nous ne pouvons nous libérer que par l'adresse ou par le scandale, reprit la mère, et vous ne voulez pas du scandale, je suppose.

Les sœurs ne répondirent pas. Sans doute elles redoutaient le scandale... mais elles voulaient la vengeance et la délivrance surtout.

— Comptez sur moi, dit la mère qui compre-

nait la réticence de ce muet acquiescement. Mais, ne voyez-vous pas qu'on nous a enserrées dans les rêts d'un piège, et qu'on a espéré nous contenir en se faisant maître de notre fortune et de nos enfants. Eh bien! pour desserrer les rêts du piège, il faut avoir l'air de nous y sentir prises et paraître résignées, peut-être!...

— Oh !

— Oui! toi, Lucie, surtout toi, il faut que tu lui laisses espérer son pardon! Quant à Laure, il n'osera plus maintenant lever les yeux sur elle, car alors... Mais il le sent bien!...

— Peut-être, mais ne nous demandez pas plus que nos forces...

— C'est parce que j'ai beaucoup à te demander, Lucie, que je te supplie d'attendre ici le retour de ces forces. Le physique agit plus qu'on ne croit sur le moral, et si tu rentrais dans cet enfer sans une santé mieux équilibrée, toute ta volonté ne saurait soumettre la révolte de tes nerfs. Je te le répète: il faut libérer notre fortune, car c'est notre indépendance; puis jeter cet homme hors

de notre vie. Mais, pour atteindre ce double but sans éclat, il est besoin de la patience... de la volonté... de la dissimulation même !

Ces paroles, dont les deux sœurs sentaient trop la cruelle justesse, n'étaient pas de nature à rendre la santé à Lucie. S'il s'était agi seulement de trouver en elle cette force nerveuse des femmes qui leur donne momentanément le pouvoir de briser tous les obstacles, oui, elle aurait bondi à l'attaque, soutenu l'assaut, et de haute lutte enlevé ses enfants. Mais la perspective d'un nouveau martyre la faisait retomber inerte sur sa chaise longue.

Elle gisait là, écrasée par ses douleurs morales, par les suites de sa fièvre cérébrale, par celles de la gestation anormale d'un enfant mort.

Il fallut quitter la montagne, où elle ne se remettait pas, revenir à Nice, consulter, suivre un traitement, y prendre les bains de mer. Quatre mois s'écoulèrent, et quand elles revinrent enfin à X..., il y avait une dizaine de mois qu'elles en étaient parties.

Dans le monde, on commençait à faire observer que ces dames avaient l'humeur un peu vagabonde et que madame Carvejol en prenait à l'aise avec les devoirs du ménage et de la maternité.

M. Carvejol menait une vie assez dissipée. On le savait : « Mais aussi, disait-on, c'est la faute de sa femme ! on ne laisse pas dix mois un mari tout seul, que diable ! »

XIX

Lucie retrouva ses enfants grandis et bien portants. O lueur de joie dans son désastre! Ils ne ressemblaient toujours pas à leur père.

Madame Contadini trouva la maison modifiée dans son personnel et entièrement façonnée à suivre uniquement la direction de Carvejol. Non pas qu'on préférât cette direction à la sienne, au contraire, mais parce qu'on avait l'entière persuasion qu'elle était tout à fait retirée des affaires.

Quant à Laure, elle ne retrouva que sa chambre de jeune fille, odieuse prison, dont elle aspirait à sortir de toute la puissance de son être.

Qui dira ce qui se passait dans cette âme fière, ouverte jadis à tant d'espérances quand le recom-

mencement perpétuel de la vie quotidienne la ramenait à chaque repas en face du monstre qui en avait fait la proie de ses appétits, de sa sœur brisée, pantelante, prête à fléchir sous le faix de son malheur immense; de sa mère qui souffrait à la fois les souffrances de ses deux filles et les siennes propres; quand elle pensait au pauvre petit être laissé là-bas, dans la montagne... qu'elle aimait pourtant... et dont la ressemblance lui faisait horreur !

Le monde, toutefois, n'avait rien à voir dans cet épouvantable intérieur. Lucie avait repris les allures d'autrefois. Ces dames, même, sortaient davantage. Elles étaient de toutes les fêtes : elles recevaient, elles se promenaient en voiture et à cheval.

Madame Contadini, la première, donnait l'impulsion à cette existence mondaine. L'obligation de jouer son personnage devant la galerie, en contenant l'expansion de la douleur, en contint aussi le développement. La douleur se féconde elle-même, pour ainsi dire, et s'augmente de son

répercutement et de ses reflets. Toujours en scène, et seules le moins possible, ses deux filles supportaient les jours et laissaient s'écouler le temps.

Son premier soin, quant à elle, avait été de se faire montrer les livres et rendre compte de la gestion de Carvejol par un employé dévoué. Carvejol, de sa propre autorité, avait accepté de la maison américaine, comme représentation de la créance avec laquelle il devait désintéresser sa belle-mère, sa femme et sa belle-sœur, des navires au lieu d'argent comptant.

En sorte que madame Contadini et ses filles se trouvaient dans l'alternative, ou d'accepter de Carvejol une rente représentant l'intérêt de leur avoir dans la maison, ou de revendiquer judiciairement leurs droits.

C'était bien ce qu'elle avait prévu. Le misérable voulait les lier à lui et surtout les tenir à sa merci.

Or, si elles acceptaient la rente, Carvejol, dans le cas où elles se soustrairaient à son pouvoir, ne

baierait pas ; si elles plaidaient, c'était la lutte ouverte avec toutes ses conséquences. Et Carvejol devait avoir prévu le cas et être prêt à tout oser.

Il n'y avait décidément qu'une chose à faire : essayer de reprendre la gestion de la maison. Madame Contadini se savait plus expérimentée que son gendre sur le terrain des grandes affaires ; elle ne tarderait pas à retrouver l'avantage.

— J'avais pris, lui dit-elle un jour, toutes mes dispositions pour me retirer des affaires et vous laisser la maison de commerce dans laquelle moi et mes filles n'eussions conservé, comme part d'intérêt, que la moitié de nos fortunes respectives, mais vous en avez disposé autrement.

— Comment donc?

— En arrangeant les choses de façon à rendre impossible la réalisation de notre avoir. Nous devions sortir de la liquidation avec chacune vingt-cinq mille francs de rentes parfaitement libérées, c'est-à-dire avec chacune cinq cent mille francs comptant, et nous n'avons, ou plutôt nous ne pouvons avoir, d'après nos traités, que

des hypothèques de cinq cent mille francs chacune sur des vaisseaux qui peuvent, en un jour de tempête, périr corps et biens et qui, en tous temps, sont exposés à l'alea des avaries grosses.

— Du tout; moi seul je reste exposé aux hasards du commerce, puisque j'ai traité en mon nom. Quant à vous, vos intérêts demeurent réglés comme il était convenu : la moitié du million que vous avez chacune reste engagée dans la maison et supporte les alternatives des pertes et des gains; l'autre moitié, retirée des fluctuations du commerce, se trouve, il est vrai, par le fait des circonstances, versée dans l'avoir de la maison; mais je la regarde comme un dépôt, comme un versement reçu, je me fais votre banquier et je vous paie vos revenus quels que soient, bon an mal an, les bénéfices ou les pertes de la maison.

— Ce n'est pas la même chose : je voulais, nous voulions placer chacune notre demi-million dans les fonds publics.

— Malheureusement les circonstances en ont autrement décidé.

— Mais vous étiez inhabile à prendre seul des rrangements pour nous, sans mandat régulier; t ce n'était qu'après le versement des quinze ent mille francs que notre société se trouvait issoute et que vous restiez seul titulaire de la aison. Cette convention qu'il vous a plu de faire vec les Américains, nos débiteurs communs, je e l'ai pas acceptée, moi.

— Vous étiez absente.

— Vous pouviez m'écrire, me demander ma rocuration, celles de mes filles.

— A quoi bon? J'ai pensé que ma femme s'ar-ngerait de ce que j'avais cru devoir accepter ns son intérêt, que vous reconnaîtriez que avais sagement fait de prendre des vaisseaux, nte d'argent, et que ma belle-sœur, étant mi-eure, trouverait bon ce que sa mère aurait ouvé tel.

— C'était trop préjuger de nous, peut-être; et, ec d'autres co-associés, vous eussiez agi avec us de circonspection et plus de respect de la ricte légalité.

— J'ai pensé qu'en famille...

— En tout cas, vous reconnaîtrez que la partie de notre avoir que nous voulions mettre à l'écart de toute chance se trouve, en fait, replacée dans le commerce...

— Non pas.

— Et si des pertes imprévues et formidables fondaient sur la maison? Et si vous veniez à mourir?

— J'espère bien que ces catastrophes n'arriveront pas; du moins avant que je n'aie réalisé en espèces ces malheureux quinze cent mille francs.

— Bien; mais puisque en attendant, comme vous êtes obligé de le reconnaître, nous restons engagées dans l'aléa commercial, il est juste de remettre les choses en l'état où elles se trouvaient à la veille du traité qui me mettait hors de la gestion de la maison. Je redeviens donc, jusqu'à l'accomplisement strict de nos conventions, co-directrice de la maison Contadini et Carvejol.

— Ah! mais non. Vous m'avez passé la signature : un retour en arrière ferait mauvais effet et pourrait nuire à notre crédit.

— Mon nom et ma personnalité sont une garantie et non un danger.

— C'est possible ; mais je n'en veux pas.

— Alors...

— Alors, payez, allez-vous me dire. Eh bien ! non, je ne paierai pas.

— Parce que ?

— Parce que je ne veux pas mettre hors de mes affaires une somme aussi considérable en ce moment.

— Sur des vaisseaux on peut emprunter ; il y a un crédit maritime.

— Quand une maison emprunte sur son matériel, cela se sait toujours et on en conclut...

— Qu'elle a besoin d'argent : c'est possible. Mais peu importe. Vous avez accepté le gage. C'était à vos Américains qu'il fallait dire : Vous devez me payer en argent ; puisque vous n'avez pas d'argent et que vous avez des vaisseaux, empruntez dessus.

— Si je ne l'ai pas fait, c'est qu'apparemment, pour une raison ou pour une autre, je n'ai pas

voulu le faire. Les vaisseaux m'arrangent, moi! et je ne veux pas emprunter.

— C'est bientôt dit!

— C'est dit. Maintenant je vous paierai vos rentes.

— Où cela?

— Pour vous et pour... Laure, où il vous plaira. Pour Lucie, chez moi; mais entre mes mains, étant le chef de la communauté.

Madame Contadini serra ses lèvres pâlies et abaissa ses paupières sur ses yeux pour ne rien répondre, pour ne pas laisser voir le flamboiement de ses colères. C'est qu'elle comprenait bien, et dans toute son étendue, la combinaison dans laquelle Carvejol entendait les enfermer. Elle, en la plaçant entre le silence et la soumission ou le scandale et la ruine; Lucie, en la tenant par ses enfants; Laure, en la mettant dans la nécessité de dévorer sa honte, et toutes trois en restant l'arbitre de leurs destinées.

Cet homme était donc un scélérat plus profond encore qu'elle ne l'avait pensé? Il fallait donc voir en lui non seulement une brute qui, dans l'ombre,

tentée par un vertige infâme, s'était jetée sur une proie : mais un débauché sans scrupules, chez qui le sens moral n'existait plus et qui, ayant une fois fait un mauvais coup, ne s'arrêtait devant rien pour achever ses victimes s'il ne pouvait les maintenir bâillonnées et soumises? mais un corsaire qui profitait de l'horrible situation qu'il avait créée pour s'emparer de leur fortune au mépris de tous les droits.

Devant un tel adversaire, madame Contadini ne se sentait pas suffisamment armée. Elle gardait l'inébranlable volonté de le terrasser, mais elle n'en voyait pas actuellement les moyens. Alors, à quoi bon laisser transparaître le soulèvement de sa révolte et les éclats de sa colère?

Elle se tut donc, en apparence domptée. Au moins, Carvejol put-il croire qu'il finirait par en avoir raison.

Demeurée seule, en effet, elle resta un moment comme écrasée sous le poids de son désespoir. Elle avait promis de reconquérir l'indépendance de ses filles et de les venger, et que pouvait-elle faire?

Cependant, chaque jour et à chaque heure les regards de Lucie lui disaient : « Mère, quand pourrai-je partir d'ici en emmenant mes enfants ? » et ceux de Laure : « Mère, quand finira pour moi l'horrible souffrance de voir l'agonie de ma sœur et de me trouver en face de son bourreau et du mien ? »

La pauvre mère ne parla pas de cette explication à ses filles : à quoi bon? encore ! Ne serait-ce pas augmenter leur désespoir que de leur laisser voir son impuissance ?

Mais elle se frappait le front avec stupeur. Eh ! quoi ne pouvait-elle donc rien ? là, vraiment rien? ce n'était pas possible, pourtant !

Elle avait, en roulant des plans sans issues dans son cerveau, de longues insomnies. Elle savait qu'elle ne pouvait trouver à ses angoisses ni trève ni repos; elle prit sur sa table de nuit un journal local, et, par hasard, ses yeux tombèrent sur cet entrefilet de la chronique :

« On a fait une descente de justice, hier, dans » une maison de débauche très fréquentée par la

» garnison. La police a tout pris d'un coup de filet.
» C'est très bien ; mais on parle tout bas de mauvais
» lieux clandestins, fréquentés par de gros mes-
» sieurs de notre ville, et dont la police semble
» ignorer totalement l'existence. Pourquoi deux
» poids et deux mesures ? »

D'abord, madame Contadini avait lu d'un œil distrait et sans sortir de ses pensées ; puis son regard s'illumina. Certes, Carvejol devait être de la clientèle !... Déjà elle avait songé à le prendre par ses vices. — Mais comment ? Et puis il aurait fallu que les éclaboussures du scandale ne pussent jamais atteindre ni la famille ni les enfants.

Terrible problème ! Ainsi, madame Contadini avait assumé la charge de défendre et de sauver ses filles ; elle tentait la mise en demeure constante de leurs revendications ; elle venait d'être écrasée par le talon de Carvejol, et elle demeurait en échec devant les moyens de défense...

XX

Cependant les semaines et les mois se succédaient; madame Contadini entretenait chez elle la vie mondaine, non dans le but d'étourdir ses filles, — elles étaient toutes deux de ces natures profondes sur lesquelles n'ont d'influence ni le temps ni les distractions ordinaires où s'amuse la moyenne de l'espèce humaine, — mais dans celui de les occuper, pour user, à l'extérieur, les forces qui auraient pu soulever l'explosion de leurs douleurs et de leurs colères; pour tromper Carvejol, en lui faisant espérer « qu'il viendrait à bout de les mettre à la raison »; pour rendre l'habitation commune possible, enfin, en y appelant sans cesse l'élément étranger, en empêchant les frottements redoutables de la vie intime.

Quand ces dames n'allaient pas dans le monde, elles recevaient, soit à dîner, soit après. Elles avaient aussi leur loge au théâtre. Carvejol, de son côté, continuait d'aller beaucoup au cercle.

Madame Contadini avait encore un autre but : c'était de mettre de son côté la société de X..., autant que faire se pouvait. Cette société, on le sait, avait d'abord eu bien des préventions contre elle. Or, il n'était pas indifférent, quoi qu'il dût advenir, de l'avoir pour ou contre soi.

Ces dames menaient donc une existence à la fois mondaine et sévère, s'il est possible d'accorder ces deux termes ; car si elles se montraient à toutes les fêtes, on les voyait aussi à la messe de midi tous les dimanches; elles donnaient à toutes les œuvres, et souvent mademoiselle Laure, qui avait une belle voix, chantait aux concerts de charité.

Il était encore bon de faire oublier les commentaires que leur long voyage avait éveillés; et c'est avec ces dernières considérations que la mère agissait sur ses filles pour les engager à la patience.

Cette année-là, d'ailleurs, était, pour ainsi dire,

celle de l'entrée dans le monde, pour mademoiselle Laure. Auparavant elle avait à peine paru dans les salons.

D'abord, comme on le pense bien, les prétendants ne manquèrent pas. Tous furent éconduits.

Nous avons vu où en étaient les choses, à cet égard, alors que le procureur de la République et le sous-préfet avaient échangé les propos qui nous ont introduits dans cette histoire.

Aux bals de cette saison, la mère et ses deux filles eurent des succès de beauté dont on parle encore.

L'indomptable énergie de madame Contadini soutenait l'expression superbe de son visage et l'allure élégante de sa taille altière.

Le détachement souverain de Laure, son mépris secret pour les hommages des hommes, lui donnaient un air étrange, où semblaient se confondre le renoncement de la religieuse et l'audacieux défi de la courtisane.

Lucie Carvejol, revenue à la santé — la jeunesse triomphe de tout ! — gardait cependant,

des épreuves qui lui avaient écrasé le cœur, un alanguissement qui n'était pas sans charme.

Et puis, avec cela, toutes les trois les plus élégantes de la ville et les plus intelligentes.

Les causeurs les entouraient volontiers et elles les accueillaient avec une simplicité cordiale. Leur salon, bien qu'elles fussent loin d'en faire un cénacle, était ouvert, surtout, à ceux et celles qui prenaient part à la vie intellectuelle du moment.

M. Regnault et M. du Fresnoy comptaient parmi les plus assidus.

Carvejol accompagnait ces dames toutes les fois qu'elles sortaient; mais au logis il ne faisait que de courtes apparitions : le temps de donner une poignée de main aux arrivants; puis il allait au cercle.

M. du Fresnoy était de plus en plus amoureux de Laure; mais il s'efforçait de le dissimuler de peur que sa demande, — qui ne serait sûrement pas accueillie, — ne lui fît fermer les portes de la maison.

XXI

Un soir qu'au bal les trois femmes avaient été particulièrement admirées, — peut-être tiraient-elles un éclat particulier de la haine qui brûlait dans leurs cœurs, — Carvejol entendit :

— Eh bien, des deux sœurs, moi, celle qui me plairait le plus, c'est madame Carvejol. Certes, mademoiselle Laure est admirable et c'est elle qu'on verra toujours la première. Mais que de charme chez sa sœur ! Il semble que dans ce corps, un peu frêle, habite une âme exquise... qui transparaît dans le regard pur, dans la grâce des mouvements, dans le « je ne sais quoi » de toute sa personne.

Carvejol se retourna mécontent. Il vit le pro-

cureur de la République qui causait avec une douairière.

Au retour, Lucie et sa mère occupaient le fond de la voiture. Carvejol était en face de sa femme. Leurs genoux se touchaient. Le forban osa se dire, qu'après tout, elle était à lui.

Rentrées dans leur appartement dont les chambres communiquaient, la mère et ses deux filles se déshabillèrent comme d'habitude, en causant.

Madame Contadini, on le sait, avait sa chambre entre celles de ses deux filles : séparée à droite, de la chambre de Lucie, par deux cabinets de toilette ; à gauche, de celle de Laure, par un seul. Elles allaient et venaient de l'une chez l'autre, s'aidant mutuellement pour se débarrasser de la présence des femmes de chambre.

— Laure, dit la mère, qui, toujours préoccupée du même objectif, sentait le besoin, en vue de projets encore mal définis, de se faire de toutes parts des points d'appui, Laure, tu as tort de laisser trop voir ton indifférence aux

hommages. Il ne faut pas qu'une jeune fille semble avoir le parti pris de ne pas se marier. Dans le monde on cherche les motifs qui l'éloignent du mariage... et il vaut mieux toujours ne pas attirer l'attention. Tu es déjà si belle !

— Mère, que m'importe !... On ne me le demandera plus? Eh bien ! tant mieux ! Les adorateurs m'excèdent.

— Bien ! mais je t'en prie, ne le dis pas par ton attitude... D'ailleurs, écoute-moi bien : si nous avons à soutenir une lutte, je puis avoir besoin d'influences... Il me semble, me trompé-je ? que le sous-préfet était ce soir parmi les plus empressés de tes danseurs.

— Oui.

— Eh bien ! à un moment donné, il pourrait ne pas être indifférent de l'avoir pour ou contre soi...

— Je comprends, mère. Je serai moins froide avec lui, sans toutefois...

— Oui, sans doute ! il ne faut pas te promettre... mais il faut laisser de vagues espérances.

Lucie s'était retirée dans sa chambre. Madame Contadini était assise, en peignoir, devant le feu. Laure, sur un carreau, à ses pieds, écoutait, pensive, un pli amer aux lèvres et accoudée au bras du fauteuil de sa mère. Celle-ci, de temps en temps, passait sa main dans les beaux cheveux de la jeune fille.

— Ah! pauvre enfant, murmurait-elle, j'avais rêvé pour toi une autre destinée!... Mais, qui sait? La vie, si puissante à ton âge, n'est pas, par les plus rudes assauts, brisée sans retour... Peut-être que tu oublieras... et que tu reviras...

— Ah! mère, jamais.

— Il y a des hommes nobles et généreux.

Laure fit un signe de doute, et un autre qui voulait dire : « Que m'importe! »

Deux heures du matin sonnèrent, Laure se leva pour gagner son lit. Tout à coup, et avant qu'elle ne fût sortie de la chambre, sa mère jeta un cri, puis le bruit d'une lutte se fit entendre. Lucie, rouge, indignée, frémissante, s'élança

hors de chez elle en fermant et verrouillant les portes.

— Oh! mère! mère!... c'est trop!... l'infâme!... défends-moi!

— Qu'est-ce? Qu'as-tu?

— Il est là!... Il a voulu!... il veut... être mon mari!... tu entends!... Plutôt la mort!

La jeune femme tomba presque évanouie dans le fauteuil que sa mère venait de quitter. Elle y demeura longtemps, tout en larmes, et consentit à retourner dans sa chambre, seulement quand elle sut bien qu'elle y serait seule et que les portes en étaient barricadées.

Laure, l'œil fixe et sombre, avait assisté à cette scène.

— Il faut pourtant que cela finisse, murmura-t-elle.

Le lendemain, Lucie voulait partir secrètement en emmenant ses enfants. La mère ne put parvenir à la dissuader. Mais Carvejol, aux dispositions qu'il avait trouvées, comprenait à quelle

inflexible résolution il se heurtait. Non, ces femmes n'étaient point vaincues; donc elles étaient menaçantes.

Qu'allait faire Lucie? Il établit une surveillance dans la maison et sut qu'elle prenait ses dispositions pour un prochain départ.

— Il paraît que vous songez à faire un voyage? lui dit-il au déjeuner. Vous allez sans doute dans ce coin perdu de l'Italie où vous avez laissé votre dernier né, pour le ramener?

Lucie, Laure et la mère devinrent pâles comme si la vie venait de s'arrêter en elles.

— Je suis libre, je suppose, d'aller où il me plaît?

— Si toutefois, ces allées et venues ont mon agrément.

— Ah !...

— Et, à ce propos, n'ai-je qu'un enfant en Italie? demanda-t-il.

Lucie, de pâle, devint rouge; Laure se leva d'un bond : un double éclair jaillit de leurs yeux injectés de sang.

Mais la mère, encore maîtresse d'elle-même :

— L'aîné était mort avant de naître, répondit-elle.

— Alors, pourquoi, avant l'extrait de naissance du second, ne m'avez-vous pas envoyé l'extrait mortuaire de l'aîné ? Lucie, dans le cas où vous voudriez aller — seule — chercher Louis-André Carvejol, ayez, je vous prie, l'obligeance de me rapporter cet extrait mortuaire, dit-il.

Et il se leva sans même regarder autour de lui et sortit.

Un terrible silence suivit son départ. Les trois femmes n'échangèrent même pas un regard. C'est que chacune, à part soi, pensait aux résolutions à prendre dans une situation qui ne pouvait absolument ni se prolonger ni se rompre sans catastrophe.

XXII

Ce même soir, Laure entra seule dans la chambre de sa mère.

Lucie s'était retirée de bonne heure, après être restée la journée entière muette et les yeux pleins de larmes, n'osant même pas regarder ses enfants de peur d'éclater. Son attitude décelait le plus profond, le plus absolu désespoir. Que faire, en effet, si elle ne pouvait même s'enfuir en emportant ses enfants avec elle.

Carvejol était sorti, ainsi qu'il en avait l'habitude lorsqu'il n'accompagnait pas ces dames dans le monde.

Madame Contadini, assise au coin de sa cheminée, ne paraissait point songer à se déshabiller.

Mais, sous son front chargé de douleur, semblait s'émouvoir une de ces délibérations suprêmes qui précèdent les résolutions que la conscience hésite à prendre, quand bien même la nécessité les impose.

Laure, belle d'une beauté tragique, paraissait la première s'être décidée. Pas de larmes dans ses yeux, dont l'expression implacable épouvanta sa mère quand leurs deux regards se croisèrent. Elle s'était déshabillée et, dans son long peignoir de laine blanche, les cheveux dénoués, semblait une Euménide.

Sans parler, elle s'avança vers madame Contadini et lui posa sur les genoux un volume entr'ouvert.

Surprise, la mère souleva le livre, l'approcha d'une bougie et lut le titre d'un récit de Stendhal : *Les Cenci.*

— Quoi ! s'écria-t-elle épouvantée, en regardant les yeux terribles de sa fille, quoi ! tu veux l'assassiner ?

— Dieu m'est témoin, reprit la jeune fille avec un calme effrayant, que je ne l'eusse jamais fait

pour ma vengeance personnelle. Et même est-ce par vengeance pour le mal accompli? Non. Seulement nous en sommes arrivées à l'heure de la défense personnelle, et vous le sentez bien, ma mère.

— Sans doute. Mais un crime...

— Ce n'est pas un crime que de tirer sur qui va tirer sur vous. Ma conscience est tranquille.

— Malheureuse !

— Je vous répète, d'ailleurs, que s'il ne s'agissait que de moi... que de nous deux peut-être... et même que du malheureux enfant abandonné là-bas, je ne tuerais point cet homme.

» Est-ce que la pensée de le tuer m'est venue alors que... — Non!... j'ai cherché, dans la pharmacie du couvent, le flacon de laudanum. Mais quel autre moyen de délivrer ma sœur, ma sœur martyre, mon admirable sœur ?

La mère, atterrée de cette résolution effroyable, si mûrement délibérée par une jeune fille, au cœur généreux pourtant, ne répondit pas.

— Il faut qu'il meure et que jamais ma sœur ne soupçonne de quelle main. La mort seule la fera libre... et nous délivrera... sans scandale.

— Sans scandale?

— C'est pour cela, ma mère, que j'ai cru devoir m'ouvrir à vous. Je compte accomplir l'œuvre seule... mais...

— Et tu crois que je permettrai...

— Vous aviez promis de nous venger, de nous délivrer, et vous ne l'avez pas fait, interrompit la jeune fille.

La mère crut sentir un reproche sous ces paroles.

— Je ne l'ai pas pu... j'ai hésité, ma fille, quelques droits que j'eusse à vous venger, devant l'emploi de certains moyens...

— Et... vous hésitez encore?

— Avant de te répondre, permets-moi de te demander quels moyens tu comptes employer, toi. Car je ne suppose pas que tu comptes, comme au temps des Cenci, gager des bravi et faire poignarder notre bourreau?

— Nous ne sommes plus, je le sais, au temps des Cenci; mais en même temps que ce livre, j'en lisais d'autres, et la science fournit des moyens...

Laure était extrêmement pâle et les mots semblaient difficilement sortir de sa gorge.

— Il y a... des poisons... qui ne laissent pas de traces... et tuent comme une attaque d'apoplexie...

» Dans huit jours, Lucie peut être veuve et toi reprendre les rênes de la maison... Moi, j'aurai tout fait... et, après, je puis encore me faire justice à moi-même... Pourquoi désormais rester sur la terre? Je ne suis pas même la mère de mon fils!

Deux larmes enfin, lourdes et chaudes, troublèrent les yeux implacables de Laure.

La mère la saisit dans ses bras, l'étreignit.

— Pauvre, pauvre créature, comme tu as souffert!.. Comme vous avez souffert toutes deux, mes pauvres enfants! Oui, il faut en finir. Mais ce soin me regarde. Je n'hésite plus. Seulement tu

vas me promettre que tu ne feras rien... rien que ce que je te dirai.

— Mère, comment comptez-vous terrasser l'ennemi?

— Je ne puis pas te le dire... je n'emploierai ni poignard ni poison... En effet, nous ne sommes plus au temps de Cenci et des Borgia...

— Et vous le voyez pourtant, il y a, dans notre société bourgeoise, des Cenci et des Borgia!

— Non. Cet homme n'est pas un monstre... c'est une simple brute... Que l'occasion de satisfaire une tentation ne lui ait pas été fournie et peut-être, en portant au dehors ses appétits, fût-il resté ce qu'on appelle... un honnête homme! Mais maintenant, dans la voie où il s'est engagé, il ne reculera devant rien.

— C'est pourquoi, brute ou monstre, il faut le terrasser.

— Oui. Il nous a fait tant de mal qu'il a peur de nous, et par peur il osera tout contre nous. Eh bien! fais-moi crédit de quelques jours encore...

— Combien ?

— Tu doutes de ma parole ?

— Non; mais... si vous ne réussissiez pas... j'agirais, moi. J'y suis décidée... et... il importe, avant tout, si nous voulons éviter un éclat, que nos deux actions ne se contrarient pas... C'est surtout pour cela, mère, que j'ai pris le parti de vous avertir. Autrement, j'aurais agi seule, en silence. Ma main et mon cœur eussent moins tremblé.

— Accorde-moi donc un délai... court... mais dont je ne puis exactement fixer la date... d'ailleurs, tu m'aideras.

Il y eut un silence entre les deux femmes. Toutes deux étaient assises devant des tisons mourants, à la lueur de bougies qui trembiaient dans leurs bobêches. Une heure du matin venait de sonner.

Tout dormait dans la maison, même Lucie, à moins qu'elle ne priât, agenouillée sur son prie-dieu, comme cela lui arrivait souvent la nuit. Carvejol n'était pas encore rentré; mais peu importait l'heure à laquelle il rentrait.

— Mère, que devrai-je faire? demanda Laure.

— Pendant quelques jours, je serai obligée de sortir la nuit, seule et déguisée. Tu veilleras à ce qu'on ne s'aperçoive pas de mes absences... à ce que je ne rencontre personne... en rentrant.

— Bien.

— Il faudra que ta sœur surtout...

— Oui.

— Au besoin, tu trouverais pour elle une explication plausible.

— Sans doute.

— Nous continuerons à aller dans le monde et nous recevrons. Tu seras aimable, sans cependant qu'on puisse signaler un changement dans ton attitude ordinaire... à cause de lui, surtout, qui pourrait supposer que tu joues un rôle...

— J'y avais pensé.

— Sans qu'on le remarque, fais en sorte d'être accueillante pour le sous-préfet... pas assez pour qu'il ose me demander ta main, mais suffisamment pour qu'il se croie autorisé, vis-à-vis de moi, à quelques préliminaires... La nuance est délicate...

Il faut connaître son homme. Or ce sous-préfet m'a l'air d'un brave garçon, fort épris de toi, et qui voudrait bien faire « un beau mariage ». Il faudrait aussi deviner si chez lui l'amour prime l'intérêt... ou s'il tient surtout au million de dot.

— Cela, mère, je le sais déjà. Il m'aime, oui; mais il aime encore mieux le million.

— Mettons autant. Tu sais que M. du Fresnoy est très lié avec M. Regnault... Il conviendra d'être aussi gracieuse avec le procureur de la République. Quand nous inviterons M. du Fresnoy, nous inviterons aussi M. Regnault; d'abord, si nous les mettons sur le même pied auprès de nous, on sera moins porté à remarquer les assiduités du sous-préfet.

— Bien.

— Et puis, contiens ta sœur; il faut qu'elle patiente encore quelques jours..... qu'elle espère, sans toutefois savoir que... nous aurons aidé la Providence à amener sa délivrance.

— Mère, je ferai tout cela; mais... agissez...

— Tout de suite, répondit madame Contadini.

Elle se mit devant un miroir : en quelques instants, grâce à des cosmétiques, les lignes pures de son visage furent brisées; les rides et la couperose la défigurèrent; des vêtements vulgaires l'eurent transformée de telle sorte, qu'on l'aurait prise pour une dévote venant de veiller un malade, ou pour une de ces pauvres femmes dont le sexe a disparu avec la jeunesse et que la nécessité a faites propres à toutes les besognes.

— Maintenant, dit-elle à sa fille, nous allons voir si le passage est libre... et garde les issues pour mon retour.

XXIII

Peu de jours après, ces dames étaient encore au bal. Elles n'en manquaient pas un.

Laure dansait comme c'était son rôle.

Lucie accompagnait sa mère et sa sœur, sans comprendre, mais avec l'instinct vague qu'elles avaient un plan; redoutant d'ailleurs de rester seule au logis en leur absence, soit qu'elle craignît d'être saisie par l'irrésistible tentation de la fuite, soit qu'elle eût peur d'un retour inopiné de son mari et de la scène qui pourrait suivre.

Madame Contadini était assise et regardait danser ses filles et aller et venir Carvejol parmi les groupes. Près d'elle une chaise vide attendait Laure. Le sous-préfet vint s'y asseoir.

— Vous permettez, Madame, demanda-t-il, en faisant à la veuve le plus gracieux de ses saluts, c'est que la première valse m'est promise et que je ne veux pas me faire attendre.

— Vous aimez la valse?

— J'admire tant la valseuse, Madame! Et puis, c'est la première valse que j'obtiens...

— Ah!

— Mademoiselle Contadini est sévère! Et... jusqu'alors, elle m'avait toujours accueilli si froidement que j'osais à peine solliciter un quadrille...

— Il y a souvent une grande délicatesse dans la froideur voulue des jeunes filles.

Madame Contadini parut aussitôt regretter ses paroles, comme si elles lui eussent échappé.

Le sous-préfet ne répondit que par un regard qui interrogeait.

— Oui, reprit la mère dans l'intention apparente d'effacer l'effet de ses premières paroles: quelquefois une jeune fille qui doit se sentir belle, qu'on dit riche, peut craindre de paraître encourager les hommages et...

Dans les yeux du sous-préfet passèrent en un instant toutes les alternatives de la joie et de l'angoisse.

Mais madame Contadini s'arrêta brusquement, comme de plus en plus mécontente d'elle-même. Justement la contredanse finissait et les cavaliers ramenaient leurs danseuses.

— Venez me voir demain de cinq à sept, dit-elle vivement au sous-préfet au moment où Laure arrivait reprendre possession de sa chaise.

Le sous-préfet renvoya sa voiture et voulut rentrer à pied. Jamais son imagination n'avait marché, jamais son cœur n'avait battu comme ce soir-là.

Eh quoi! serait-ce possible? Il lui semblait qu'en valsant Laure s'était appuyée à son bras avec un abandon jusqu'alors inconnu.

Aurait-il donc touché ce cœur altier?

Et la mère? Pourquoi ces mots énigmatiques, ce rendez-vous pour le lendemain?

Fallait-il donc concevoir une espérance? Certes! en tout cas, la porte était ouverte au-devant

des aveux. Mais à quel propos les réticences de madame Contadini?... « Une jeune fille qui doit se savoir belle »... oh! oui! et comment pourrait-elle ignorer sa beauté ?... « ... que l'on croit riche... » — Mais... sans doute... Cependant... elle pourrait être moins riche qu'on ne le dit...

Cette pensée faisait passer une ombre sur le front radieux du sous-préfet, et cependant il aimait passionnément Laure Contadini. Pour l'avoir, avec son million, que n'eût-il pas fait? Pauvre... il ne l'eût pas épousée; non, c'était un homme trop raisonnable pour cela. Il fallait l'encadrement du luxe à cette splendide beauté... Mais alors il eût demandé un congé sur l'heure, et son changement, ne pouvant plus vivre à X..., après avoir espéré, ne fût-ce qu'un jour, de devenir son mari.

De cinq à sept... C'était à six heures qu'il devait se présenter; cependant il n'eut pas la patience d'attendre jusque-là.

Madame Contadini était seule dans son petit salon et en robe de chambre. Il s'agissait donc d'une

causerie intime. Quand on lui annonça le sous-préfet, elle posa le volume qu'elle lisait et tendit la main au visiteur sans se lever. Un pouff était à portée; elle l'indiqua du geste en même temps.

— Cher monsieur, lui dit-elle, vous avez été sans doute surpris, et peut-être intrigué, des quelques paroles que j'ai laissées échapper, hier au soir, un peu inconsidérément... Je ne sais pourquoi je vous les ai dites... à vous, que je connais depuis bien peu de temps, quand jamais je n'aurais eu cet abandon avec personne de la ville. Peut-être, instinctivement, ai-je senti que l'on pouvait, avec vous, parler à cœur ouvert, sans que les paroles fussent malignement commentées...

— Madame, je sens bien vivement, croyez-le, le prix de cette distinction. Et si vous pouvez avoir pensé que vous n'avez nulle part un ami plus dévoué, serviteur plus discret, vous ne vous êtes pas trompée.

— La situation d'une mère, reprit-elle sans répondre, est quelquefois difficile. Quand une

jeune fille semble, comme Laure, fuir le mariage, le monde est porté à chercher des explications... et le monde n'est jamais bienveillant.

— Oh ! Madame ! à peine pourrait-on supposer que mademoiselle Laure ne trouve pas ici d'homme digne d'elle.

— Ce serait déjà préjuger de ridicules sentiments d'orgueil.

» Puisque j'ai commencé l'explication, j'aime mieux l'avoir avec vous tout entière, sûre, absolument sûre, de votre discrétion.

Le cœur du sous-préfet battait encore plus fort que la veille.

— Ma fille passe pour avoir un million de dot, et elle l'avait en effet lorsque j'ai cédé la maison à mon gendre. Aujourd'hui, sa fortune, sans être compromise, — car j'ai toute confiance en M. Carvejol, — se trouve engagée dans les affaires de son beau-frère. Eh bien ! elle ne veut pas me mettre dans la nécessité de le dire à un prétendant, car cela pourrait nuire au crédit de la maison ; et elle est trop fière pour

accueillir les hommages d'un jeune homme... qui peut-être se trouverait déçu en apprenant la vérité. S'il hésitait, alors, elle ne le reverrait de sa vie. — Et vous savez si l'on jase à propos d'un mariage manqué ! Et s'il n'hésitait pas, il lui semblerait avoir fait, de sa beauté, un piège pour prendre un mari.

— Ah ! Madame, comme vous aviez raison hier de dire qu'il pouvait y avoir, sous une apparente froideur, de bien exquises délicatesses !

Madame Contadini apprécia cette réponse par laquelle le sous-préfet ne s'enferrait pas.

— C'est ma faute, poursuivit-elle, je n'ai pas agi comme une mère prudente aurait dû le faire ! Si digne de confiance que soit mon gendre, j'aurais dû conserver plus longtemps la direction de la maison ou au moins régler moi-même la séparation des fortunes.

— On vous reconnaît en effet partout, Madame, les plus hautes capacités, et on ajoute que c'est à votre gestion qu'est due la prospérité commerciale où la maison est parvenue.

— Peut-être parce que j'ai consacré toutes mes forces et toute mon intelligence à sauvegarder le patrimoine de mes enfants. Mais je n'ai pas le moindre goût pour les affaires, et, dès que j'ai pu voir en mon gendre un remplaçant, je lui ai laissé prendre la direction de toutes choses... Nous avons voyagé, mes filles et moi ; je pensais, s'il faut vous le dire, à aller habiter Paris avec Laure et à l'y marier à un jeune homme d'avenir dans les professions libérales... Mais peu importent mes motifs, j'ai agi légèrement, voilà tout... et aujourd'hui le million de Laure, comme je vous le disais, est engagé dans les affaires de son beau-frère... — qui lui paiera d'ailleurs scrupuleusement, j'en suis convaincue, les intérêts de sa dot.

Pour le sous-préfet, c'était encore superbe, et certes il eût épousé Laure avec bonheur dans ces conditions.

Cependant, après l'avoir fait entendre à madame Contadini, il ne put s'empêcher de penser, en s'en retournant, qu'en somme il serait aux

mains de Carvejol et que ce dernier pourrait, tel cas échéant, ruiner toute la famille.

Les jours qui suivirent n'apportèrent point de changement notable dans l'état apparent des choses.

Laure avait avec le sous-préfet, qu'elle rencontrait presque chaque jour dans le monde ou chez sa mère, l'attitude convenue. Il pouvait se sentir « distingué » par la plus belle personne du département, mais pas assez, cependant, pour que l'heure lui parût arrivée de faire sa demande.

D'ailleurs, avec discrétion et habileté, il ne négligeait pas de se servir des moyens en son pouvoir, pour s'informer de l'état réel des affaires de la maison Contadini et Carvejol : du caractère et de la valeur morale de ce dernier.

Les renseignements sur la situation de la maison étaient, au demeurant, favorables. Sans doute, M. Carvejol n'avait pas l'ordre rigoureux de sa belle-mère ; il entreprenait plus d'affaires et les suivait moins ; cependant le dernier bilan s'était soldé avantageusement.

Quant aux renseignements sur l'homme, ils étaient moins rassurants. Il jouait gros jeu au cercle : — à cet égard presque tous les négociants de la ville étaient dans le même cas ; — mais on ajoutait que ses nuits ne se passaient point tout entières au cercle... et que, d'après certains indices et bien qu'on ne lui connût pas de maîtresse attitrée, ses plaisirs secrets devaient lui coûter cher.

XXIV

Un matin, vers sept heures, le sous-préfet, encore à moitié endormi, se retournait dans son lit, entre le rêve et le réveil, quand son valet de chambre arriva le faire lever précipitamment en lui annonçant la visite du procureur de la République « pour une affaire importante et très pressée ».

M. du Fresnoy se frotta les yeux, chassa les visions charmantes qui, depuis quelques jours, enchantaient son réveil, se passa de l'eau sur le visage, alluma une cigarette et, dès qu'il fut à peu près vêtu, fit entrer le magistrat.

Car, évidemment, c'était au magistrat et non à l'ami qu'il avait affaire ce matin-là. Et que

pouvait-il bien s'être passé à X... ? Quelque chose de grave probablement... et qui peut-être nécessiterait un voyage à Paris.

Quinze jours auparavant, la perspective d'un voyage à Paris eût réjoui le sous-préfet, quelle que fût d'ailleurs la circonstance qui le motivât. Aujourd'hui, au contraire, elle lui apparaissait comme un contre-temps désagréable.

Mais il n'eut pas longtemps à conjecturer.

— Diable d'affaire! s'écria en entrant le procureur; diable d'affaire, et je ne pouvais pas pourtant agir autrement que je n'ai fait! La loi est la loi pour tout le monde! mais maintenant il y a les suites, et voilà pourquoi je viens vous consulter.

— De quoi s'agit-il?

— De cet animal de Carvejol qui s'est fait arrêter cette nuit dans une situation... enfin en flagrant délit avec une jeune fille mineure dont le père pousse les hauts cris.

— Diantre!

— Avant tout je suis venu vous avertir et vous

consulter. Je ne verrai le président qu'après. C'est dimanche, et j'ai droit de le croire à la campagne.

— Dam ! si on pouvait éviter un scandale...

— Le père a requis la police et requis des témoins. On a trouvé Carvejol et la petite dans une maison infâme.

— Quel âge, la fillette ?

— Douze à treize ans.

— Fichtre !

— Que faire ? les agents ont dû l'arrêter, le conduire au Dépôt où il se démène comme un beau diable.

— Naturellement... Mais, en effet, je ne vois pas comment on aurait pu éviter cet esclandre.

— L'attentat est flagrant : pas moyen de nier.

— ... C'est terrible ! — pour la femme, si charmante, pour la famille...

— Et pour la maison de commerce !

— Sans doute. Ah ! c'est terrible...

Et M. du Fresnoy, abasourdi par la nouvelle, la retournait dans son cerveau en se demandant

comment il fallait prendre ce coup imprévu. Son premier mouvement avait été, comme on l'a vu, de conjurer le scandale, s'il était possible.

— Et, demanda-t-il au magistrat, vous croyez qu'il n'y a rien à faire?

— Quoi?... si le père persiste dans sa plainte et qu'il soit soutenu par ses témoins?

— Quel homme est-ce, ce père?

— Hum!... je ne sais trop. Mes premières informations ne me disent à cet égard rien de bien net.

— Et les témoins?

— Oh! pour cela, des hommes fort honorables et connus comme tels.

— Alors... l'affaire ne pourra pas s'arranger avec de l'argent?

— A vous parler net, et je suis venu pour cela, je ne crois pas que ce soit possible; flagrant délit, attentat tombant directement sous le coup de la loi, témoins, tout y est.

— Alors?...

— Alors, cela va faire un bruit épouvantable

dans la ville... porter un coup terrible à la famille, à moins que...

— Que?...

— Carvejol ne comprenne qu'il n'a qu'un parti à prendre : mettre ordre à ses affaires et se brûler la cervelle.

M. du Fresnoy ne répondit pas. Il pâlit... puis rougit... Quelles pensées, soudain, éclatèrent dans son cerveau?

— Carvejol, naturellement, m'a fait demander sa mise en liberté sous caution. Si je savais que ce fût pour un suicide chez lui, qu'on attribuerait à un accès de fièvre chaude, je prendrais sur moi de la lui accorder, surtout si j'étais d'accord avec vous.

— Ah!

— Mais autrement, vous comprenez que je ne pouvais assumer une semblable responsabilité. Ces choses-là sont fort délicates; d'abord il y faudrait le consentement du président, l'avis conforme du juge d'instruction... C'est long. Et puis cela ne couperait pas court au scan-

dale parce que la presse va s'emparer du fait.

— Évidemment.

— Cependant, à supposer que je le fasse venir au parquet ce matin même, dans mon cabinet, je ne puis pas lui insinuer...

— Vous pouvez toujours lui faire comprendre la gravité de sa situation.

— Sans doute ; mais il est de ces hommes qui croient que tout s'achète... et qui ne comprennent pas facilement... Je ne puis cependant me mettre dans un mauvais cas, en le rendant comme cela à sa famille et à ses affaires, pour qu'on dise après : « Voilà ce qu'on fait pour les riches : ils peuvent tout se permettre. Ah ! si c'était un pauvre diable !... » Vous voyez d'ici le journal de l'opposition !

— Mais alors, comment ?...

— Je ne sais pas... Si vous lui connaissez un ami... Il y a bien sa belle-mère, qui est une femme de tête... Mais... s'adresser à elle pour ces choses-là...

M. du Fresnoy réfléchissait profondément, tout

en répondant d'un mot bref au procureur. Il était bien clair que celui-ci avait raison, mais la suppression du beau-frère de Laure, en ce moment, arrangeait tellement ses affaires que sa conscience restait en arrêt.

Il y eut un moment de silence ; puis :

— En sorte que, demanda-t-il, Carvejol n'a vraiment d'autre alternative que le suicide ou le déshonneur ?

— Je ne vois pas comment il pourrait échapper à une condamnation infâme, le fait étant flagrant et la loi formelle.

— Bien. Je vais voir ce qu'il y a moyen de faire, répondit le sous-préfet. De votre côté, appelez Carvejol à votre cabinet, et gardez-le jusqu'à ce que j'y vienne... sous tel ou tel prétexte.

Demeuré seul, M. du Fresnoy continua la délibération intérieure qu'il poursuivait depuis un moment.

En somme, était-ce sa faute, à lui, si Carvejol avait des vices et s'il s'était fait prendre en flagrant délit d'infamie ?

Et cela étant, quel service pouvait-il rendre à la famille et à Carvejol lui-même, sinon de lui tendre un pistolet ?

Les travaux forcés, la Nouvelle-Calédonie, pour un homme du monde, allons donc ! Et pour la femme et pour les enfants, ne valait-il pas mieux cent fois un mari et un père mort, qu'un mari et un père déshonoré ?

XXV

Carvejol cependant était dans sa cellule comme un fauve pris au piège. Tantôt hurlant de rage impuissante, tantôt retombant abruti sur le lit de camp du dépôt. D'abord, il avait offert de l'argent à tous ceux qui l'avait approché pour qu'ils le laissassent échapper ; puis, il avait supplié le commissaire de police, qui lui avait fait subir un interrogatoire sommaire, d'obtenir du parquet sa mise en liberté provisoire.

Ce qui le transportait surtout c'était la pensée des trois femmes mortellement offensées, qui allaient apprendre, avec son arrestation, les causes qui l'avaient amenée; de sa femme, qui allait d'emblée obtenir la séparation et la garde

des enfants; de sa belle-sœur, dont certains regards noirs lui avaient laissé voir l'implacable haine; de sa belle-mère qui, dès le lendemain, devait reprendre, en fait, la direction de la maison, la connaissance des livres, le maniement des affaires.

Il lui fallait, il lui fallait à tout prix être libre quelques jours. Il paierait le père, il achèterait les témoins!...

Quand deux gendarmes vinrent le chercher pour le conduire au parquet, il éprouva un soulagement.

Après tout, il le connaissait, ce procureur de la République; il avait cent fois fait sa partie au cercle ou dans les salons. Il ne se passait pas de semaines qu'ils ne dînassent ensemble.

M. Regnault était même un des commensaux les plus assidus de l'hôtel Contadini! Comment cet ami de la veille pourrait-il ne pas entendre raison, et le traiter comme le premier malfaiteur venu? Allons donc! ce n'était pas possible!

Certainement il comprendrait l'effet foudroyant

de son arrestation et il lui accorderait la mise en liberté provisoire. Et après... — On vient à bout de tout avec de l'argent, parbleu!

— Mon cher ami, tirez-moi de là, c'est un service que je n'oublierai de ma vie, s'apprêtait-il à dire en entrant à M. Regnault.

Mais M. Regnault avait sa toque et sa robe. C'était un autre homme : et même ce n'était plus un homme : c'était un magistrat.

— Prévenu, dit-il en regardant Carvejol comme s'il ne l'avait jamais vu; prévenu, asseyez-vous, et vous, gendarmes, tenez-vous à la porte.

Toute l'assurance que Carvejol s'était efforcé de se donner s'évanouit devant cet abord. Un éclair, même, traversa l'épaisseur de sa suffisance brutale, et lui montra la profondeur de l'abîme où il était tombé. Pour que M. Regnault le traitât ainsi, son cas devait être bien mauvais.

— Vous m'avez fait demander votre mise en liberté provisoire; je ne puis vous l'accorder. Il vous faut prendre un avocat qui rédigera une demande motivée, offrira une caution et des

répondants; le président et le juge d'instruction donneront leur avis, et alors, s'il est conforme à votre désir, la mise en liberté provisoire pourra être consentie. Mais je ne dois pas vous donner beaucoup d'espoir.

— Comment? comment? balbutia le malheureux; mais c'est tout de suite que je voudrais être libre, avant tout éclat... Vous devez bien comprendre que...

— Je vous répète que je ne puis pas accorder seul et tout de suite ce que vous me demandez; et en vous faisant venir ici pour vous dire comment il fallait vous y prendre, je vous donne une marque de... bonne volonté. Vous alléguerez le besoin d'arranger vos affaires commerciales et de sauvegarder les intérêts de votre femme et de vos enfants. Ce sera le meilleur argument à faire valoir.

— Mais... si j'étais libre, cette affaire assurément s'éclaircirait.

Le procureur eut un indéfinissable mouvement de tête qui voulait dire « Ne vous faites pas d'illusions... » puis :

— La plainte du père, contresignée des deux témoins, a été déposée au parquet à la première heure : la proxénète est arrêtée... Vous serez confrontés demain devant le juge d'instruction, et la presse s'emparera du scandale.

Pâle, accablé, étourdi comme s'il avait reçu sur la tête un coup de massue, et voyant le magistrat prêt à le congédier, Carvejol reprit :

—Et pourrai-je vous demander quelles sont les conséquences juridiques du fait dont on m'accuse?

Le procureur lui tendit un code ouvert et lui désigna deux articles du code pénal.

Carvejol bondit.

— Gendarmes, dit M. Regnault, qui venait d'entendre la voix du sous-préfet dans l'antichambre, reconduisez le prévenu.

Au même instant, M. du Fresnoy entra. Carvejol l'aperçut ; était-ce un secours inattendu de la fortune ?

— Ah ! mon cher sous-préfet, s'écria-t-il, venez à mon secours, et parlez pour moi à M. le procureur de la République.

— Qu'y a-t-il? Qu'est-ce que c'est? Permettez-vous, mon cher monsieur Regnault?

Le magistrat fit un signe d'acquiescement tout en fronçant les sourcils et eut l'air de feuilleter les pièces d'un dossier en attendant.

Et Carvejol, honteux, la voix étranglée, avoua au sous-préfet — encore un ami de la veille! — la situation terrible dans laquelle il se trouvait.

— Je vous en conjure, je vous en supplie, obtenez-moi quelques heures de liberté. C'est un service suprême que je vous demande...

— Ah! sacrebleu! sacrebleu! disait le sous-préfet, à chacun des aveux qui aggravaient la position.

Et quand Carvejol eut fini :

— Un service suprême? répéta-t-il; je vous comprends, malheureux... En effet, c'est le moyen d'échapper à... ce qu'un homme, dans votre situation, n'accepte jamais... Eh bien! voyons : combien vous faut-il pour vos dernières dispositions?... Écrire un testament, un mot d'adieu,

brûler quelques papiers peut-être... Voyons... deux heures ?

Carvejol, les yeux fixes et démesurément ouverts, regardait M. du Fresnoy.

— Hein ?... dit-il.

La figure du sous-préfet était impassible.

Carvejol se sentit irrévocablement perdu. Il tournoya un moment sur lui-même comme si déjà la balle du pistolet l'eût frappé ; puis, s'appuyant au mur, se redressa pour ne pas avoir l'air d'un lâche devant ces deux hommes qui le regardaient, et :

— Eh bien, oui !... dit-il, deux heures.

Le sous-préfet alors retourna vers le procureur de la République et lui parla un moment à voix basse.

— Prévenu, dit le magistrat, M. le sous-préfet me demande avec instance de vous permettre d'aller donner des instructions urgentes à vos commis.

» Deux agents en bourgeois vont vous accompagner chez vous et vous attendre deux

heures à la porte dans une voiture. C'est tout ce que je puis faire : tout. Et je vous avertis que les autres issues de votre hôtel seront surveillées.

XXVI

C'était un dimanche, vers midi. Les bureaux étaient fermés : ces dames étaient à la messe.

Elles ne s'informaient jamais de Carvejol. Peu leur importait l'heure à laquelle il rentrait, la nuit. Peu leur importait qu'il ne rentrât pas du tout.

A onze heures, le déjeuner était servi : ordinairement, quand il déjeunait dehors, il faisait prévenir. Ce jour-là, bien qu'il n'eût pas averti et que son couvert fût mis, ces dames déjeunèrent sans l'attendre, pour ne pas manquer la messe de midi.

En arrivant, il monta droit à son appartement et s'y renferma. Puis il se laissa choir sur une

chaise, devant son bureau, prit sa tête à deux mains et resta un moment accablé. Mais, au milieu de son accablement, il sentait pourtant que les minutes étaient des heures...

Qu'allait-il faire ?

Il se leva, ouvrit son secrétaire, y prit sa boîte de pistolets, en arma un ; puis, ayant regardé si les gâchettes fonctionnaient bien, il donna encore un moment de contemplation abrutie à l'arme qui allait couper court à son désastre et le jeter mort sur le tapis, et il la remit dans son étui.

« Non ! il n'était pas décidé encore ! Ce n'était pas possible qu'il n'y eût aucune ressource...

— S'il faisait appeler son caissier, s'il... » Mais c'était dimanche, le caissier n'était pas là : il n'y avait personne dans les bureaux et les deux agents l'attendaient en bas. Encore cinq quarts d'heure et ils allaient monter, l'arrêter chez lui, devant sa belle-mère, sa belle-sœur, sa femme...

« Ah ! jamais ! »

Il retourna vers son secrétaire, ouvrit un nouveau tiroir, y prit des lettres de femme, des notes

relatives à ses débauches secrètes, les jeta dans la cheminée, y mit le feu et les regarda brûler, avec des alternatives de révolte furieuse et d'abattement stupide.

Puis il sonna.

— Où sont ces dames? demanda-t-il à son valet de chambre.

— A la messe.

Il respira. C'était un soulagement, dans ses angoisses d'agonie, d'apprendre qu'elles n'étaient pas là.

— Et les enfants ?

— Dans la nursery : on les habille pour la promenade.

— Bien.

Et il monta vite dans la nursery.

Il voulait les voir, les voir bien, comme s'il ne les avait jamais vus.

Ils étaient là, blancs et roses, lavés, peignés, enrubannés ; ils jouaient et ils riaient !

Ils riaient ! grand Dieu ! Et le lendemain ils allaient être habillés de deuil...

Ou bien être emmenés au loin pour les empêcher d'entendre le nom de leur père crié dans les rues... en attendant que, plus tard, ils apprissent que ce père était au bagne !...

Allons ! allons ! cette misérable vie à laquelle je ne sais quelles fibres de nature l'attachaient encore, il la leur devait, à eux.

Vite, il les saisit à bras le corps, l'un après l'autre, et les embrassa comme un fou. Ah ! il lui sembla que jamais non plus il ne les avait embrassés...

Le roulement d'une voiture se fit entendre.

— Voilà maman, dit la gouvernante aux petits.

« Maman ! »

Vite encore, plus vite qu'il n'était monté, Carvejol redescendit dans son cabinet, remit le verrou à sa porte.

« Maman ! »

« Cette mère, comme elle était belle, pure, charmante, et comme elle l'avait aimé !!! Ah ! quelle distance la séparait des misérables femmes complices de ses débauches... »

Il jeta un regard sur la cheminée, où les cendres, encore rouges, dessinaient des fragments de mots sur les papiers brûlés.

— Pouah ! fit-il.

Et, à travers les portes verrouillées, il entendit dans la maison des frôlements de robes, des cris d'enfants joyeux...

Il revint vers le secrétaire, s'assit, disposa une feuille de papier, écrivit : « Ceci est mon testament. »

Puis, il s'arrêta court.

— A quoi bon ? se dit-il.

Et il rejeta ce papier, saisit le pistolet armé, l'appliqua sur sa tempe droite, et tira.

Ces dames venaient de regarder partir les enfants et leur gouvernante, dans la voiture qui les avait ramenées de l'église et qu'on n'avait point dételée, quand le coup de pistolet retentit.

Madame Contadini sursauta, devint très pâle et chercha ses filles des yeux.

Toutes deux simultanément s'écriaient : « Qu'est-ce que c'est ! »

En même temps, un grand bruit dans l'hôtel : le valet de chambre s'élançant vers l'appartement de son maître et secouant les portes ; les deux agents, qui attendaient en fiacre, montant derrière lui, malgré le concierge...

— Restez là ! dit la mère à ses filles avec autorité. Je vais voir.

Cinq minutes après, elle rentra, et, d'un regard droit, appelant Laure :

— La brute, lui dit-elle à l'oreille, s'est prise au piège de son vice. Balthazar Cenci est mort. Emmène sa veuve, Béatrice !

XXVII

Le lendemain matin, tandis que la nouvelle éclatait dans la ville et que les journaux annonçaient le suicide en l'attribuant à un accès de fièvre chaude, madame Carvejol, ses enfants et sa sœur, mademoiselle Laure Contadini, dans un deuil improvisé, quittaient la ville. Madame Contadini restait pour tenir tête à la situation commerciale créée par la mort de son gendre. Elle n'épargna ni peine, ni démarches, ni argent, pour que les funérailles fussent honorables.

M. l'archiprêtre, d'ailleurs, était indulgent et savait comprendre les choses.

Dans un certain milieu cependant la vérité fut connue. On sut que M. Carvejol s'était laissé

prendre dans un mauvais cas, et qu'il avait dû choisir entre la mort et le déshonneur.

Son nom, bien entendu, ne fut pas prononcé au procès fait à la proxénète. Les témoins, en constatant l'attentat, omirent le nom du coupable. Le père ne se plaignit que de l'outrage et ne demanda point de dommages-intérêts. On supposa que madame Contadini avait dû doter la fille et cela aussi fut approuvé.

On plaignit surtout la jeune veuve, et on comprit bien que le premier soin de sa mère, en un tel moment, ait été de l'éloigner, ainsi que mademoiselle Laure. Certains bruits fâcheux eussent pu arriver jusqu'à leurs oreilles.

Six mois après, d'ailleurs, elles étaient réinstallées auprès de leur mère. Madame Carvejol avait ramené d'Italie son troisième enfant.

La maison Contadini, d'autre part, reprenait dans le monde des affaires sa situation de premier ordre, et bien que ces dames vécussent très retirées du monde pendant leur deuil, on par-

lait du mariage possible de mademoiselle Laure avec M. du Fresnoy.

« Un beau mariage ! » ma foi ! pour un simple sous-préfet sans fortune ! La plus belle personne du département et la plus riche dot de la province ! Et qui avait refusé tant de partis !

« Ce devait être un mariage d'amour assurément... et M. du Fresnoy avait été bien habile... Aussi, très probablement, il irait loin... »

Laure l'épousa, en effet, un peu plus tard, quand sa mère eut liquidé en pleine prospérité commerciale.

Et les dames Contadini quittèrent presque aussitôt la ville pour aller s'installer à Paris, où M. du Fresnoy venait d'être nommé maître des requêtes au conseil d'État.

Saint-Jean de Villefranche, 1883.

LA
STATUE D'APOLLON

I

La Spezzia, assise au fond de son golfe et au pied de l'Apennin, ombragée d'oliviers centenaires, de pins maritimes, qui s'élancent entre les villas comme de gigantesques parasols, parfumée des fleurs des citronniers et des lauriers-roses, est bien l'une des plus délicieuses haltes qui s'échelonnent le long de cette belle route de la Corniche, depuis Nice jusqu'à Livourne.

Napoléon, en admirant la disposition merveilleuse des rochers qui enserrent la baie, et

semblent réunir en un seul port plusieurs ports, capables de contenir chacun une flotte nombreuse, avait résolu de faire de la Spezzia son principal port militaire sur la Méditerranée. Mais le dieu qui préside aux splendeurs de la nature a défendu longtemps la Spezzia contre l'invasion des ingénieurs et la truelle des maçons. On n'y voyait point encore, avant l'achèvement de l'unité Italienne, de forts ornés de leurs canonnières, ni de jetée bien droite, fendant les flots de ses murs de granit, et portant à la pointe un phare polyèdre comme le flambeau de la civilisation; c'était toujours le port de *Luni*, tel que Strabon le dépeignit.

Seulement, les villas de marbre, qui s'accrochent aux rochers et font descendre leurs jardins jusqu'à la mer, sont habitées par des sujets de Victor-Emmanuel, au lieu de l'être par des patriciens romains; les luxueux hôtels qui s'élèvent au bord de la plage donnent asile aux touristes anglais, qui viennent prendre des bains de mer dans des flots chargés de phosphore; un

tir au pistolet est établi au bord de la route de Sestri *di Levante*, et, çà et là, sur cette route ou dans la belle promenade qui domine la mer du haut de ses terrasses, apparaissent des chapeaux marrons, des voiles verts et des waterproofs.

II

Un soir, à cette heure du crépuscule si rapide et si belle en Italie, tandis que le soleil, éblouissant encore, lance ses derniers rayons derrière la bande d'azur de la mer, et que la lune apparaît en face, allumant comme un incendie son grand disque rouge, le comte et la comtesse de Morelay étaient assis sur un des bancs de marbre de la promenade, et regardaient le splendide panorama qui se développait à leurs yeux, entre Porto Venere et Lerici.

Il faisait jour encore, mais la nuit descendait rapidement. L'église et le château de Porto Venere, du haut de leur rocher, découpaient sur le ciel leurs profils sombres, et semblables, de loin,

à des profils de ruines antiques. Les côtes de Lerici, dorées des derniers reflets du couchant, déployaient en festons la luxuriante richesse de leur végétation tropicale. Ici, les oliviers allongeaient leurs branches jusque dans la mer, et trempaient dans ses flots leur feuillage grisâtre comme celui des saules. Là, les palmiers élançaient leurs rameaux. Entre les arêtes aiguës des feuilles d'aloès, s'échappait parfois une tige fleurie, élégante et svelte comme un arbre de Raphaël; puis les vignes, les figuiers, les grenadiers s'enroulaient en longues lianes ou se massaient en buissons; plus haut, et s'échelonnant par degrés sur les flancs des montagnes, apparaissaient en touffes sombres les châtaigniers et les pins.

Quelques barques errent sur le golfe, ramenant des pêcheurs ou conduisant des touristes vers la source d'eau douce qui jaillit de la mer. On entend sur la plage les appels des mariniers et les cris joyeux des enfants, et, du côté de la ville, les cloches qui sonnent l'*Ave Maria*. De temps en

temps, sur la mer unie et bleue, un dauphin saute entre les barques et envoie une cascade de gouttes d'eau aux visages des bateliers ou des promeneurs. Quelques lumières hâtives apparaissent du côté de la ville, quelques étoiles brillent au firmament.

III

Le comte et la comtesse se laissent aller à ce charme délicieux qui règne dans toute la nature et fait si bien comprendre le *dolce far niente* des peuples aimés du soleil.

M. et madame de Morelay ne sont point des amants qui font l'école buissonnière, ni de jeunes époux qui promènent, en Italie, le premier quartier de leur lune de miel. Ils ont, l'un et l'autre, passé les plus belles années de la jeunesse et les printanières ivresses de l'amour. Le comte a quarante ans sonnés; la comtesse a bien trente-cinq ans, quoique elle soit, en ce moment, resplendissante de fraîcheur et de beauté.

Tous deux reviennent de Rome, où la comtesse

a dû passer l'hiver, pour se remettre d'un commencement d'affection pulmonique, survenu après des fatigues mondaines. A les voir ainsi rêveurs et silencieux, on ne dirait pas des amoureux en extase, ni des époux indifférents et ennuyés, mais on dirait un couple heureux et dès longtemps accoutumé à une vie sans secousses.

En effet, ils avaient la richesse, cette première condition, qui ne fait pas le bonheur, mais qui lui permet au moins d'approcher. Mariés depuis dix ans, ces dix années leur semblaient un rêve, tant elles avaient vite passé. Le comte était instruit, aimable et jouissait dans son milieu, d'une grande considération. La comtesse, jolie, intelligente, pleine de grâce et de talent, n'avait trouvé dans la vie que des fêtes et des sourires. Elle aimait son mari, ou, du moins, elle n'avait jamais été tentée d'en aimer un autre, — soit que son cœur eût été juste assez occupé pour ne pas prendre garde aux hommages qu'on lui adressait, soit que ces hommages, contenus dans des bornes sévères par le respect, par les barrières morales qui entourent et

défendent les femmes du monde, n'eussent jamais été d'une séduction bien puissante. Pour le comte, il aimait sa femme d'un amour profond, mais calme, parce qu'il comptait absolument sur elle, et n'avait pas, depuis dix ans, éprouvé deux heures de jalousie; l'idée même d'un doute ne lui était pas venue.

Les petites maladies de deux enfants charmants, la mort de quelques grands parents, étaient donc les seules douleurs qui marquassent des étapes dans cette vie heureuse et facile.

Actuellement, ils reviennent en France à petites journées; le voyage par mer fatiguant la comtesse, ils ont repris terre à Livourne, et, de Livourne, ils sont arrivés à la Spezzia, passant ici une matinée, là deux jours ou trois. Rien ne les presse; nulle obligation ne les attend; leurs enfants sont aux mains d'une grand'mère vigilante; leur hôtel de Paris sera prêt pour les recevoir au jour de leur arrivée; leur château de Touraine est gouverné par un régisseur honnête. Ce qui les absorbe, à cette heure crépusculaire,

c'est un doux mélange de fatigue et de repos, une sorte d'engourdissement dans le bien-être, un demi-sommeil dont les rêves sont choisis par la reine Fantaisie.

IV

Un couple vint s'asseoir à côté d'eux, sur le même banc. Les robes des deux femmes se touchaient ; d'un mouvement instinctif elles séparèrent leurs jupes. Ce geste rapide leur fit tourner à demi la tête, et malgré l'ombre des grands chapeaux de paille, leurs regards se rencontrèrent une seconde.

Ceux de madame de Morelay devinrent soudain plus secs et plus froids qu'un miroir d'acier, tandis que ceux de sa voisine se baissèrent. La comtesse fit un second mouvement pour ramener sa jupe encore davantage, et se retourna vers son mari, à qui elle parla du paysage avec affectation et à voix haute. L'autre femme devint rouge, puis

pâle, traça des hiéroglyphes sur la poussière du bout de son ombrelle, pour se donner une contenance, enfin, reprit le bras de son compagnon, et quitta la place.

C'était une amie de pension de madame de Morelay, madame Amélie de Braciennes, qui, depuis deux ans, avait quitté son mari et voyageait en Italie avec le vicomte d'Aury.

L'orgueilleuse comtesse, d'un geste bien rapide, et peut-être plus spontané que volontaire, venait de mettre, entre elle et son amie déchue, une infranchissable distance.

Jamais elle n'avait failli, et elle ne comprenait pas qu'on pût faillir. Jamais la tentation puissante ne l'avait menée au bord de l'abîme pour lui en montrer les profondeurs fascinatrices, et elle ne concevait pas qu'on tombât. Naïvement, elle regarda madame de Braciennes comme les brahmes de l'Inde regardent les parias. Quand la femme faible eut passé, la comtesse de Morelay dit simplement à son mari :

— C'est madame de Braciennes.

Ce fut tout. Le jugement était rendu, l'arrêt prononcé; le mélange d'intérêt et de curiosité avec lequel M. de Morelay répondit : — Ah!... se perdit dans un silence glacé, et, comme on dit : « l'incident n'eut pas de suite. »

V

Mais il amena dans les souvenirs de la comtesse une sorte de revue rétrospective.

Elle revit le temps où, petite fille, elle sautait à la corde avec Amélie, et le jardin aux allées de tilleuls, et les dortoirs aux longues files de lits, garnis de blanc et de vert, et les classes aux pupitres de bois noir, et les parties de cordes, et les leçons, et les pensums; puis vinrent les souvenirs de jeunesse : un premier bal, une partie de spectacle... la lecture d'un roman.

Ces souvenirs défilaient lentement, presque avec ordre, mais sans raviver de profondes empreintes. Enfin, elle se trouva dans le salon de sa grand'mère et revit une présentation, la

signature d'un contrat, les préliminaires de son mariage...

De temps en temps elle répondait à son mari, qui lui exprimait une pensée sur le pays, les promeneurs, le climat, etc., par une phrase courte; et la conversation retombait. Bientôt la suite de son passé se perdit dans les méandres de la rêverie.

Il semblait que cette brise embaumée emportât toutes les impressions fatigantes ou vives, pour ne laisser qu'une disposition infinie au bien-être physique et à l'engourdissement moral.

Tandis que la comtesse regardait d'un vague regard le paysage à travers les franges de son ombrelle, qui, en se balançant, découpait capricieusement la ligne d'horizon, elle croyait entendre chanter, à côté d'elle, des harmonies délicieuses; et, en respirant l'arome des orangers, elle rêvait des poèmes sans commencement ni fin et qu'elle n'aurait pas su traduire en paroles.

Peu à peu même, elle cessa de ressentir des impressions définies, et les phrases entre-

coupées qu'elle échangeait avec son mari s'interrompirent tout à fait. M. de Morelay, sans doute, était au diapason, car il ne chercha pas à ranimer la conversation et demeura aussi perdu dans un silence contemplatif.

VI

Pourquoi la comtesse leva-t-elle tout à coup la tête et fixa-t-elle sur un point rapproché ses regards vagues et errants jusqu'alors ?

Pourquoi ?... — Qui le sait ?... Faut-il croire au hasard ? à la fatalité ? à l'influence des sympathies ? au pouvoir de certaines volontés sur d'autres ? ou bien, comme les catholiques, au perfide appel de l'ange des ténèbres ?

Toutefois ses yeux s'arrêtèrent sur un jeune homme qui était assis à trois pas d'elle et s'appuyait au tronc d'un olivier. Il se détachait en silhouette sur le ciel et la mer, et recevait sur les contours de ses cheveux flottants les derniers reflets du soleil.

Elle rougit, car les regards de ce jeune homme étaient évidemment dirigés vers elle; mais elle ne se détourna pas soudain, car jamais l'expression d'un visage humain ne l'avait autant frappée.

L'inconnu était beau comme Antinoüs et jeune comme lui, car il pouvait avoir vingt ans, vingt-deux ans au plus. Sa taille paraissait élégante et bien prise; sa pose abandonnée avait cette grâce juvénile que ne remplacent jamais ni l'art ni l'étude; ses vêtements simples n'accusaient précisément aucune caste sociale. Son teint mat avait cet éclat chaud qui fait ressortir la régularité des traits et le noir brillant des cheveux. Ses lèvres bien rouges, ombragées d'une moustache naissante, s'entr'ouvraient et montraient des dents pareilles à des perles ; ses yeux, profonds et noirs, semblaient envelopper la comtesse tout entière d'un regard plein d'admiration.

« Depuis combien de temps est-il là? » se demanda madame de Morelay, troublée sous ce regard. Elle allait se lever par un mouvement d'instinctive pudeur; mais je ne sais quelle tentation inavouée

la retint. Peut-être aussi ne voulut-elle pas avoir l'air de prendre garde à cet admirateur de hasard; peut-être ne voulut-elle pas tirer M. de Morelay de sa douce torpeur; peut-être enfin, étonnée de se sentir émue, essaya-t-elle de réagir contre cette émotion, de la dominer et de regarder, à nouveau, ce jeune homme, cet enfant, si beau et si bien encadré par les splendeurs de la nature.

Elle avait baissé les yeux; elle les releva. Mais elle s'était remise; ils ne trahirent plus la surprise ni la confusion. Ils n'exprimèrent qu'un intérêt froid, à peu près celui qu'elle eût témoigné à la statue du Bacchus antique.

VII

L'inconnu la regardait toujours, et ses regards avaient une expression si claire et si expressive, qu'elle tressaillit et perdit contenance. Elle se leva, saisit vivement le bras de son mari et l'entraîna d'un autre côté de la promenade.

Si la comtesse de Morelay, assise au bois de Boulogne ou aux Champs-Élysées, avait vu se fixer sur elle le lorgnon impertinent d'un jeune fat, à coup sûr elle n'eût éprouvé que du mécontentement et de la gêne; et si ce fat eût été très beau, sa colère de femme outragée par un grossier hommage n'en eût été probablement que plus grande.

Mille fois il était arrivé à la belle comtesse de

sentir près d'elle, au milieu d'un bal, une admiration aussi vive et plus discrète; jamais elle n'avait été émue; jamais elle n'y avait pensé un instant de trop.

D'où vient donc qu'elle se troubla? L'heure critique de sa destinée avait-elle sonné? ou bien, l'influence physique des choses est-elle donc si forte qu'elle puisse modifier, tout à coup, le caractère et la nature d'une femme comme madame de Morelay?

Jamais la comtesse n'avait éprouvé cette étrange émotion. Elle baissait les yeux tandis que son mari lui montrait les échappées de vue de la promenade sur la mer, et la lune, éclatante dans son disque d'argent, qui dominait les côtes de Lerici. Elle baissait les yeux et ne répondait pas, de peur, en regardant autour d'elle, d'y revoir cet inconnu, et, en parlant, de trahir son agitation par le tremblement de sa voix.

D'ailleurs, que lui importaient maintenant ces spectacles extérieurs, dont la magie l'enivrait quelques instants auparavant? Madame de Mo-

relay regardait au fond de son cœur un spectacle bien plus nouveau : le spectacle de la raison aux prises avec je ne sais quoi d'inconnu et de violent qu'elle ne peut ni comprendre ni dompter.

« Eh quoi ! se disait la comtesse en serrant instinctivement le bras de son mari, et en pressant le pas comme sous la menace d'un danger, eh quoi ! faut-il donc croire au pouvoir de la *jettatura* ou bien à ces amours soudains comme les dépeignaient les romans que lisaient nos mères?... »

VIII

Elle éprouvait à la fois le besoin de fuir et celui de rester; elle se disait avec soulagement que le surlendemain son voiturin l'entraînerait loin de la Spezzia; et, si un revirement soudain dans l'itinéraire du comte, l'avait obligée de monter sur l'heure dans ce même voiturin pour gagner Sestri, elle eût ressenti un cruel déchirement. Chaque tour de roue, qui l'eût entraînée loin de cette vision d'une heure, lui eût causé des regrets amers.

Et quels regrets sont ceux-là qui ne sauraient se formuler par des paroles, ni même par une conception nette de ce que l'on a perdu !

Le vague, l'inconnu, cette félicité sans nom à

laquelle nous aspirons sans la définir, semblent cachés derrière l'image que nous avons entrevue un instant. Elle a pour elle, cette image, la puissance du : PEUT-ÊTRE. Et, lorsque nous appelons le bonheur de tous les cris de notre cœur avide, une voix nous répond, en évoquant le fantôme disparu :

— Qui sait s'il n'était pas là ?..,

On se console de la mort d'un excellent ami, et l'on ne se console pas de celle d'un enfant. La blessure que fait au cœur un amour qui se rompt, se cicatrise avec le temps; mais celle qui provient d'un amour étouffé dans son germe et défendu, par l'impossible, comme le paradis terrestre par l'épée de l'ange, se creuse et saigne toujours.

C'est que les ivresses que nous rêvons sont mille fois plus séduisantes que les ivresses de la réalité. Les joies que nous avons goûtées, nous en savons les amertumes aussi bien que les douceurs; au milieu des plus divins transports, nous avons senti la meurtrissure de la chaîne qui nous rive à la terre et à la douleur.

Les joies entrevues par l'imagination, au contraire, sont sans limites et sans contre-poids. L'âme dégagée de ses liens de chair ne connaît pas de barrière qui l'arrête dans son essor, ni de blessure qui mélange de peine ses plus délicieuses voluptés.

IX

Madame de Morelay ne se disait pas tout cela. Elle n'en était pas à la philosophie du sentiment, mais à l'étonnement et à la terreur qui précèdent la passion.

Après quelques tours de promenade silencieuse, le comte lui demanda si elle se sentait fatiguée du voyage et si elle voulait rentrer à l'hôtel. Sur sa réponse affirmative, il reprit le chemin de la plage; mais tout à coup il s'arrêta :

— Écoutez donc! quelle belle voix! s'écria-t-il.

En effet, tout près d'eux, une voix d'homme entonnait, avec un admirable accent de prière et de tendresse :

Verrano a te sull'aura miei sospiri ardenti
Adrai nel marche mormora l'eco de miei lamenti.

La comtesse frissonna et leva la tête pour voir le chanteur. Mais, avant de l'avoir vu, elle s'était dit :

— C'est lui !

C'était lui, en effet... lui qui, sans doute, avait voulu forcer l'attention de la comtesse et trouver moyen de parler d'amour.

Dès qu'elle eut levé les yeux, elle se tut, comme si, son appel une fois entendu, il ne se fût pas soucié d'autre chose.

— C'est dommage ! dit le comte.

Madame de Morelay hâta le pas en murmurant :

— Qu'importe !

— Qu'avez-vous, Louise ? seriez-vous vraiment souffrante ? demanda M. de Morelay, frappé de l'état singulier de sa femme.

— Rentrons ! dit-elle d'une voix brève.

Elle sentait près d'elle l'audacieux qui la poursuivait ; et, tandis que son orgueil se cabrait devant cette poursuite, elle était tentée de se retourner pour le regarder encore.

X

Arrivée à l'hôtel de l'*Europe*, dans le salon qui précédait sa chambre, elle se laissa tomber dans un fauteuil et porta la main à son front pour comprimer l'exaltation de son cerveau.

M. de Morelay s'empressait à l'entourer de soins affectueux. Elle supportait ces marques de tendresse avec une sorte de gêne, et cherchait en vain des mots pour le remercier.

Cependant elle parvint enfin à lui répondre, en s'efforçant d'oublier la vision qui l'avait troublée et de reprendre la vie où elle l'avait laissée quelques heures auparavant.

Il lui sembla qu'elle sortait d'un rêve ; mais, chose étrange ! la réalité lui apparut tout à coup

sombre et froide comme un crépuscule d'hiver. Elle frissonna.

— Vous avez la fièvre ! dit M. de Morelay.

Hélas ! non !... la fièvre venait de la quitter, au contraire.

Ce mari, aimé depuis dix ans, lui déplut souverainement, tout à coup. Sans y prendre garde, elle le détailla comme si elle le voyait pour la première fois ; alors, elle lut distinctement les quarante ans du comte sur son front dénudé, aux cheveux gris de ses tempes, à la rudesse de sa barbe, aux plis marqués autour de ses yeux ; à ce je ne sais quoi qui trahit, par les soins mêmes de la toilette, le besoin de cultiver un reste de jeunesse.

Jusqu'alors, pour elle, le mari jeune et charmant qu'elle avait épousé était resté le même ; les changements successifs qu'apportaient les années passaient inaperçus. Elle les découvrit, alors, d'un seul coup ; et, sans songer que le comte et elle avaient vieilli ensemble, sans se souvenir que les années écoulées avaient été

douces, il lui prit une sorte d'oubli du passé et de dégoût de l'avenir.

La perspective de retourner à Paris, d'y passer un mois à faire quelques arrangements de ménage, à rendre quelques visites, puis, d'aller passer quatre ou cinq mois dans son château de Touraine, entre son mari et ses enfants, lui parut si dénuée d'intérêt et d'imprévu, qu'elle ne put retenir un bâillement.

— Excusez-moi, mon ami, dit-elle ; j'ai mal aux nerfs ; ce sera la fatigue ou l'odeur des citronniers, qui est très forte sur la promenade. Je vais me coucher, et demain matin je m'éveillerai guérie.

XI

Le comte la laissa seule après l'avoir affectueusement embrassée. Elle se coucha, en effet, mais elle demeura longtemps agitée et dans un état de surexcitation qui n'était ni la veille ni le sommeil.

Après des efforts infructueux pour se calmer et s'endormir, elle se releva pour aller prendre, sur le guéridon du salon, un des livres français qui s'y trouvaient mêlés aux journaux de sport et de voyage.

Si un observateur se fût trouvé là et eût été doué, pour un instant, du don de double vue, à coup sûr la comtesse lui fût apparue entre son bon et son mauvais ange, et suivant instinctive-

ment l'impulsion du second. Oui, c'était un démon, sans doute, qui, de son doigt de feu, lui montra le livre qu'elle prit... au hasard !

Elle s'assit dans un grand fauteuil à la Voltaire, avança la lampe, ouvrit au milieu le joli volume doré sur tranches, et se mit à lire : *Paul et Virginie.*

Mais d'où vient que, tout à coup, elle rougit et pâlit et sentit l'orage de son cœur augmenter au lieu de s'apaiser.

Elle ferma les yeux un instant pour rafraîchir ses paupières fatiguées ou pour concentrer et analyser ses pensées incohérentes. Puis, elle se remit à lire, et tourna les pages en tremblant.

Enfin, elle rejeta le livre, se promena longtemps dans sa chambre, en essayant de vaincre par le mouvement le spasme étrange qui la tenait éveillée. Elle ouvrit même la fenêtre et avança sur le balcon pour respirer l'air de la mer et la fraîcheur de la nuit.

XII

A peine en avait-elle senti la bienfaisante influence, à peine ses yeux avaient-ils eu le temps de reconnaître le magnifique panorama qui se déroulait devant eux, qu'elle entendit une voix, trop connue déjà, chanter sous son balcon :

Verrano a te sull'aura i miei sospiri ardenti..

Elle rentra vivement et ferma la fenêtre. L'orgueil de la femme se révolta.

— Décidément, dit-elle, décidément cette poursuite est offensante...

Cependant la voix du chanteur ne s'arrêta pas ; il continuait :

Adrai nel marche mormora l'eco de miei lamenti...

Mais on eût dit que cette voix, tout à l'heure si pleine et si sonore, devenait tremblante. Après le premier mouvement d'indignation, la comtesse se remit à marcher dans la chambre. Elle écoutait malgré elle, et, peu à peu, se rapprochait de la fenêtre... Le tremblement de cette voix qui semblait se mouiller de larmes, fit tomber sa colère. Son cœur se serra, et, bientôt, ce fut elle qui pleura.

« Ah ! pensa-t-elle en quittant cet angle de fenêtre, où elle s'était blottie pour écouter sans que son ombre pût la trahir et en allant tomber sur son fauteuil; ah ! quelle étrange fascination me poursuit ? A quel cauchemar suis-je en proie?... la nature humaine a-t-elle donc de ces faiblesses imprévues... de ces heures de vertige?...

Elle pleura quelques instants, et ses larmes la soulagèrent. Le chanteur se tut. Cependant madame de Morelay se sentit encore trop agitée pour trouver le sommeil. Elle prit un autre livre; celui-là, peut-être, était le contre-poison du premier, car, après un moment de lecture, ses yeux, encore voilés de larmes, s'éclaircirent, sa phy-

sionomie reprit une expression de calme, et elle parut s'intéresser au récit du conteur sans en être troublée.

C'était encore un livre français qui lui était tombé sous la main. Un volume de *Nouvelles*, signé d'un nom aimé des délicats : Prosper Mérimée.

Elle lut *la Double Méprise*.

Son esprit fut bientôt captivé par cette attachante lecture. Toutefois, elle ne songea pas un instant à en faire l'application, ni à en tirer une conséquence... encore moins crut-elle à une sorte de hasard prophétique... Mais sa pensée avait été distraite et soulagée d'une préoccupation dévorante, son sang coulait plus tranquille dans ses veines. Elle se coucha et dormit.

XIII

Lorsque la comtesse s'éveilla, au matin, il ne lui restait plus que le vague souvenir d'un rêve fatigant; elle retrouva le sentiment habituel de l'existence.

Le comte entra dans sa chambre dès qu'elle eut sonné.

— Eh bien, comment allez-vous, ma chère Louise? Êtes-vous reposée et pourrez-vous enfin jouir de notre séjour dans ce charmant pays?

— Oui, oui, je vais mieux, dit-elle. J'ai eu hier au soir un cauchemar tout éveillée. J'avais mal aux nerfs, apparemment.

— Voulez-vous faire, aujourd'hui, une excursion à Carrare, pour y voir sauter à la mine,

les énormes blocs de marbre blanc qui fournissent la statuaire européenne, et dont une grande partie vient débarquer à Paris, quai d'Orsay, en face de vos fenêtres?...

— Et comment le marbre de Carrare peut-il arriver à Paris par la Seine? il me semble que sa voie la plus directe serait le chemin de fer, qui le prendrait à Marseille pour le déposer boulevard Mazas.

— Oui; mais, ma chère, la ligne droite, qui est le plus court chemin d'un point à un autre, n'est pas toujours le plus économique. Or, vous savez l'énorme différence du prix des transports, par eau ou par terre. Ces blocs, qui pèsent plusieurs milliers de kilogrammes, ne se manœuvrent qu'avec des peines infinies. Les frais de débarquement, de chargement, de transport, doubleraient le prix du marbre déjà si cher...

— Mais alors...

— Alors, vous allez voir tout à l'heure des montagnes de marbre blanc, grandes et hautes comme des alpes. Il y aurait de quoi peupler

toutes les capitales de palais comme ceux de Gênes; et, tenez! de votre balcon, en vous inclinant un peu à gauche, vous pouvez voir les silhouettes aux angles rigides et aux cassures nettes, des montagnes gigantesques de Carrare. Aucune végétation ne vient en rompre les lignes ni en nuancer les teintes bleuâtres. Tandis que les montagnes couvertes de neige arrondissent les angles de leurs cimes, celles-ci semblent déchirer le ciel de leurs arêtes aiguës.

» Eh bien! la mine que vous pouvez aussi entendre, en prêtant l'oreille, fait, d'heure en heure, sauter d'énormes quartiers de marbre. Ces quartiers, des hommes adroits et forts les roulent jusqu'à un torrent qui a tracé son lit entre les deux montagnes et descend à la mer, comme tous les torrents qui roulent des Alpes à la Méditerranée. Le lit de ce torrent, c'est le chemin que prend le marbre pour arriver au port. Des bœufs attelés par troupeaux, remorquent les blocs, et les traînent jusqu'au vaisseau où on les embarque. Quelquefois, ces bœufs restent plusieurs jours

attelés à un seul morceau de marbre. Lorsqu'un bateau a son chargement, il prend le large et va pourtourner l'Espagne par le détroit de Gibraltar, côtoie le Portugal, traverse le golfe de Gascogne, et gagne le Havre. Là, il entre en Seine, et remonte jusqu'à Paris. Voilà comment vous voyez, de votre balcon, fonctionner la grue, qui enlève les blocs sur le pont du bateau et les dépose sur la berge.

— Allons voir Carrare ! s'écria la comtesse de Morelay. J'apprendrai avec plaisir tous les détails de ces travaux ; je veux avoir vu les flancs ouverts de cette montagne, d'où sortent les vierges de nos cathédrales et les Phryné de Pradier...

— Et les baignoires de tous les hôtels d'Italie... interrompit le comte. Eh ! qu'est-ce donc que la matière sans l'esprit qui l'anime, le génie qui la transfigure et lui transmet le reflet divin...

— Vous avez raison, dit la comtesse ; mais n'est-il pas intéressant de rêver l'avenir d'un bloc informe que la mine a taillé au hasard,

et de se dire, comme le sculpteur de La Fontaine :

Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

» Vous riez, mon ami ; je sais bien comme vous que la matière est chose vile, et ce n'est assurément pas le marbre que j'adore dans un Christ au tombeau, ni le marbre que j'admire dans les œuvres de Michel-Ange ; cependant cette matière transfigurée ne participe-t-elle pas un peu à notre respect pour le génie qui l'a taillée ou l'image sacrée qu'elle représente! Soyez franc, si un coup de tonnerre réduisait en éclats informes les tombeaux de Laurent et de Julien de Médicis, et les marches du péristyle de cet hôtel, feriez-vous des uns et des autres, même cas et même usage?

— Non, peut-être... par une superstition dont je ne me rendrais pas compte.

— Appellerez-vous superstition aussi le sentiment inné et invincible qui vous ferait respecter les tronçons du saint de pierre ou de bois

devant lequel des générations entières ont prié?

— Quelle différence!... Ici, ce n'est plus au morceau de matière que je rends une sorte de culte; c'est à l'objet vénéré par nos pères.

— Croyez-moi, au fond, l'impression vient de la même source. Le génie humain sanctifie, lui aussi, les morceaux de matière qu'il a façonnés, et tel débris qui a représenté le type de la beauté, de la force ou de la grandeur, ne saurait être avili sans profanation...

— Peut-être; et, si je discute, c'est pour vous donner l'occasion de développer votre pensée. Mais puisque vous aimez la sculpture, vous pourrez voir, dans la ville de Carrare, en descendant de la montagne, des statues, des groupes, des vases taillés par les plus habiles marbriers. Tous les sculpteurs de l'Italie, artistes et ouvriers, viennent y travailler. On n'y voit que des ateliers, on n'y entend que la masse frappant sur le ciseau, ou la râpe polissant ce que le ciseau a taillé. En sorte que la population de la ville de

Carrare se compose par moitié de statues et de statuaires. L'une active et l'autre passive.

— Commandez la voiture, dit la comtesse, nous allons nous faire conduire à Carrare. Je serai habillée dans une heure.

XIV

Le comte sortit. Une femme de chambre entra, portant sur un plateau le déjeuner de la comtesse et une lettre sans timbre.

— Qu'est-ce que cela? demanda madame de Morelay en prenant la lettre d'une main tremblante, mais sans l'ouvrir.

A la vue de ce papier inattendu, une émotion soudaine avait fait rougir la comtesse. Pourquoi?...

Ce pouvait être un compte envoyé par le maître de l'hôtel, par le voiturin, ou quelque autre chose banale. Mais non; une intuition secrète avertissait la pauvre femme que ce pli blanc

et portant son nom seul pour suscription, allait réveiller ses impressions orageuses de la nuit et de la soirée.

— C'est sans doute une lettre que quelqu'un aura remise pour madame la comtesse, répondit simplement la femme de chambre.

Ainsi donc, plus de doute... ce papier venait du dehors et non des maîtres de l'hôtel. Et de qui, à la Spezzia, madame de Morelay pouvait-elle attendre une lettre ?

Elle voulut la rendre, mais ses doigts ne pouvaient s'en dessaisir. Une curiosité folle s'emparait de la comtesse et grandissait de seconde en seconde.

Pourtant elle ne doutait que ce fût une insulte de plus, et qu'elle ne dût jeter au feu, avec mépris, cette lettre insolente.

« Mais que pensera ma femme de chambre, si je renvoie une lettre sans l'ouvrir? Quelles inductions ne pourra-t-elle pas tirer de ce procédé? quels commentaires ne se trouverat-elle pas autorisée à faire?... se disait madame de Morelay,

pour se donner un prétexte et garder la lettre ;
d'ailleurs, qui m'oblige de lire cette lettre parce
que je la reçois? je la brûlerai tout à l'heure,
sans rien dire...

XV

Cependant, lorsqu'elle fut seule et qu'elle se fut approchée du foyer avec la lettre et une allumette enflammée, une hésitation lui vint... un nouveau prétexte sans doute.

« Après tout, cette lettre pourrait venir d'une autre personne, pensa-t-elle; peut-être de madame de Braciennes, qui m'a vue hier sur la promenade... Refuser sa lettre sans l'ouvrir, ce serait bien dur... bien hautain... Après tout, Amélie de Braciennes a été mon amie... »

L'allumette lui brûlait les doigts; elle la jeta dans la cheminée et porta sa main droite au cachet de la lettre.

« Eh ! d'ailleurs, qui saura si... »

Elle lança autour d'elle un regard furtif.

« Tandis que je m'exposerais à faire une impertinence... à blesser cruellement une femme que son cœur seul a entraînée... »

Oh ! comme elle devenait indulgente !...

Le cachet sauta.

« Ce sont des vers ! dit-elle. »

Elle replia précipitamment la lettre et la glissa dans sa poche. Quelqu'un venait.

C'était sa femme de chambre, qui lui apportait une robe fraîche. Soudain, par l'effet d'une décision rapide, elle déjeuna en dix minutes et hâta les préparatifs de sa toilette.

Une sorte de surexcitation nerveuse lui faisait mettre de l'empressement à toutes choses. Depuis qu'elle avait pris le parti de garder la lettre, elle semblait devenue presque joyeuse. Elle se laissa complaisamment coiffer et habiller ; et, tout en se prêtant aux soins de sa femme de chambre, elle se disait avec un secret sentiment d'orgueil et de plaisir :

« Il est poète ! »

XVI

D'abord elle s'était promis d'attendre jusqu'au soir pour lire les vers de son jeune amoureux. Mais elle ne put y tenir, et, tandis que sa femme de chambre descendait appeler la voiture, elle tira le papier de sa poche et dévora le sonnet suivant, qui était écrit en vers italiens.

« Que béni soit le jour, le mois, l'année, la
» saison, l'heure et l'instant, le beau pays, l'heu-
» reuse rive où ses yeux m'ont pris le cœur !
» Béni soit aussi le coup qui m'a blessé, et le
» sourire et le regard qui me séduisent et me
» consument !

» Bénis soient les soupirs que je jette au vent
» pour appeler ma dame, et mes pleurs, et mes
» cris et mes vagues désirs !

» Et bénis, encore, les vers qu'elle m'inspire
» et où sans cesse je la chante sans me plaire à
» plus rien autre ! »

« C'est charmant ! » se dit-elle, rouge et confuse.

Puis, comme une chatte qui veut s'assurer que personne ne la guette, avant d'effleurer de son museau rose une jatte de crème, elle regarda de nouveau autour d'elle, et, quand elle fut bien sûre que nulle porte n'était ouverte et que les jalousies ne s'écartaient pas trop, elle les relut et les glissa dans sa poche.

« Je les brûlerai ce soir, pensait-elle, et, si je trouve le poète sur mon chemin, je le regarderai de telle sorte qu'il aura moins d'audace. »

— Madame, la voiture est prête et Monsieur attend, vint dire la femme de chambre.

— Allons! s'écria la comtesse de Morelay en

descendant d'un pas léger les vastes et longs escaliers de la *locanda dell' Europa*.

Au milieu de l'escalier, elle rencontra l'inévitable moine mendiant des auberges italiennes. Elle lui jeta une pièce d'or.

XVII

Étranges effets des préoccupations morales ou des préliminaires de la passion ! La comtesse, durant le voyage, ne fut point rêveuse et troublée comme la veille au soir, mais, au contraire, vive, gaie, causeuse, presque loquace.

Ainsi elle s'était sentie honteuse d'une émotion involontaire, et elle n'éprouvait aucun remords à la pensée qu'elle gardait dans sa poche une lettre d'amour.

Il est vrai qu'elle se promettait de jeter les vers au feu et de foudroyer le poète d'un regard bien hautain.

Mais alors, pourquoi, tandis qu'elle parlait de mille choses indifférentes, écoutait-elle une voix

éloquente et douce qui lui chantait au cœur les premiers vers du sonnet :

« Que béni soit le jour, le mois, l'année, la » saison, l'heure et l'instant, le beau pays, l'heu- » reuse rive, où ses yeux m'ont pris le cœur ! »

C'est qu'elle était fille d'Ève et qu'elle contemplait avec plaisir le fruit défendu de l'amour ; et, tout en ne voulant pas y mordre, elle le trouvait beau, appétissant, parfumé.

Elle se disait : « Cette rencontre sera un petit roman dans ma vie si monotone... Lorsque bientôt je serai de retour à Paris et revenue à mes occupations et à mes devoirs, je rêverai à cette apparition rapide et séduisante... »

XVIII

Elle regardait, guidée par les observations du comte, les blocs de marbre soulevés par la mine, détachés à coups de levier, puis scintillants au soleil; les uns descendant lentement, poussés par des efforts humains : les autres roulant avec fracas jusqu'au torrent, où les attendaient les grands bœufs, impassibles, avec leurs yeux fixes et leurs naseaux fumants.

De temps en temps, un chant sonore et plein partait des groupes d'ouvriers et se répercutait, en échos infinis, dans les rochers de marbre déchiquetés par la mine. En d'autres moments c'était un cri : — de joie si le bloc s'était détaché heureusement, sans trop d'éclats et avec une

bonne forme ; — de désappointement, si la mine brisait, en miettes, un bloc éblouissant et irréprochable de pureté.

Après avoir contemplé quelque temps les belles lignes des montagnes, le travail des mineurs, et après avoir remarqué que la forme donnée aux blocs par le hasard des détonations de la mine devait déterminer bien souvent leur destination, le comte et la comtesse se laissèrent conduire, par leur voiturin, à la ville de Carrare pour s'y reposer pendant la forte chaleur du jour.

Mais, tandis que les chevaux et le cocher faisaient la sieste à l'*albergo dell' Aquila nera*, M. et madame de Morelay parcoururent cette ville blanche, où les édifices publics, les maisons, les murs de clôture, les pavés, le cailloutage même qui macadamise les routes, tout est en marbre statuaire. Ils allèrent voir le dôme, le théâtre, et jeter un coup d'œil dans les ateliers qui s'ouvrent à tous venants sur les rues.

Là, ils admirèrent des vierges, des christs exécutés avec une habileté de main extraordinaire ;

ici des statues, gracieuses copies de l'antique ou des œuvres contemporaines les plus célèbres; ailleurs, des vases ornementés avec une richesse prodigieuse; des fruits rendus avec perfection et coloriés à la cire; enfin des groupes, des statues, des bas-reliefs gigantesques, sculptés, pour la première fois, par des artistes illustres français et italiens.

— Souvent, dit M. de Morelay à sa femme, souvent nos grands statuaires viennent exécuter à Carrare leurs plus importants travaux; et, si vous pénétriez dans quelques-uns de ces ateliers, vous y verriez peut-être l'ébauche de la statue que vous admirerez au prochain Salon.

Mais c'était le moment de la forte chaleur, et, par conséquent, l'heure de la sieste. Les marteaux étaient muets, et on n'entendait qu'à de rares intervalles un coup frappé ou un grincement d'outil. Dans les ateliers poudreux, sous les auvents des portes, tout le monde dormait ou restait inactif. La comtesse promenait un œil distrait des statues aux hommes; les unes

blanches et sortant, à demi taillées, de leur blocs comme un beau fruit de sa gangue; les autres vêtus de blouses bariolées et coiffés de bérets éclatants.

XIX

Tout à coup ses yeux se fixèrent et elle rougit. Au milieu d'un atelier où se mêlaient les terres fraîchement modelées, les plâtres et les marbres, elle vit son beau poète qui dormait, le col nu, les cheveux flottants, la poitrine enroulée dans une ample draperie de pourpre.

Par un instinct rapide, elle fit un pas en avant, pour éviter que l'attention de son mari ne se fixât sur le jeune homme; mais après avoir mis le comte hors de vue, elle ne résista pas au besoin d'admirer cet inconnu qui depuis la veille régnait dans son cœur.

Oui, régnait! — Car toutes les pensées, toutes les impressions de la belle comtesse, venaient de lui.

D'un second coup d'œil elle aperçut, dans l'atelier, un autre homme dormant aussi, adossé au même groupe de marbre; elle aurait voulu regarder encore les statues et tout l'intérieur de l'atelier; mais le comte continuait sa course; il fallait le suivre. Elle passa.

Cependant une diabolique tentation la prit de revoir encore son poète une seconde! « Ce sera la dernière fois, se dit-elle; oui, je me le jure à moi-même! Je n'arrêterai plus une seule fois mes yeux sur lui. »

Elle courut comme si elle eût oublié quelque chose, arriva jusqu'à la porte de l'atelier, s'arrêta à l'angle sans oser avancer jusqu'au seuil, avança la tête...

Mais en cet instant précis, il ouvrit les yeux.

Elle recula d'un mouvement plus rapide que la pensée; il bondit jusqu'à elle...

La comtesse avait déjà saisi le bras de son mari; mais elle était pourpre de honte et de colère.

— Qu'est-ce ? s'écria M. de Morelay en la voyant

émue et tremblante, tandis que la silhouette d'un homme apparaissait à quelques pas, dans l'embrasure de la porte.

— Rien... rien... reprit-elle en s'efforçant de rassurer sa voix; ce monsieur, sans doute, a cru que je le regardais...

M. de Morelay se retourna fier et interrogateur, ému à son tour, et tout prêt à demander compte à cet inconnu d'une démonstration audacieuse.

Mais l'inconnu avait disparu.

Le mari toutefois demeura un instant immobile, tandis que la femme de rouge devenait pâle, et tremblait d'inquiétude après avoir tremblé de colère.

Puis, personne ne reparaissant, la comtesse murmura :

— Ce n'est rien, ne faites pas attention... moi-même peut-être je me serai trompée...

— Ces Italiens sont très avantageux, dit le comte en manière de conclusion à l'incident.

Un moment après il ajouta :

— C'était donc beau, ce que vous regardiez là ?

— Oh ! reprit madame de Morelay, honteuse et menteuse pour la première fois, je ne sais trop, un *Bacchus*, je crois...

Quand ils arrivèrent à l'*albergo dell' Aquila*, ils trouvèrent leur voiture attelée et leur vetturino prêt.

— Voulez-vous voir Massa? dit le comte; nous en sommes bien près; mais il n'y a rien de curieux, sauf peut-être le vieux château fort... et nous n'aurions guère le temps d'y grimper et d'être à la Spezzia pour l'heure du dîner.

— Retournons à la Spezzia, dit la comtesse, je suis fatiguée...

XX

La voiture roula d'abord dans un chemin creux entre deux haies de grenadiers où, çà et là, éclataient des fleurs empourprées. Quelques maisons de cultivateurs se rangeaient, de distance en distance, entourées de leur enclos et de leur jardin comme nos chaumières de Normandie. Seulement, les chaumières encore étaient de marbre, et les oliviers, les figuiers et les vignes ombrageaient l'humble toit que couvrent là-bas les pommiers.

Le chemin, ensuite, longea des coteaux incultes comme nos landes, mais où les buissons de myrtes tenaient lieu d'ajoncs; les châtaigniers ombrageaient le sommet des coteaux; les pins mari-

times découpaient sur le ciel leurs élégants parasols. Enfin, on repassa la douane du duché de Modène et la *Magra*, une large rivière sans eau et sans pont.

La voiture se traînait péniblement dans le sable et les galets.

— Mais, dit le comte au vetturino, si vous allez avec tant de peine quand la rivière est à sec, comment faites-vous quand il y a eu de l'orage et que l'eau, descendant des montagnes par torrents, emplit son lit et roule des avalanches de sable ?

— Ah ! dit le vetturino, il faut attendre...

— Attendre quoi ?

— Eh ! que l'eau ait fini de couler.

— Il est bon de ne pas être pressé, dans ce pays-ci.

— Monsieur, les gens de Lerici veulent que le pont se fasse à une certaine place, ceux de Pontremoli le veulent à une autre, et on attend qu'ils s'accordent. Ce sera long.

Cependant on regagna cette admirable route

de la Corniche qui borde les *rivières* de Gênes au levant et au ponant, et réunit, entre Nice et Sarzane, les plus beaux points de vue du monde.

La voiture allait lentement, tantôt montant les rampes escarpées qui pourtournent les Apennins, tantôt descendant jusque sur la plage, et si près du bord, que les courtes vagues de la Méditerranée venaient en laver les roues.

Cette fois, le voyage était silencieux. La comtesse ne trouvait rien à dire, et toute son attention suffisait à peine à dissimuler, sous une sorte de somnolence, les émotions de son cœur.

L'orgueil et la terreur se disputaient alors ce cœur tourmenté. Elle se disait : « Il est beau comme un dieu... il chante... il est poète... il est statuaire... » En même temps elle tremblait, car elle sentait le danger et elle ne pouvait plus réprimer le vertige qui, depuis la veille, la conduisait d'étape en étape jusqu'à la passion. « Il a surpris mon admiration dans mon regard !... » pensait-elle, en se rappelant avec confusion la

preuve involontaire qu'elle lui avait donnée de sa faiblesse.. « Il croit que je l'aime ! peut-être !... — Mais c'est vrai ! » cria soudain la voix de la conscience.

XXI

Cette découverte la laissa consternée. Elle eut un moment de stupeur. Puis, rappelant avec énergie toute sa dignité, toute sa vertu, tous ses souvenirs d'honneur et de loyauté, elle demanda au comte :

— Quand partons-nous ?

— Êtes-vous si pressée, Louise ? dit-il ; je suis à vos ordres, ma chère ; mais, puisque notre temps de vacance n'a point de limites forcées, il me semble que nous aurions pu rester ici quelques jours à prendre les bains de mer.

— Nous devions être à Paris le 15 du mois, reprit la pauvre femme avec un effort.

— Il est bien fâcheux de passer si près des plus

belles villes de l'Italie sans les voir ; vous ne connaissez pas Pise : c'eût été, d'ici, un voyage de deux jours, en comptant l'aller et le retour.

— Ah !

— Et Florence ! Comment n'avez-vous pas envie de voir Florence ? vous si artiste par vos goûts ! Je pensais tout à l'heure que nous pourrions faire marché avec un voiturin qui nous mènerait à Florence. — Ne trouvez-vous pas charmant de voyager en voiturin ? — Nous verrions Sienne, Pistoïe, Lucques... et nous pourrions revenir par Modène, Mantoue et Milan.

Madame de Morelay accueillit avec empressement l'idée d'allée à Florence. Partir pour Florence ou pour Paris, c'était toujours quitter ce dangereux pays de la Spezzia, que sa conscience lui criait de fuir ; et l'idée de voir la patrie de Dante et de Michel-Ange lui offrait une diversion toute-puissante, tandis qu'elle avait senti comme un deuil lui prendre le cœur à la pensée de revenir tout simplement, tout prosaïquement à

Paris, et d'y reprendre cette chaîne sociale dont les habitudes mornes, les tiraillements intimes, les évolutions régulières, sont comme les anneaux.

— Nous partirons donc demain pour Florence, puisque vous ne voulez pas rester plus longtemps ici, dit le comte. J'enverrai ce soir nos passeports au visa, et je retiendrai un voiturin.

XXII

Une fois ce parti arrêté, la comtesse fut plus tranquille. Elle se dit qu'elle avait satisfait à sa conscience et cessa de s'alarmer des battements précipités de son cœur. Au contraire même, elle accueillit alors avec une sorte de plaisir l'image de celui qui le faisait battre. « Encore vingt-quatre heures, et je ne le verrai plus ! se disait-elle... Que ces vingt-quatre heures, au moins, lui soient consacrées !...

Le silence régna de nouveau entre les deux époux ; de temps en temps M. de Morelay risquait une remarque ou une question ; mais les réponses qu'il obtenait étaient rares et brèves. Il se mit à regarder le paysage et à penser seul.

Quant à la comtesse, elle regardait aussi le

paysage ; mais c'était pour en fixer le souvenir dans sa mémoire, comme celui d'un mirage enchanteur. Elle voulait en faire le cadre splendide de son amour d'un jour.

Les accidents des montagnes, les poétiques ombrages des vallées, les anses abritées, où la mer, transparente jusqu'au fond, formait comme des baignoires mystérieuses, les plages gazonnées sur lesquelles venaient mollement s'échouer les vagues, lui faisaient comme des points de repère qui devaient lui servir un jour à reconstruire, par la pensée, ce décor du bonheur.

Et, loin de repousser les pensées dangereuses, elle les accueillait... elle les caressait...

« Je pars demain, qu'importe ! » se disait-elle.

Ils arrivèrent. La Spezzia parut alors à la comtesse un coin du paradis oublié sur la terre. C'est là qu'elle l'avait vu... Sur cette promenade, elle avait croisé son regard avec le regard amoureux du jeune poète... Le long de ce chemin il avait marché près d'elle... enfin, au pied de cette fenêtre, la nuit, il avait chanté...

« Reviendra-t-il chanter ce soir ? » se demanda-t-elle ; » s'il n'allait pas revenir ?... » Mais une voix secrète lui répondit : « Il reviendra !.. » Et la pauvre affolée se dit : « Je l'écouterai donc, cette fois. Je pars demain. Qu'importe ?... »

XXIII

Le comte s'occupa, dès son arrivée, de préparer le départ du lendemain. Le patron de l'hôtel de l'Europe lui procura sur-le-champ un voiturin, avec lequel marché fut conclu pour tout le voyage. On donna l'ordre au garçon chargé du visa des passeports de tenir ceux du comte prêts pour le lendemain à midi, de passer à la poste prendre les lettres, s'il y en avait, et de commander qu'on dirigeât celles qui viendraient sur Florence.

La comtesse secoua un instant ses rêveries, pour s'occuper, elle aussi, des apprêts du départ ; mais ce fut vite fait ; les malles, d'ailleurs, avaient à peine eu le temps d'être débouclées. Seulement,

par un caprice inattendu, dont maugréa sa femme de chambre, elle lui fit chercher au fond de la plus grande une robe toute fraîche qu'elle revêtit, après dîner, pour la promenade du soir.

Il fallut aussi recréper ses cheveux ; elle les avait blonds avec des reflets dorés, et n'ignorait pas que le soleil couchant y faisait resplendir de vives lumières. C'est pourquoi elle ne voulut pas porter de chapeau ce jour-là, s'autorisant de la liberté grande que prennent partout les voyageurs. Son ombrelle à franges, que l'on penchait ou élevait à volonté pour varier les jeux de l'ombre et de la lumière, devait lui suffire pendant que le soleil éclairerait l'horizon ; et, après, elle jetterait sur sa tête sa mantille en capuchon.

Avant de partir, comme elle se mira ! Elle voulait être belle de toute sa beauté pour cette soirée... cette soirée unique !

« Ah ! qu'il garde de moi un radieux souvenir ! » se disait-elle.

Elle aurait voulu hâter l'heure de la promenade et craignait, en même temps, de l'entendre

sonner. C'était l'heure où elle espérait le revoir...

Mais aussi chaque minute qui s'écoulait et la rapprochait de cette heure la rapprochait en même temps du moment du départ!...

Chose étrange! La colère éveillée par l'audace du jeune homme, audace qui lui avait semblé sur le moment presque grossière, cette colère naturelle et légitime était totalement éteinte;... madame de Morelay ne songeait qu'à le revoir...

« Je vais partir.. qu'importe!... »

C'était là le refrain de toutes ses pensées, l'excuse de toutes ses faiblesses.

XXIV

Le cœur lui battait bien fort, lorsque au bras de son mari elle sortit de l'hôtel pour se promener sur la plage.

« Demain, à pareil moment, où serai-je? pensait-elle; sans doute sur le chemin de Florence, dans quelque bourgade où notre voiturin aura décidé de faire halte. Et la période heureuse de ma vie aura passé comme un météore! il ne me restera plus que le souvenir! »

Elle lançait de furtifs regards çà et là, mais celui qu'elle attendait ne paraissait pas. Peut-être le trouverait-elle sur la promenade, à la place où la veille il l'avait regardée pour la première fois. Insensiblement elle y dirigea les pas de son mari...

— Rien encore!...

Elle était impatiente, et regardait parfois sa montre...

L'attente, cependant, l'absorba bientôt tout entière.

Puis la conversation, que jusqu'alors la comtesse s'était efforcée de soutenir avec son mari, tomba. Elle compta les minutes... en suivant sur le sable les lentes dégradations des ombres... « Il ne viendra pas! » se dit-elle, avec un soudain effroi qui lui glaça le cœur.

Alors, un mortel regret la prit d'avoir exigé ce départ. Elle en voulut au comte, parce qu'il était la cause indirecte des scrupules de sa conscience. L'idée que maintenant elle se trouvait forcée de partir le lendemain, de s'arracher à la Spezzia, la mettait au désespoir. Elle se reprochait aussi ce mouvement de fierté, plus fort que la passion, qui, le matin, l'avait fait s'enfuir au bras de son mari et lancer à l'audacieux un regard de colère.

Plus le temps passait, et plus son angoisse devenait violente... plus son fol amour devenait coupable. En ce moment, elle se sentait prête à en-

courager cet amant si dédaigneusement traité la veille et le matin.

« Je l'aurai convaincu de mon mépris... Je l'aurai blessé sans retour, se dit-elle. Je me serai moi-même arraché cette soirée, si belle; que je me promettais... »

Elle ressentait alors une rage d'autant plus violente qu'elle était forcée de la contenir; enfin, elle se promit que, s'il ne venait pas ce soir-là, elle se dirait malade le lendemain pour ne pas partir; car elle voulait le revoir une fois... échanger, avec lui, un regard avant de s'enfuir... pour toujours.

XXV

Cette résolution prise, elle parvint à dominer ses émotions en respirant la brise parfumée, en regardant les barques glisser sur la mer, et le soleil couchant envelopper toute la nature dans une atmosphère qui semblait pleine de poussière d'or.

Elle hasarda même quelques remarques à haute voix.

— Oui, dit le comte, regardez bien, Louise, ce panorama splendide, un des plus beaux qui soient au monde. A Florence, vous verrez des monuments fiers et grandioses, des peintures et des sculptures dignes d'admirations éternelles; mais vous ne verrez plus la mer limpide et bleue comme

un saphir immense... les Alpes et les Apennins cachant leurs pieds sous les oliviers centenaires et portant jusqu'au ciel les neiges éclatantes de leurs cimes.

— C'est vrai qu'il est pénible de quitter un si beau pays, dit la comtesse, répondant plus encore à ses pensées qu'aux paroles du comte... de s'en retourner en France habiter un triste château.

— Triste ! vous trouvez le séjour de Morelay triste? s'écria le mari avec un accent d'étonnement et de douleur. Nous y avons pourtant passé de bien belles années, Louise... des années heureuses... pour moi, du moins...

— Pourquoi me conduisez-vous dans des pays enchantés? vous me gâtez, mon ami! Est-ce qu'il y a du soleil ailleurs, quand on a vu celui-ci disparaître derrière la mer, avec ce fracas et cet éclat qui font songer à l'incendie des villes bibliques? Est-ce que l'on peut trouver beaux nos horizons bornés et doux notre air natal, quand on a vu cette immensité de ciel et de mer, et respiré ces brises embaumées?...

— La Touraine a pourtant de magnifiques parcs et de riches campagnes, Louise ; n'oubliez pas trop notre nid patrimonial. Je ne sais pourquoi, mais vos paroles de tout à l'heure m'ont peiné. Il n'est donc plus rien, pour vous, le toit béni où nous nous sommes aimés dans le recueillement et dans la paix... où nos enfants sont nés ?...

— S'ils étaient nés ici, quel sang plus ardent et plus riche coulerait dans leurs veines ! Ils seraient beaux comme des dieux, ils auraient du génie !...

— Oh ! reprit le comte avec un sourire demi-railleur, j'espère que notre fils sera un homme de cœur et d'intelligence... qu'il saura servir son pays et tenir son rang avec honneur... J'espère que notre fille deviendra une bonne et charmante femme — comme sa mère — et je ne désire rien de plus... Croyez-vous donc que les enfants qui naissent dans ces villas de marbre et jouent sous des bosquets de lauriers-roses valent mieux que les nôtres ?

La comtesse ne répondit pas ; elle n'aurait

d'ailleurs ni voulu ni pu soutenir son absurde exclamation ; mais, un moment après, continuant encore de suivre ses propres pensées, elle ajouta, par cette habitude de causerie intime qu'elle avait contractée :

— La beauté va bien au génie... Il semble que le don de poésie doit habiter sous un front aux lignes nobles et pures, et que l'homme qui sait les secrets du beau doive être beau lui-même... Raphaël était beau... Byron...

— Et ceux qui n'ont pas les cheveux abondants et lustrés, le front sans rides, les muscles richement développés, sont des brutes...

La comtesse se mit à rire.

— Presque tous les grands hommes seraient des preuves du contraire, s'écria-t elle, et depuis une heure je dis des sottises.

XXVI

Mais le soleil venait de disparaître derrière la gne d'horizon et le crépuscule succédait rapiement au jour. Une morne tristesse remplaça, ans le cœur de madame de Morelay, l'angoisse u commencement de la soirée et le moment de alme qui l'avait suivie. Elle pensait avec amerume que celui qu'elle attendait ne viendrait ûrement plus. Elle tremblait que son beau roman ne finît trop vite.

D'un mouvement rapide elle ferma son ombrelle, releva sur son front les plis de sa mantille sans prendre garde à ses cheveux. Que lui mportaient maintenant leurs boucles soyeuses et leurs brillants reflets ? Celui pour qui elle les

avait crêpés avec tant de soin, ne devait plus les voir dorés par le soleil...

Les étoiles s'allumèrent au ciel une à une; l'*Angelus* sonna, puis ne sonna plus. Alors le cœur de la pauvre femme se serra bien fort, et deux larmes perlèrent au bord de ses cils. Elle abaissa pour les cacher la mantille relevée tout à l'heure; mais bientôt les larmes coulèrent abondantes le long des réseaux de tulle.

XXVII

Enfin, était-ce un rêve enfanté par ses désirs? lui sembla entendre, près d'elle, une voix hanter doucement, doucement :

Verrano a te sull' aura i miei sospiri ardenti...

Son cœur bondit d'une joie folle... oui... 'était bien cette voix adorée qui chantait... et lont le timbre s'élevait peu à peu...

— Entendez-vous? dit la comtesse à son mari, ssez haut pour être entendue à son tour, enten-lez-vous? C'est la voix d'hier... Quelle admi-rable voix!...

Et elle osa chercher des yeux le chanteur...

Mais elle ne vit rien auprès d'elle et il lui sembla, même, qu'il s'était un peu éloigné. Seulement il chanta bientôt avec toute la puissance de son organe, comme pour justifier l'exclamation de la comtesse.

Elle eût mieux aimé qu'il se tût après l'avoir comprise, ou, du moins, qu'il continuât de chanter pour elle seule... Les promeneurs s'arrêtaient et écoutaient. Il lui sembla qu'il y avait une sorte de vanité puérile à chercher ainsi les suffrages de la foule... en ce moment surtout...

Mais il était là... sans doute, il allait revenir près d'elle... et la regarder... Quelles idées pouvaient tenir contre de pareilles émotions ?

Au bras de son mari, elle le suivait, elle le cherchait, possédée tout entière par sa coupable passion, et sans remords. Il lui semblait alors qu'en partant le lendemain, comme elle se l'était promis, elle accomplissait un acte de suprême vertu, et que jamais le comte ne pourrait payer un tel sacrifice !

Certes ! elle se croyait permis d'accorder une soirée d'ivresse à son cœur... Et encore se trouvait-elle bien courageuse, bien loyale, bien irréprochable...

XXVIII

Maintenant qu'elle sentait dans son atmosphère le poète, l'artiste, le chanteur aimé si follement, elle aurait voulu demeurer éternellement là, sur cette terrasse, entre le ciel et la mer ; cependant le temps marchait avec une vitesse désespérante... Encore quelques instants, et il allait falloir s'arracher de ce lieu de délices...

« Ah ! se disait-elle, le cœur plein en même temps de bonheur et de peine, je voudrais seulement qu'il sût qu'en partant je l'ai regretté... que j'étais digne de l'apprécier... que je sentais tout le prix de son amour... Mais pourra-t-il le deviner ? ... et, si je le lui fais comprendre, pourra-t-il me laisser partir ?... Non ! même cette

joie de lui faire savoir que je l'aimais, je dois me la refuser... je me la refuserai... »

Elle s'appuya sur la balustrade et regarda la mer argentée sous les reflets de la lune... le ciel diamanté d'étoiles... les silhouettes élégantes du golfe; et elle pleura.

Le bonheur même lui devenait douloureux. Elle l'avait trop attendu.

Son amant vint s'accouder auprès d'elle. Quel moment délicieux !... Il la regardait; elle se sentait regardée, et tout son sang lui refluait au cœur... Enfin, elle aussi, osa lever les yeux sur lui.

Cet échange de regards dura quelques minutes. Mais madame de Morelay baissa bientôt les yeux, dans la crainte de trahir son fol amour.

Car la soirée s'avançait; les derniers promeneurs disparaissaient; les terrasses devenaient désertes; la comtesse sentit que la position était difficile et fausse et qu'il fallait partir...

« Déjà !... » se disait-elle, le cœur serré et poigné de mille regrets...

Le comte cependant lui adressait de temps à autre quelques paroles. Elle répondait distraitement et s'efforçait de contenir le tremblement de sa voix. Deux ou trois fois même, M. de Morelay tourna la tête et regarda l'étranger qui seul demeurait à côté d'eux. Elle comprenait que le moment d'avoir du courage était venu, et elle ne pouvait cependant prendre sur elle de donner le signal du départ. Enfin, le comte tira sa montre, et dit :

— Il est onze heures.

— Rentrons ! dit-elle.

XXIX

Ils reprirent le chemin de l'hôtel; la pauvre femme suivait cette fois les pas de son mari et ne les dirigeait plus. Elle marchait en pleurant, et pourtant! elle sentait encore celui qu'elle aimait auprès d'elle...

« Grand Dieu! je ne le verrai plus! se disait-elle le cœur brisé de désespoir... C'est fini... fini... »

Et, déjà, en le cherchant des yeux, elle le distinguait à peine parmi les arbres et sous les grandes ombres qu'ils projetaient.

Comme elle descendait sur la place, il reparut à côté d'elle, tendant une branche de laurier-rose...

En cet instant justement, deux jeunes men-

diants se précipitèrent au-devant du comte en criant leur psalmodie de misère ; il quitta le bras de sa femme et chercha quelque monnaie pour les satisfaire.

Alors, d'un mouvement rapide, la comtesse tendit la main et saisit la branche.

— Votre nom ? dit-elle d'une voix si émue et si basse que le jeune homme devina plutôt qu'il n'entendit.

— Pietro.

Elle prit le bras de son mari et s'enfuit, serrant les fleurs de laurier-rose comme un trésor...

Ils arrivèrent à l'hôtel, la porte se referma. Mais alors la comtesse n'était plus triste ; désormais sa vie aurait au moins un beau jour.

C'est ce qu'elle avait souhaité de toute son ardeur. Maintenant elle se résignait au départ, elle le sentait nécessaire ; car, après cette scène d'une minute, il fallait quitter la Spezzia et ne plus se trouver en présence d'un homme qui pouvait tout oser.

XXX

Le lendemain, au moment où la comtesse de Morelay allait faire descendre ses malles, le comte entra chez elle, tenant à la main les passeports et une lettre qu'on venait de trouver pour lui à la poste.

— Voilà qui dérange nos projets, dit-il.

— Qu'est-ce? demanda la comtesse, soudainement émue.

— Oh! rien de grave. Seulement notre avoué m'écrit que je dois me présenter en personne au tribunal pour le procès que vous savez; et l'affaire est appelée pour le dix de ce mois. Nous sommes au 5.

— Eh bien, pourrons-nous jamais arriver à temps?

— Nous deux, c'est impossible. Je ne souffrirais pas, d'ailleurs, au prix de la perte de n'importe quel procès, que vous fussiez exposée à la fatigue ; et certes elle serait grande à courir ainsi la poste, par mer et par terre...

— Pourquoi donc? S'il le faut, je suis prête...

— Oui. Mais moi, je ne veux point risquer votre santé à peine remise.

— Alors, il faut donc se résigner à perdre ce procès par défaut?

— Nullement. En partant aujourd'hui même, j'arriverai pour comparaître. En vingt-quatre heures, par la malle-poste, je puis être à Gênes. J'y trouverai toujours un paquebot en partance pour Marseille. De Marseille à Paris, il faut encore vingt-quatre heures... Vous voyez que je puis être rendu dans quatre jours, si le paquebot ne me fait pas attendre.

— Alors, moi...

— Vous m'attendrez ici. Je serai de retour dans neuf ou dix jours, et nous exécuterons, alors, notre projet de voyage à Florence.

La comtesse devint toute pâle. Sa conscience lui criait impérieusement de ne point s'exposer au danger.

— J'aime mieux partir avec vous ! s'écria-t-elle.

— Et pourquoi ?... qu'avez-vous?... on dirait que vous avez peur de rester ici... Pourtant vous êtes bien restée tout l'hiver à Rome, seule avec votre femme de chambre.

— J'y avais des amis... des relations...

— Ne sauriez-vous rester dix jours à lire et à vous promener dans le plus beau pays du monde ?... En vérité, Louise, je ne reconnais plus en vous la femme sensée et raisonnable que j'étais accoutumé à trouver...

— Je vous assure, reprit-elle en rappelant tout son courage, que je suis bien en état de supporter ce rapide voyage.

— C'est de la folie...

— Non, c'est une sorte de pressentiment... Je ne sais quoi me dit de ne pas vous quitter.

Le comte embrassa sa femme et lui dit avec un ton plein de paternelle honté :

— Les pressentiments sont des enfantillages; restez ici, ma chère Louise, et je m'arrangerai pour vous revenir vite... Prenez les bains de mer, faites-vous promener en voiture... allez aux environs... lisez... Vous savez fort bien l'italien; mais, en lisant les bons auteurs, vous pouvez vous perfectionner encore, et vous distraire en même temps. D'ailleurs, une ville qui a un établissement de bains doit être bien pourvue; vous trouverez sans doute ici des livres français.

Madame de Morelay ne répondit pas. Que répondre, à moins de se jeter dans les bras de son mari et de lui tout avouer?

Mais l'étendue du mal même arrêta l'aveu sur les lèvres de la comtesse.

Comment oser dire que, depuis deux jours à peine, elle s'était compromise au point d'avoir accepté d'un inconnu des gages d'amour? Comment oser, pour s'en excuser, déclarer l'incroyable vertige auquel elle était en proie?...

Un moment elle se dit que cette humiliation terrible serait un juste châtiment du coupable

égarement de son cœur; mais elle vit soudain la douleur de son mari... sa colère... son mépris peut-être... à coup sûr la perte de sa confiance; enfin, tout bonheur détruit.

Elle ne pouvait parler et ne le devait pas.

A tout prix, cependant, et par tous les moyens, elle se résolut à quitter la Spezzia, à s'en aller attendre ailleurs le retour du comte, quitte à lui en donner ensuite une explication quelconque. Cette idée calma un peu ses angoisses; elle n'ajouta plus, pour le déterminer à la laisser partir avec lui, ni raisons ni prières.

— Sitôt qu'il aura quitté le pays, je m'arrangerai pour le quitter à mon tour, se dit-elle. J'aurai l'énergie de me mettre, moi-même, à l'abri de toute poursuite...

XXXI

Quelques heures après, madame de Morelay restait seule à l'hôtel de l'Europe.

Elle s'y enferma et s'interdit d'en sortir jusqu'au moment où elle pourrait quitter la Spezzia pour n'y plus revenir.

Mais elle ne savait où se faire conduire. Ce fut le *Guide des voyageurs* qui dirigea ses démarches. Après avoir étudié la carte routière d'Italie, elle se décida pour les bains de Lucques, qui lui semblèrent suffisamment éloignés de la Spezzia pour que Pietro perdît ses traces; suffisamment fréquentés, par une société d'opulents baigneurs, pour qu'elle n'y eût pas à redouter la solitude, trop souvent mauvaise conseillère; enfin, d'un assez

agréable séjour pour que le comte, à son retour, ne s'étonnât pas de l'y trouver; les bains de Lucques d'ailleurs étaient justement sur la route de Forence.

Aussitôt son parti arrêté, elle sonna sa femme de chambre et l'envoya chercher la maîtresse de l'hôtel, afin de s'informer des moyens de transport et de la durée du voyage.

Comme il arrive toujours en pareille circonstance, l'hôtesse s'étonna que madame la comtesse pût préférer les bains de Lucques et leurs horizons étroits aux splendides vues de la Spezzia; elle lui fit observer que le pays était presque entièrement habité par les Anglais, et ajouta que les *zinzare*[1] y faisaient rage.

Ces avertissements n'ayant pas influencé la résolution de madame de Morelay, l'hôtesse ajouta que l'on allait aux bains de Lucques en voiturin et non autrement, parce qu'ils se trouvaient en dehors de la route, et qu'une journée de voyage

1. Les cousins, les moustiques, etc.

ne pouvait suffire. Elle conseilla de partir le lendemain, vers le milieu du jour, pour aller coucher à Massa : le surlendemain, on pourrait aller de Massa aux bains de Lucques en passant par Casa di Dei.

La comtesse approuva ce plan. Que lui importait? Seulement, elle ne voulut pas attendre au lendemain.

— Il est trois heures, dit-elle, mes malles sont prêtes; je désire partir aujourd'hui.

Pour le coup, l'hôtesse se récria plus fort que jamais. Elle demanda si Madame était mécontente du service, et déclara que trouver un voiturin prêt à partir sur-le-champ, était chose impossible.

L'insistance douce et bienveillante de la comtesse l'ayant enfin convaincue que rien de personnel à l'*Europe* ne décidait ce départ précipité, elle promit de faire tous ses efforts pour embaucher un voiturin, disposé à partir le soir même, mais en répétant qu'elle avait peu d'espérance de réussir.

— Et celui que nous avions retenu pour aller à Florence? demanda la comtesse.

— Madame, il est parti pour Gênes avec d'autres voyageurs.

XXXII

Lorsque la comtesse se trouva seule, la fièvre qu'il l'agitait depuis le matin se calma un peu. Satisfaite d'avoir fait consciencieusement tous ses efforts pour partir de la Spezzia, ce jour-là même, elle attendit sans angoisse le résultat des démarches de l'hôtesse.

— Après tout, se dit-elle, si je ne puis partir aujourd'hui, je partirai demain... Suis-je donc si faible que je doive redouter de passer ici quelques heures de plus?...

Le cœur lui sautait dans la poitrine...

— Oui! je dois partir... il le faut... dit-elle.

Elle prit un journal français et lut la même ligne dix fois, puis sauta sans ordre et sans suite d'une

colonne à l'autre; sa pensée ne pouvait se fixer.

Le temps passait pourtant.

A quatre heures et demie, l'hôtesse parut et annonça qu'il fallait absolument renoncer à trouver un voiturin disponible et des chevaux frais pour le jour même; mais elle en promit pour le lendemain matin, à l'heure que fixerait la comtesse.

Cet arrêt remplit l'âme de madame de Morelay d'appréhensions funestes. Et cependant... — comment scruter au fond du cœur humain les pensées qui y germent toutes seules, comme les mauvaises herbes dans les champs?... qui bouillonnent dans ses profondeurs intimes comme une source impure?... — Cependant la comtesse eut un secret sentiment de joie en se trouvant là, seule, et dans l'impossibilité de partir.

XXXIII

Mais elle s'attacha plus encore à sa résolution de ne pas quitter l'hôtel ; et, lorsque après dîner l'heure de la promenade fut venue, elle fit monter sa femme de chambre pour lui tenir compagnie et causer avec elle. C'était assurément la première fois qu'elle se trouvait avoir besoin de cette distraction. Mais, la lecture devenant impossible, il lui fallait à tout prix occuper son attention par quelque chose. Jamais elle ne semblait s'être autant inquiétée de la forme de ses robes, de la garniture de ses bonnets du matin et de l'avenir de sa toilette d'hiver. Plus la soirée s'avançait, plus elle mettait de feu à discuter ces détails infimes, comme s'il lui avait fallu faire du bruit pour s'étourdir

La femme de chambre demanda si Madame ne voulait pas s'habiller pour sortir.

— Non! s'écria la comtesse, je ne sortirai pas.

— J'avais préparé pour Madame la robe d'organdi blanc avec les rubans mauves, reprit la camériste.

Quand toutes les pensées sont tournées vers un même objet, chaque incident extérieur y vient donner un nouveau choc. C'est ainsi que l'idée d'apparaître dans cette fraîche toilette aux yeux ravis de Pietro séduisit un instant madame de Morelay, et la tenta avec une persistance singulière.

Elle en triompha pourtant; et combien, parfois, on a plus de peine à vaincre une puérile séduction qui vous envahit, vous possède, vous entraîne soudain, qu'une passion vraie!

Elle fit emballer la robe, et jeta dans la glace un rapide regard sur son costume de voyage aux teintes grises.

XXXIV

Pourtant elle voyait, avec un amer regret, le soleil glisser à travers les fentes de ses jalousies les rayons empourprés du couchant.

Les promeneurs se massaient sur le port, au devant de l'établissement des bains ; plusieurs montaient en barque pour faire une promenade dans la baie, car la mer était si unie et si calme qu'elle semblait un miroir de cristal.

Elle se demanda enfin pourquoi elle n'irait pas aussi se promener en mer... « Là, se dit-elle, je n'ai point à craindre sa rencontre; j'aurai bien vite traversé la berge et gagné la barque... »

Elle pensa d'ailleurs que Pietro devait être sur les terrasses comme les jours précédents.

L'envie la prit de revoir, de loin, l'ensemble du pays où elle allait laisser son cœur ; elle se dit que cette soirée cruelle en serait abrégée... que le charme de la rêverie, sur cette belle mer, changerait ses regrets désespérés en mélancolie... qu'elle jouirait une dernière fois du bonheur de s'abandonner à sa passion, sans craindre pourtant les faiblesses dangereuses, puisqu'elle serait à l'abri des attaques.

Soudain elle se décida.

— Vous m'accompagnerez, dit-elle à sa femme de chambre ; je vais aller faire une promenade en mer.

Mais la femme de chambre s'en défendit. Elle avait peur de l'eau... Elle allait déjà avec bien de la peine sur les grands vaisseaux, et suppliait madame la comtesse de ne point la contraindre à monter sur une de ces petites barques si fragiles... etc.

« Pourquoi n'irais-je pas seule ? » se demanda la comtesse.

Et elle dit à sa femme de chambre :

— Êh bien ! vous viendrez seulement avec moi jusqu'à l'embarcadère.

— Madame ne s'habille pas ? reprit la camériste.

La comtesse allait partir avec son costume de voyage. Elle pensa soudain à sa toilette toute prête... Pourquoi, se dit-elle, ne me parerais-je pas pour cette dernière fête de mon cœur ?

C'était un charme encore que d'être belle pour cet adieu suprême au bonheur. Les femmes comprendront cela.

Elle traversa rapidement la plage, descendit dans la première barque et se blottit sous la tente de coutil, tandis que le batelier allait dénouer ses amarres. La femme de chambre remonta vers l'hôtel.

XXXV

Tout le temps que la barque resta près de la rive, la comtesse demeura les yeux baissés et le visage voilé par son ombrelle, qu'elle gardait ouverte malgré l'ombre de la tente. Elle faisait, sans s'en rendre compte, comme les oiseaux qui cachent leur tête sous leur aile pour se soustraire aux regards des chasseurs ou pour attendre le coup mortel.

Mais, lorsqu'elle fut à une distance d'où elle put voir sans être vue et découvrir d'un même regard la promenade et la ville, la comtesse osa jeter les yeux vers la terrasse.

L'ombre des chênes verts était bien épaisse... Les promeneurs étaient nombreux. Elle ne vit

rien qu'un banc vide ; et son cœur battit pourtant.

Elle s'accouda sur l'un des appuis de la tente, vers la poupe, tira de son carnet les vers qui enveloppaient sa fleur de laurier encore fraîche, et se mit à relire le sonnet et à contempler la fleur en envoyant vers la rive les plus ardents regrets. Bientôt, de rêve en rêve, sa folie lui revint tout entière. Elle s'y abandonna de nouveau, se promettant bien de reprendre, en touchant terre, sa raison et son énergie...

« Pourtant, se disait-elle, si pour moi, au delà de cette mer bleue et profonde, il n'existait pas d'impérieux, d'imprescriptibles devoirs...

» Qu'est-ce donc que les liens sociaux, lorsque l'on est ainsi loin du foyer, de la patrie même... entre le ciel et la mer?... deux infinis!... — Ne semble-t-il pas que ces liens, si forts, sont de convention et non point réels? Le vrai c'est d'aimer... d'être aimée; tout le reste est comme la glèbe où nous sommes attachés ici-bas. Et, si le pauvre serf pouvait dérober parfois une heure de liberté, devrait-il donc y renoncer?...»

XXXVI

La barque glissait toujours en suivant les côtes de Porto-Venere.

Déjà on avait dépassé la source d'eau douce que viennent voir les touristes; madame de Morelay jetait un dernier regard d'envie sur les villas qui échelonneent leurs terrasses et enclavent, sous les arbres de leurs jardins, un golfe en miniature; aux villas succédèrent bientôt de pauvres maisons de pêcheurs... puis des rochers nus et sombres... des rochers de ce marbre rouge veiné de jaune, que nous appelons *portor*. Ils descendent à pic dans des flots si purs, qu'on peut suivre les veines du marbre à plusieurs brasses de profondeur. L'eau n'a depuis le commencement des siècles ni

rongé, ni terni le marbre. Çà et là, des blocs dorment dans la mer et forment comme des récifs.

On eût dit que la barque était fée, tant elle savait se frayer sa route sans heurter un écueil...

Le soleil, près de disparaître à l'horizon, rasait la mer et la dorait de ses rayons enflammés. Il fallait songer au retour. Mais la comtesse ne pouvait se décider à rappeler sa raison obscurcie et à dire à son batelier : « Retournons à la Spezzia ! »

N'était-ce pas se dire à elle-même : « Allons ! assez de rêveries séduisantes et coupables !... reviens à ton devoir... à la froide chambre d'hôtel, à tes malles bouclées pour le départ... au voiturin qui t'emmènera demain... »

Le cap fut doublé comme le jour baissait. Une végétation splendide succéda aux rochers, et la barque approcha du rivage, vers une anse abritée sous les lauriers-roses.

Au moment d'aborder, la comtesse releva les

rideaux, se tourna vers le marinier, et l'appela pour lui demander où il la menait.

Mais la parole expira sur ses lèvres. Ce fut Pietro qui jeta les rames et lui répondit.

XXXVII

La nuit s'avançait lorsque la barque quitta les rives de Borghetto, pour reprendre la direction de la Spezzia. La nature entière dormait, et le clapotement des rames sur la mer, le saut d'un dauphin au devant de la proue, rappelaient seuls le mouvement et la vie.

La comtesse, dans un accablement impossible à décrire, demeurait à la poupe du bateau, les yeux fermés, les bras pendants; Pietro ramait, en la regardant d'un singulier regard, en même temps naïf et rusé, timide et triomphant...

Ils touchèrent le rivage sans bruit... Madame de Morelay courut vers l'hôtel de l'Europe, dont la porte était mystérieusement entr'ouverte... Une

petite lampe éclairait à peine le vaste escalier de marbre. Elle monta fort vite, en étouffant le bruit de ses pas, et se glissa dans sa chambre comme une coupable...

Sa camériste veillait en l'attendant.

— Ah! s'écria-t-elle, nous avons été bien inquiets de Madame!

A l'aspect de cette fille, fidèle à son poste, et qui surprenait ainsi son furtif retour, la comtesse ressentit un trouble profond. Elle devint pâle d'abord, puis pourpre.

— Inquiets? et de quoi? pourquoi? Faut-il donc que je m'astreigne à rentrer à une certaine heure... que je rende des comptes?...

— Pardon, Madame!... Mais nous craignions que quelque accident...

— Je ne vous avais pas dit de m'attendre! reprit la comtesse avec un accent altier, que la femme de chambre ne lui connaissait pas encore, et qui contrastait infiniment avec le ton de causerie que la grande dame avait pris quelques heures auparavant.

C'est que la comtesse, comme beaucoup de femmes orgueilleuses, devint, tout à coup, d'autant plus hautaine avec ses inférieurs, qu'elle se sentait plus humiliée devant elle-même.

La pauvre femme de chambre sortit. Madame de Morelay se jeta dans un fauteuil, cacha son visage dans ses mains, et demeura pendant plus d'une heure dans une invincible prostration.

XXXVIII

Quel poème de désespoir se développa en ce moment dans la pensée et dans le cœur de cette femme, jusque-là si pure, si irréprochable... que la tentation même n'avait pas effleurée !

Un moment elle eut horreur d'elle-même; le remords creusait dans son âme un sillon sans fin. « Qu'eût fait la dernière des femmes? » se disait-elle.

Lorsque la pensée de son mari lui venait en mémoire, elle la repoussait violemment, comme une image trop accablante ; et, cependant, la douleur qui la poignait, à ce souvenir, n'était rien auprès de l'angoisse qu'elle éprouvait à l'égard de son amant.

« Que pense-t-il de moi?... Sans doute, il me prend pour une conquête de hasard?... Grand Dieu!... »

Alors, elle se souvint de toutes les femmes faibles qu'elle avait connues... et blâmées...

De madame de Braciennes, d'abord, rencontrée la surveille, et repoussée d'un si hautain regard...

De madame de Martivy, qui faillit payer une faute de sa vie, et l'avait expiée de tout son bonheur.

De Sophie Rolland, son amie de pension aussi, qu'elle avait cessé de voir, parce que certaines apparences la compromettaient.

De Laure Aldini, son autre compagne, qui, au sortir de la pension, avait été jetée dans le monde, orpheline et pauvre, sans appui, sans conseil, avec l'habitude d'une vie aisée, le goût des arts, une beauté merveilleuse... et qui passait au Bois richement parée...

Ah! de quel mépris sanglant elle l'accablait, celle-là! quand leurs voitures se croisaient...

Puis, elle se souvint encore de Victorine, son

ancienne femme de chambre, chassée un soir sans pitié...

Toutes ces figures défilèrent devant sa mémoire, comme un cortège de fantômes. Il lui semblait qu'elles ricanaient et la montraient au doigt...

L'une disait : — Voyez donc cette austère vertu! et mesurez sa résistance à l'heure de la tentation!

Et l'autre : — Où serait-elle descendue, si son père ne lui eût donné une dot?

« J'ai lutté deux ans, disait la première. — Moi, six mois, reprenait la seconde, et mon mari était jaloux et dur. — Moi, j'ai vécu irréprochable, à côté d'un vieillard... — Et moi, disait la pauvre fille, je serais restée honnête, peut-être, Madame, si mon humble position ne m'eût livrée à toutes les audaces... si vous-même, peu soucieuse du danger pour votre servante, ne m'eussiez cent fois exposée! »

Après s'être traduit par de l'anéantissement, le désespoir de la comtesse de Morelay se traduisit par des sanglots. Mais la nature humaine ne sup-

porte qu'une certaine dose de douleur aiguë. Il vint un moment où la pauvre femme ne trouva plus, dans son cœur et dans sa tête, qu'une fatigue cruelle, qui dominait tout. Elle s'endormit dans son fauteuil, s'agitant péniblement entre la réalité et le rêve, les remords et le cauchemar.

On l'éveilla quelques heures après, pour lui annoncer que le voiturier qui devait la conduire aux bains de Lucques, attendait.

— Je ne pars plus, dit-elle.

XXXIX

Madame de Morelay n'avait qu'un moyen de se relever à ses propres yeux : c'était d'admirer souverainement son amant, et de croire à une puissance de séduction irrésistible ; de le revêtir, en un mot, des plus splendides draperies, comme une idole, et de se dire que toute autre à sa place, toute autre femme distinguée, noble, éprise de beauté, d'art et de poésie, eût succombé.

D'ailleurs, une fois le premier moment passé, la passion se réveilla plus folle et plus ardente que jamais...

Les dernières révoltes de la conscience furent promptement étouffées. La comtesse ne réussit que trop à draper Pietro en idole, en phénix, en

dieu. Cet amour impossible que les romanciers se sont plu à nous peindre, — comme on peint une chimère, avec des obscurités et des lueurs, des abîmes et des sommets, au-dessus de nos facultés mortelles, — cet amour inextinguible et maladif, l'envahit tout entière.

Les scrupules, les remords, les appréhensions d'avenir, tout s'évanouit pour laisser son âme en proie à un vaste incendie. La pauvre affolée ferma les yeux et se lança dans l'infini; mais je ne sais quelle faculté singulière subsistait en elle, assistait en spectatrice à ce vertigineux ouragan du cœur, et s'étonnait de la violence des passions jusqu'alors endormies. Ainsi sommeillent les tourmentes qui tout à coup s'émeuvent du fond de la mer et se déchaînent à sa surface.

XL

Madame de Morelay savait bien l'italien, mais elle avait peu l'habitude de le parler; toutes les personnes de sa connaissance, à Rome, causant plus habituellement en français. Ce n'était guère qu'avec les domestiques, les hôteliers, les marchands qu'elle employait le langage usuel. Il en résultait que, si elle pouvait facilement exprimer les besoins ordinaires de la vie, elle éprouvait une grande gêne pour rendre les sentiments et les idées qui naissaient d'une passion aussi exaltée que la sienne.

Pietro, lui, ne parlait pas français.

Un soir ils étaient assis, tous deux, au bord de la mer; après quelques mots échangés, ils de-

meurèrent immobiles et silencieux, la main dans la main.

Où couraient alors les pensées de la comtesse ? — Bien loin, au pays des folles et ardentes rêveries qui dévorent les âmes.

Elle voulut savoir si celles de Pietro s'élevaient du même vol. Alors, dans ce silence aux contemplations infinies, elle jeta quelques paroles, comme elle eût jeté des cailloux aux vagues qui roulaient à ses pieds, pour en entendre le contre-coup...

Il ne répondit pas.

Elle abaissa les yeux vers son amant. Il dormait.

Ce fut un choc qui la ramena vers la terre ; mais aussitôt elle s'accusa :

— Je l'ennuie, se dit-elle ; peut-être, parce que je ne sais rien lui dire, croit-il que je ne saurais pas le comprendre... Et comment, en effet, devinera-t-il que j'ai une âme vive et passionnée, une intelligence capable de suivre la sienne ? Qu'ai-je fait autre chose que lui prouver que je suis une femme sans vertu?

Toutes ses craintes reparurent. Son bonheur, si vif quelques instants auparavant, fut empoisonné par cette idée qui ne la quitta plus et lui rongea le cœur : « Il me méprise. »

XLI

Ce qu'il y avait de plus douloureux, c'est qu'elle s'épuisait, en vain, à chercher des moyens d'exprimer ce qui se passait dans son âme, et ceux de faire sentir à Pietro que sa trop ardente maîtresse n'était point une conquête vulgaire. Mille protestations éloquentes lui venaient à l'idée, mais la passion et l'exaltation de sa tête lui fermaient la bouche; elle devenait timide et interdite par la peur de mal rendre ce qu'elle ressentait. Et puis, est-ce par des paroles que l'on convainc de certaines choses ?

Elle voulut écrire; mais ce que l'on ne sait pas dire il est difficile de l'écrire souvent. La pauvre femme refit dix fois sa lettre.

. . . . . .

. . . . . .

« Sais-tu que je crois vivre au pays des rêves?...
» et qu'il me semble qu'un sylphe ou un archange
» m'entraîne avec lui dans des sphères bienheu-
» reuses où règne une ivresse éternelle ? je vis en
» toi depuis que nos yeux ont échangé un premier
» regard ; rien de ce qui avait servi, jusqu'alors,
» de mobile à mes pensées et à mes affections ne
» subsiste plus dans mon cœur. Ton amour est
» comme un tourbillon qui a tout emporté. Pour-
» tant je croyais les liensqui m'attachaient à la vie
» sociale des liens sacrés, je croyais à mes devoirs,
» et si quelqu'un eût exprimé le soupçon que je
» pouvais un jour les trahir, j'eusse protesté d'un
» cri d'indignation. Ah! grand Dieu !... Devoirs,
» affections de famille, liens sociaux, qu'est-ce donc
» aujourd'hui que tout cela pour moi ? Je cherche
» dans mes souvenirs, et il me semble, à l'évoca-
» tion de ces grands mots, voir passer des ombres
» confuses.

» Un seul être existe pour moi, et c'est toi ; une

» seule chose m'occupe, l'inquiétude de savoir ce
» que tu penses de moi. Oui, tu es l'arbitre de ma
» destinée... Je suis en ce moment, par ton amour,
» la plus heureuse des créatures mortelles... et
» d'un mot méprisant ou dur, tu pourrais me jeter
» dans l'abîme du désespoir...

» Pourtant, il y a peu de jours, j'ignorais jus-
» qu'à ton existence... Tu ne sais rien de ma vie
» antérieure. Pour moi, je n'ai pas même entendu
» prononcer ton nom.

» Ton nom! mon bien-aimé, il doit être
» célèbre; peut-être sonne-t-il bien haut parmi
» ceux que la gloire répète... Cependant, je ne
» veux pas que tu me le dises... non! Je ne te le
» demande pas!...

» N'ai-je pas lu ton génie dans tes yeux? et
» l'admiration des autres est-elle donc nécessaire
» à la mienne? Il me semble, au contraire, que
» je voudrais me cacher avec toi dans une retraite
» inaccessible, pour y jouir, moi seule, de la poésie
» qui s'exhale de tes regards et de tes paroles...

» Est-il besoin, pour se connaître, de savoir

» l'un sur l'autre tout ce que sait le vulgaire, c'est-
» à-dire tout ce qui est le faux, le masque, la con-
» vention sociale ?... Les âmes se révèlent-elles pas
» mieux, au contraire, sans les idées préconçues
» qui les cachent comme des langes. Ne sais-je pas
» que tu es noble comme tu es beau, et grand
» comme tu es poète ?... Et moi ! n'as-tu pas senti
» que je te donnais mon premier et mon seul
» amour... »

XLII

Depuis lors, les journées de la comtesse s'écoulèrent, en partie, à écrire de longues lettres bien passionnées, bien éthérées, et à lire de laconiques réponses sous lesquelles elle cherchait un sens mystérieux, et qui donnaient à son imagination un thème d'autant plus fécond que ces mots si simples, qui forment une banale phrase d'amour, ne lui semblaient pas employés dans leur véritable acception, ni répondre, même succinctement, aux sentiments et aux idées de la lettre de la veille. Alors elle tombait dans des interrogations et des recherches infinies; elle voulait extraire d'une phrase vulgaire une idée sublime, dépouiller le fruit de son écorce de bois ou de paille, et en

aspirer le suc délicieux, découvrir enfin, pour s'en enivrer et y répondre, les mille intentions délicates et passionnées de Pietro.

Son amant était pour elle une sorte de problème dont la solution l'attirait et l'effrayait en même temps. Sans cesse l'âme de cet amant lui échappait. Elle ne pouvait ni la saisir ni la pénétrer. C'était comme quelque chose de trop grand, ou de trop petit, pour qu'elle pût le mesurer avec son âme à elle, qui devenait le terme de comparaison.

Les échecs constants contre lesquels venaient se briser tous ses efforts, irritaient ce besoin d'assimilation, qui est le principal mobile de l'amour. Trompée sans cesse dans ses aspirations intellectuelles, elle s'indignait, elle se révoltait, elle s'efforçait de mille manières. On eût dit qu'elle tournait autour d'un bloc de granit, le frappant sans cesse et de tous les côtés, pour trouver une place sonore qui résonnât et répondit au coup frappé par une sorte d'écho. Mais plus ses tentatives étaient stériles, plus elle y mettait de passion.

« A quoi pense-t-il? » se demandait-elle avec une ténacité absorbante, lorsqu'il demeurait silencieux auprès d'elle. Qu'a-t-il voulu dire ou que devais-je lui répondre ? se répétait-elle, durant de longues heures, en se remémorant les phrases de Pietro. »

Madame de Morelay cherchait à pénétrer le front si pur et si bien coupé de son amant, pour lire dans sa pensée. Elle osait, parfois, plonger jusqu'au fond des yeux de Pietro un regard interrogateur; mais ses hypothèses trouvaient toujours mille réponses probables, et pas une seule qui fût décisive; et ses regards demeuraient en échec devant je ne sais quel miroir brillant, mais sans transparence ni reflet.

Jamais l'esprit de la comtesse n'avait tant travaillé; si elle eût été moins possédée par son idée fixe, elle se fût étonnée elle-même des combinaisons ingénieuses auxquelles arrivaient ses efforts. Elle trouvait aux paroles de Pietro un sens plus profond et plus subtil que les mystiques n'en trouvèrent jamais aux centons de Pythagore.

Mais ces rêveries n'occupaient pas encore tout le temps de madame de Morelay; et, comme elle craignait, par-dessus tout, de réfléchir et d'entendre la voix de la conscience pendant un silence de l'imagination, elle se mit à lire les poètes italiens; c'était encore un moyen de s'occuper de son amant, de s'instruire pour lui, de s'élever à lui.

Elle se procura facilement à la Spezzia, Dante, Pétrarque, l'Arioste, etc.

Cependant, les jours succédaient aux jours... et de temps en temps, au milieu de sa folie, la pauvre comtesse sentait au cœur des soubresauts douloureux comme les battements d'une cloche

qui sonne le glas. Elle se disait : « Hier, Pietro m'a dit cela ; — avant-hier, telle autre chose... », et comptait avec effroi les jours écoulés...

D'abord, il lui avait semblé faire tenir, dans la courte absence du comte, tout un siècle de bonheur; elle n'en voulait même pas apercevoir la fin. Mais, maintenant, cette terrible fin lui apparaissait, par instants, comme un abîme à la lueur d'un éclair.

Elle repoussait avec horreur ces visions. Elle s'efforçait de se cramponner à son amant et d'oublier tout le reste dans l'extase de son bonheur. Mais elle n'y parvenait pas toujours.

Pourtant, le septième jour au soir, tandis qu'ils voguaient tous deux vers une des baies enchanteresses qui bordent les côtes de la Spezzia, elle s'écriait encore dans un accès d'exaltation :

« — Est-il rien de plus beau dans les rêves que la réalité de notre amour? Nous ne vivons pas en ce monde, car nul ne sait seulement que nos yeux s'y sont rencontrés... Une fois que j'ai sauté dans cette barque, et que tu l'as lancée loin de la

terre, d'un coup d'aviron, nous sommes rois de l'espace, et plus libres que les dieux dans l'éther... Il me semble que nous avons des ailes et que nous fuyons ensemble vers un autre univers... L'univers des heureux!... »

Tout à coup la voix lui manqua, coupée par une de ces insupportables angoisses qui commençaient à faire entrer l'enfer dans la vie de la comtesse de Morelay... « Oui, se dit-elle, des ailes!... Ah! des ailes pour me dérober à ce terrible réveil! Trois jours encore... deux peut-être seulement, et le comte sera revenu!

XLIV

Le bateau effleurait le rivage. Pietro, abandonnant les rames, vint s'asseoir aux pieds de sa maîtresse en lançant une roulade. Elle, sans l'écouter, lui prit les mains et le regarda fixement d'un noir et profond regard. Mille questions se pressaient sur ses lèvres; mille craintes lui déchiraient le cœur.

Un éclat de rire et une double exclamation éveillèrent tout à coup la comtesse, en sursaut.

A trois pas d'elle, au bord de la mer et sous les oliviers, étaient assis Amélie de Braciennes et le vicomte d'Aury. Ils toisèrent Pietro et la comtesse d'un étrange coup d'œil.

— Bravo! Pietro! dit Amélie en frappant de son

éventail fermé sur sa main gauche, comme elle eût fait au théâtre.

Madame de Morelay se leva, éperdue, frémissante. Elle voulut parler, mais sa voix s'arrêta dans sa gorge. Elle resta pétrifiée en face de son ancienne amie.

Celle-ci éteignit par degré son sourire railleur, abaissa ses yeux vers la terre, d'un air froid, ouvrit son éventail d'un coup sec, l'agita lentement deux ou trois fois... Et, en dix secondes, elle eut triplé la distance que madame de Morelay avait mise, entre elles deux, quelques jours auparavant.

XLV

— Ramenez-moi! put crier enfin lacomtesse à Pietro, d'une voix étouffée par l'orgueil et la colère.

C'était le tour du jeune homme de rester consterné de ce ton altier.

— Ramenez-moi, vous dis-je! reprit madame de Morelay, avec un accent plus impérieux encore.

Pietro courut aux rames. La comtesse s'assit au bout opposé de la barque et demeura en face de lui agitée tout entière d'un tremblement convulsif.

« Le voile du temple se déchira, » dit l'Évangile. Et il semble voir s'entr'ouvrir soudain l'a-

bîme des cataclysmes au milieu de sinistres lueurs. Ainsi, dans l'âme de madame de Morelay se déchira je ne sais quel bandeau : — Mes enfants! cria-t-elle, ma maison, ma famille...

Et toutes ces choses méconnues se levèrent à ses yeux, flamboyantes, accusatrices...

Qui pourrait traduire les orages qui bouleversaient en ce moment l'orgueilleuse comtesse de Morelay? Ses yeux jetaient des flammes, ses lèvres frémissantes semblaient maudire. A l'amour succédait une sorte de haine. Mais cette haine, égarée un moment sur Pietro, se reporta bien vite sur Amélie.

— Allons, vite! reprit-elle d'une voix impérieuse...

« Se hâter?... eh! à quoi bon? se demanda la comtesse dès que le bateau eut pris une course rapide sur la mer. Quand j'aurai mis entre Amélie et moi quelques brasses de distance, aurai-je donc échappé à mon déshonneur? à sa vengeance? Pourquoi donc m'épargnerait-elle? Est-ce parce que, du haut de mon hypocrisie, je l'ai méprisée?»

Elle frissonna en apercevant, par une vision rapide, les incalculables conséquences de la rencontre qu'elle venait de faire.

La barque glissait rapidement. Il faisait nuit.

Au détour du cap Porto-Venere, elle vit briller les lumières du port de la Spezzia.

Ce fut un choc qui réveilla sa pensée, perdue dans les abîmes du désespoir.

Elle pleura.

Pietro, voyant les larmes ruisseler sur son visage, lui disait des mots de banale consolation.

Elle le repoussait avec colère. Pourtant chaque coup de rame qui la ramenait au rivage lui donnait un contre-coup au cœur. « Voici la fin de tout, se disait-elle. — Ah! grand Dieu! je suis bien perdue!... »

XLVI

Le lendemain, quand elle se réveilla, le souvenir de sa situation lui revint avec une inexorable réalité. La honte, l'effroi, la passion, recommencèrent bientôt leur lutte dans son cœur.

Hélas! la passion était bien vivace encore... Comme elle étouffait, peu à peu les révoltes de la raison et de la conscience!

Mais, tout à coup, la comtesse se souvint de l'insolent applaudissement d'Amélie à Pietro... Puis, un mirage rétrospectif lui montra le vicomte d'Aury ne saluant pas l'homme que sa compagne n'avait appelé que d'un nom de baptême...

« Qui est-il? » se demanda-t-elle dans une suprême inquiétude... » Jusqu'à quel point suis-je tombée? Je veux savoir... »

Elle sonna ; sa femme de chambre accourut.

— Demandez une voiture, dit la comtesse.

Elle s'habilla précipitamment et ne toucha pas au déjeuner qu'on lui présenta. Comme la voiture se faisait attendre, elle sonna deux ou trois fois avec impatience.

Enfin la femme de chambre annonça que tout était prêt, et demanda si elle devait accompagner Madame.

— Non, dit la comtesse. Puis s'élançant dans la calèche, elle se fit conduire à Carrare.

« Là, je saurai son nom, avait pensé madame de Morelay. Je le demanderai au premier venu, à un paysan, à un manœuvre, à un enfant ; à cette voix banale, enfin, qui répond sans troubler aux plus mystérieux désirs du cœur, parce qu'elle part d'une bouche totalement inconnue et indifférente. »

XLVII

Elle fit arrêter la voiture à l'entrée de la ville, dans le chemin bordé de grenadiers, et se dirigea, seule et à pied, vers l'atelier où elle avait vu Pietro. Malgré les audaces de sa pensée, elle tremblait en marchant, et rougissait sous son chapeau de paille à larges bords. C'est qu'elle n'était point encore aguerrie à de telles démarches. Et puis, je ne sais quels pressentiments l'agitaient et lui remettaient en mémoire Psyché marchant, avec un flambeau, vers l'Amour endormi.

Son cœur bondissait au moment où elle leva le loquet de la porte qui séparait l'atelier de la rue. Elle venait du grand soleil, et l'atelier était du

côté de l'ombre. C'est pourquoi elle ne distingua rien d'abord que la nuit; mais, à peine eut-elle abaissé ses paupières sur ses yeux pour en rafraîchir la pupille, et relevé le bord tombant de son chapeau de paille, qu'elle devint toute interdite et fit un pas en arrière.

Pietro n'était pas là; mais elle se trouvait en présence de trois ou quatre hommes aux bras nus, aux cheveux souillés de poussière blanche, qui se détournèrent simultanément de leur travail pour la regarder avec interrogation.

— Pardon, Messieurs, pardon... balbutia-t-elle en jetant des regards investigateurs de tous les côtés de la vaste pièce; je croyais être ici chez M. Pie... mais, je me trompe, excusez-moi...

La pauvre femme sortit le plus vite pu'elle put, tandis que les sculpteurs la saluaient d'un signe de tête, et que deux gamins de quatorze à quinze ans, qui dessinaient dans un coin, étouffaient mal un ricanement.

Elle fit rapidement quelques pas pour s'éloigner du théâtre de sa déconvenue, puis s'arrêta

confuse, incertaine, mécontente d'elle-même... Son instinct lui criait de regagner sa voiture et de retourner à la Spezzia, en gardant ses dernières illusions, tandis qu'une pensée tyrannique la poussait à de nouvelles investigations.

XLVIII

Elle marcha au hasard pendant une heure, jetant, çà et là, des coups d'œil timides et curieux; mais que faire? Elle ne pouvait entrer dans aucun autre atelier, ni demander à personne le nom qu'elle voulait savoir; il fallait repartir...

Indécise encore, malgré tout, elle suivait les rues comme une somnambule doit suivre son chemin sur les toits; enfin elle s'arrêta devant un atelier grand ouvert, parce qu'il semblait inhabité pour le moment. Peu à peu, ses yeux se fixèrent sur une statue d'Apollon, dont la tête offrait une vague ressemblanee avec celle de Pietro. Bientôt cette ressemblance lui parut frappante, et son imagination aidant ses yeux, elle crut voir un

portrait de son amant, marqué du sceau divin qui convient au génie.

Immobile et ravie, elle demeura penchée vers la fenêtre de l'atelier comme en extase ; la couronne de laurier allait bien à ce front noble ; la chlamyde donnait une fière élégance au port du dieu des arts et de la poésie. Cette lyre même, formait avec l'ensemble des lignes un heureux agencement.

La pauvre créature se prit à redire dans son cœur les vers de Pietro. Elle aurait voulu avoir la puissance des fées pour enlever cette statue, l'emporter et la cacher à tous les yeux.

Peut-être serait-elle restée longtemps en contemplation, si un jeune homme n'eût ouvert, en chantant, la porte de l'atelier, et ne fût venu s'installer au travail.

L'arrivée de cet inconnu choqua d'abord madame de Morelay, en la forçant d'interrompre son rêve extatique ; mais ensuite son cœur se mit à battre violemment. Ce jeune homme, qui s'offrait tout à coup à sa vue et à ses questions,

n'était-ce pas la voix indifférente qu'elle venait chercher et interroger? n'était-ce pas celle qui allait nommer le poète?... Elle hésita encore... Elle eut l'idée de s'enfuir sans parler...

« Quelle folie! pensa-t-elle; quelle faiblesse!... »

Puis, d'une voix tremblante :

— Monsieur, dit-elle, je regarde depuis un instant cette statue d'Apollon; pourriez-vous me dire si c'est un portrait?

Le jeune homme se retourna, salua, s'excusa en français de ne pas avoir aperçu, en entrant, son interlocutrice; puis, il se fit répéter la question.

Madame de Morelay rougit en entendant parler sa langue maternelle. Par un effet singulier de pudeur instinctive, elle se trouva cent fois plus confuse devant un compatriote qu'elle ne l'eût été devant un étranger, parlant une langue étrangère. Elle se demanda soudain, si cet homme, qui venait de reconnaître sa nationalité à son accent et à sa toilette, — car elle avait parlé italien, — ne lisait pas aussi son secret sur son visage.

Cependant, elle appela toute sa résolution à son aide, et reprit :

— J'ai osé vous demander, Monsieur, si vous aviez copié pour cet Apollon une tête connue ?

— Oui et non, Madame ; j'ai interprété, en effet, une tête célèbre dans ce pays, mais fort inconnue ailleurs.

— Ah !... reprit la comtesse, qui ne put empêcher sa voix de trahir une ardente curiosité par un léger tremblement ; et puis-je, sans indiscrétion... vous demander le nom de l'original ?

— Pietro.

Et le jeune sculpteur accompagna cette laconique réponse d'un singulier regard.

Madame de Morelay rougit sous ce regard à la fois étonné, interrogatif et railleur. Aucune puissance humaine ne serait parvenue, alors, à lui faire articuler un mot de plus. Je ne sais quelle honte la saisit à la gorge et la rendit muette, tandis qu'au contraire, sa curiosité était plus violemment surexcitée que jamais.

La comtesse se disait qu'il fallait absolument

éclaircir sa situation. Elle voulait braver à tout prix l'embarras d'un instant, pour sortir de l'horrible perplexité qui la poignait. Mais toute sa volonté demeurait paralysée par la contraction de ses nerfs. Plus elle restait de secondes, muette et consternée devant le jeune artiste, plus elle sentait s'accroître son malaise. Et sa rage la rendait plus interdite encore.

Un regard très expressif du sculpteur, un regard qui présageait une question peut-être impertinente, rendit la situation intolérable. La comtesse balbutia un pénible : « Merci, Monsieur, » et s'enfuit en courant.

XLIX

Elle revint à la Spezzia, en proie à une curiosité, à une inquiétude, à une angoisse, enfin, qui l'obsédait tyranniquement. En attendant l'heure du rendez-vous, elle voulait prendre une résolution, et ne pouvait, ni dompter son cœur, ni fixer ses idées. Longtemps, elle se promena dans son salon, s'efforçant de vaincre l'agitation qui lui ôtait jusqu'à l'exercice de ses facultés. Elle s'assit enfin. Un livre se trouva sous sa main. C'était un Pétrarque. Elle le prit et en tourna les pages, lisant les mots, l'un après l'autre, et ne pouvant saisir le sens d'un seul vers... — Ah! que les fades ardeurs du poète de Laure répondaient peu, alors, aux impétueuses passions qui rava-

geaient le cœur de Louise de Morelay ! — Mais quelle puissante lecture, aussi, aurait pu triompher de ses pensées?

Plus d'une heure s'écoula sans qu'elle eût cessé de lire du regard, tandis que son imagination allait comme une horloge sans balancier.

Tout à coup, cependant, ses yeux se fixèrent sur une page et relurent dix fois les mêmes vers. Elle passa les mains sur son front comme pour y rappeler la mémoire...

Et vivement elle tira de son portefeuille le précieux sonnet de Pietro, et le tint ouvert, à côté du livre, suivant des yeux l'un... puis l'autre...

Elle devint pâle... c'étaient les mêmes mots... les mêmes vers...

Abasourdie par ce coup, elle demeura longtemps sans conclure... Enfin, elle posa le livre et la copie.

— Quel a pu être son but? se demanda-t-elle, perdue dans des recherches infinies. Pourquoi m'envoyer un sonnet copié dans un poète que tout le monde peut lire ? M'a-t-il si fort méprisée qu'il

n'ait pas même pris la peine d'écrire, pour moi, une déclaration d'amour! Sa conduite tout entière est une énigme. Il s'enveloppe dans un machiavélisme dont je ne puis saisir les combinaisons...

Elle réfléchit encore; puis une lumière soudaine, une lumière horrible parut se faire dans son esprit; elle tomba à la renverse, en s'écriant :

— Ah! mon Dieu!... mais il est bête... tout simplement!... et qui sait?... vil! peut-être...

L

Mais bientôt elle se releva pleine d'une fiévreuse énergie. Décidément elle voulut savoir jusqu'où elle était tombée. Ses yeux secs brillèrent d'un feu sombre; elle marcha vers la fenêtre et regarda sur le port. Pietro y était, fièrement campé sur ses hanches, car l'heure du rendez-vous venait de sonner.

Que la beauté de cet homme, dont elle avait fait un Dieu, lui parut alors vulgaire! que son attitude lui sembla révéler de bassesse et de sottise!...

Elle courut à la sonnette et l'agita violemment.

— Priez la maîtresse de l'hôtel de monter tout de suite, dit-elle à sa femme de chambre, en

réprimant, avec peine, le tremblement de sa voix.

L'hôtesse se fit attendre quelques instants. Madame de Morelay se promenait frémissante dans le salon et dans sa chambre, et s'arrêtait devant les glaces pour essayer de se composer un visage froid.

Elle se promettait d'engager une conversation avec l'hôtesse et d'arriver, par degrés, aux questions sur l'homme qui attendait au pied de ses fenêtres. Mais, malgré toutes les résolutions dictées par son orgueil, elle ne put trouver un mot de lieu commun, ni feindre un intérêt quelconque, pour quoi que ce fût. Dès que sa porte s'ouvrit, elle marcha au-devant de la maîtresse d'hôtel, la prit par le bras et l'amena devant la fenêtre.

— Savez-vous quel est ce jeune homme? demanda-t-elle avec un accent contenu.

— Celui qui s'appuie à cette barque renversée et qui regarde par ici?

— Oui.

— C'est Pietro.

— Mais que fait-il ?... quelle est sa profession ?... d'où vient-il ?...

Cette fois la comtesse ne put empêcher sa voix d'avoir une légère vibration.

L'hôtesse la regarda avec étonnement ; mais le visage de madame de Morelay semblait si froid et si fier qu'elle baissa les yeux.

— Il est arrivé l'an passé de Venise, avec l'impresario qui fit la saison à notre théâtre. Comme il n'eut guère de succès, l'impresario ne le réengagea pas. Il reste ici où on le rencontre souvent, sur la promenade et sur le port... On dit qu'il pose aussi chez les sculpteurs de Carrare ; c'est-à-dire qu'il leur sert de modèle. Il est assez beau pour cela !

La main tremblante de la comtesse avait saisi l'espagnolette comme un point d'appui. Mais, en ce moment, à ces dernières paroles, elle se sentit défaillir tandis qu'un flot de sang chaud lui montait au cerveau.

Un fauteuil était près de là. Elle s'y traîna et s'y assit.

— Sans doute, il a envoyé son sonnet à madame la comtesse ?

— Pourquoi cela ? répliqua vivement madame de Morelay, avec un accent si terrible que l'hôtesse en pâlit.

— Oh ! Madame, il n'y aurait rien d'extraordinaire ; il a copié un sonnet de Pétrarque, qu'il envoie comme cela aux dames. On dit qu'il veut profiter de ses avantages physiques pour faire la conquête d'une héritière... ou d'une grande dame... A Florence, dernièrement, la fille de lord X*** a épousé son maître de chant ; et toutes les fois que je loge ici de jeunes Anglaises, Pietro...

L'hôtesse s'interrompit tout à coup, effrayée par les yeux blancs de son interlocutrice et par sa pâleur :

— Madame ?... s'écria-t-elle.

Mais la comtesse de Morelay avait perdu connaissance.

LI

Le lendemain, lorsque le comte revint de France, il trouva sa femme au lit avec le transport au cerveau.

Je pourrais, je devrais peut-être finir ici cette histoire, en disant que la comtesse de Morelay succomba sinon à une fièvre chaude, du moins à la honte, au remords, au désespoir. C'est ainsi que se termineraient nécessairement les romans et les comédies. Mais la vie réelle a peu de ces dénoûments simples et prompts.

Madame de Morelay ne mourut pas. Les soins de son mari la rappelèrent à la santé. Nous la retrouvons à Paris, dans son hôtel du quai d'Orsay, au milieu de son intérieur jusque-là si heureux et

si calme. Après l'ouragan qui venait de bouleverser sa vie, cette paix fut comme un baume rafraîchissant. Sa raison, un moment ébranlée, reprit peu à peu de la clairvoyance.

Rien, sans doute, ne pouvait apaiser sa douleur, mais elle trouva les forces nécessaires pour en supporter le poids. En comprenant la grandeur de sa chute elle comprit l'expiation qu'elle devait à Dieu, aux autres, à elle-même.

Nul n'avait surpris le secret de sa honte, nul ne vit son repentir. Elle ne cria point sa faute au monde par des changements apparents dans sa conduite. Seulement, elle sembla se faire plus bienveillante et plus humble que par le passé, trouva de l'indulgence et des excuses pour toutes les faiblesses, et devint de plus en plus sévère pour elle-même.

LII

Si quelque curieux l'eût suivie le matin, alors que vêtue d'une robe de laine, enveloppée d'un cachemire éteint, coiffée d'un chapeau sombre, et voilée, elle sortait à pied et seule de son hôtel, il aurait pu la voir quitter son aristocratique quartier, s'engager dans les ruelles obscures, monter dans des greniers et visiter des pauvres, des malades, des êtres dégradés par le vice ou la misère, auxquels sa main allait verser l'aumône, tandis que sa voix devenait éloquente et persuasive pour leur parler d'éternité, de repentir et de pardon.

Et, si la patience de l'espion ne s'était point lassée à rester devant les portes des noires allées,

il aurait pu la voir encore, au retour, entrer à l'église, y chercher une humble chapelle, s'agenouiller dans un coin et prier longtemps... longtemps, en se frappant la poitrine.

La femme de chambre que la comtesse avait ramenée d'Italie, la surprit quelquefois, la nuit, pleurant aux pieds du crucifix. Elle remarqua aussi que, par un singulier caprice, sa maîtresse portait des chemises de grosse toile bise sous des robes de velours et de dentelle. Vers le même temps, madame de Morelay se plaignit d'une maladie d'estomac et ne mangea plus que des légumes, cuits au sel et à l'eau.

LIII

Ah! que ces mortifications chrétiennes étaient peu de chose, pour le repentir de la comtesse de Morelay! Elle aurait voulu les multiplier mille fois, si, à ce prix, elle eût pu effacer l'odieux passé. Combien de veilles, de jeûnes, de macérations, de visites dans des mansardes puantes lui faudrait-il pour la racheter à ses propres yeux? Voilà ce qu'elle se demandait avec angoisse. Car la pécheresse repentante n'avait point tué la femme... et qui sait quelle inguérissable blessure d'orgueil saignait encore sous cette expiation?

Oui, il y avait pour elle un plus rude châtiment que toutes les douleurs qu'elle pouvait volontairement s'imposer; et celui-là, il était involontaire;

il apparaissait, comme un fantôme, à chaque accident de la vie... il venait heurter toutes les pensées consolantes... c'était le SOUVENIR.

Chaque fois que le comte de Morelay ou les enfants mêlaient à leurs causeries une phrase d'italien, chaque fois que la comtesse, en lisant, rencontrait une description des côtes liguriennes ou de la belle Méditerranée, il se dressait devant elle, ce mannequin auquel son cœur et son corps avaient été livrés... Elle croyait lire dans la cervelle creuse du beau chanteur, et y voir seulement l'ignoble sottise entée sur une vanité grossière...

Et, lorsque cette idée s'emparait trop puissamment de son imagination, lorsque la malheureuse femme pensait qu'un jour le hasard impitoyable pouvait remettre, en face d'elle, cet odieux visage de Pietro, elle se jetait à genoux et criait en joignant les mains :

— Grâce, mon Dieu! grâce!... épargnez-moi ce supplice...

Mais que dis-je ?... pour évoquer le terrible SOUVENIR, il n'était pas besoin ni de la parole ni de la lecture. Parfois la comtesse s'approchait des hautes fenêtres de son vieil hôtel et regardait couler la Seine... Alors ses yeux voyaient agir la grue qui débarque les marbres de Carrare sur le quai d'Orsay... et elle s'éloignait avec un frisson.

Une fois, — six mois environ après son retour, — elle s'imposa la loi de rester à son balcon, tandis qu'on débarquait une cargaison. Il fallait en même temps, pensait-elle, triompher de la faiblesse qui la faisait pâlir à la vue de ces pierres

inertes, et châtier son cœur orgueilleux et coupable. Ses deux enfants étaient près d'elle et s'amusaient à remarquer les mouvements mécaniques de la grue, et les efforts intelligents des débardeurs. Au milieu des blocs abrupts et grossiers, apparut une caisse longue, soigneusement ajustée.

Les débardeurs prirent un soin particulier de cette caisse, qui semblait bien recommandée. Lorsqu'elle fut déposée sur la berge, ils regardèrent l'adresse qu'elle portait, échangèrent quelques paroles et se montrèrent le quai; et sur le quai un hôtel, l'hôtel de Morelay.

La comtesse tressaillit d'instinctive terreur. Elle passa la main sur ses yeux comme pour effacer une image pénible, regarda de nouveau en se demandant si elle ne s'était point trompée, puis, trembla plus fort, car les hommes du port se consultaient toujours, en montrant alternativement sa maison et la caisse.

Elle rentra, en proie à une horrible inquiétude. Quel rapport pouvait-il y avoir entre elle et cette

caisse inattendue? d'où venait cette caisse? car elle se disait bien que tous les bateaux qui débarquent sur le quai d'Orsay n'arrivent pas de Carrare...

LV

Et pourtant, je ne sais quelle voix de la conscience lui criait qu'un spectre allait surgir du fond de cette boîte comme du fond d'un cercueil. « Grand Dieu ! est-ce mon châtiment ? se demandait-elle ; n'avez-vous pas assez, Seigneur, du remords qui me ronge ? faut-il encore que ma honte devienne publique ?... »

Mille suppositions, plus cruelles les unes que les autres, se succédèrent pendant deux heures dans son cerveau encore malade. En vain les repoussait-elle comme des chimères ; en vain s'efforçait-elle de se persuader que les regards et les paroles des débardeurs ne désignaient pas sa maison ;... que d'ailleurs ils avaient pu y porter les

yeux pour bien des causes étrangères à leur travail...

Vers six heures, un domestique l'avertit qu'un camion chargé d'un lourd colis venait d'arriver.

— Madame veut-elle signer ? ajouta-t-il en lui présentant le livre d'expédition.

Elle resta étourdie sous cette demande, comme un criminel sous le premier coup de l'exécuteur, et ne répondit pas.

Le domestique alla discrètement chercher un encrier et une plume, les arrangea sur un guéridon, à côté du livre, et posa le tout devant la comtesse sans rien dire.

Madame de Morelay, froide, pâle, chercha des yeux le lieu du départ et le nom de l'expéditeur ; elle vit : *La Spezzia*, puis un nom inconnu et peu lisible.

Elle signa, et attendit l'ouverture de la caisse et l'arrivée du comte, dans une angoisse inexprimable.

LVI

L'attente fut courte : à peine le domestique était-il redescendu qu'elle entendit la voix du comte de Morelay qui donnait des ordres, dans la cour, relativement à cette terrible caisse.

Incapable de rester plus longtemps passive en face du malheur qui allait la frapper, elle descendit précipitamment comme pour courir au-devant.

— Vous attendiez cette caisse ? vous savez ce qu'elle contient ? demanda-t-elle d'une voix si altérée que le comte se retourna épouvanté ?

— Sans doute ; une statue que...

— Ah !... s'écria-t-elle soudainement soulagée par la réponse simple et l'accent tranquille du comte. — Et... quelle statue ? reprit-elle après

un instant, pour donner un sens à sa première question.

— Ne le savez-vous pas?... Mais non!... vous étiez alors si souffrante!... et depuis, j'ai oublié de vous parler de mon acquisition. Tandis que j'attendais votre rétablissement à la Spezzia, et lorsque vous fûtes hors de danger, j'allai un jour, par désœuvrement, revoir Carrare. J'y rencontrai madame de Braciennes. Nous visitâmes quelques ateliers. Elle m'a découvert une statue d'Apollon — fort bien exécutée, ma foi! comme tout ce qui sort des mains de ces sculpteurs italiens... — Mais qu'avez-vous, ma chère?...

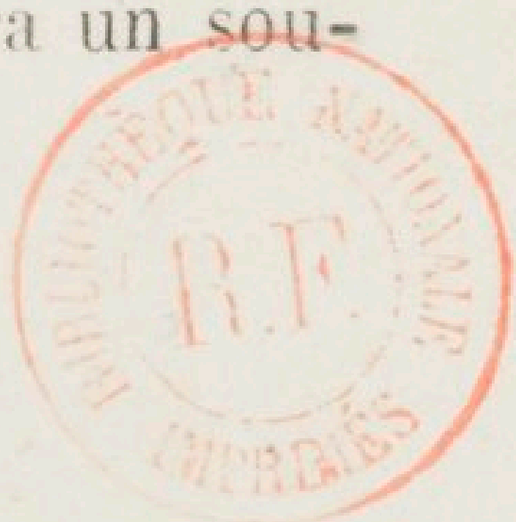
Et le comte courut à sa femme, qui semblait près de se trouver mal.

— Rien... rien... continuez... Alors, cette statue...

— Je l'ai achetée. Nous avons dans le grand salon une niche que remplit fort mal votre étagère de bois des îles...

— Et vous voulez mettre là... votre statue d'Apollon?... qui y restera... toujours?

— Vous verrez qu'elle fera bien dans ce salon, dont les panneaux représentent les divinités allégoriques des beaux-arts... Et puis, ce sera un souvenir de notre voyage !



FIN

BOURLOTON, imprimeries réunies, B.

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

	f. c.
DUC DE BROGLIE	
FRÉDÉRIC II ET MARIE-THÉRÈSE, 2 vol.	15 »
VICTOR HUGO	
TORQUEMADA, 1 vol.	6 »
A. BARDOUX	
LE COMTE DE MONTLOSIER ET LE GALLICANISME, 1 vol.	7 50
BENJAMIN CONSTANT	
LETTRES A MADAME RÉCAMIER, 1 vol.	7 50
LORD MACAULAY	
ESSAIS D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE, 1 vol.	6 »
L. PEREY & G. MAUGRAS	
DERNIÈRES ANNÉES DE MADAME D'ÉPINAY, SON SALON ET SES AMIS 1 vol.	7 50
MADAME DE REMUSAT	f. c.
LETTRES, 2 vol.	15 »
ERNEST RENAN	
INDEX GÉNÉRAL DE L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME, 1 vol.	7 50
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE, 1 vol.	7 50
JULES SIMON	
DIEU, PATRIE, LIBERTÉ, 1 vol.	7 50
THIERS	
DISCOURS PARLEMENTAIRES. T. I à XV.	112 50
VILLEMAIN	
LA TRIBUNE MODERNE, 2 vol.	15 »

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

	vol.
J. J. AMPÈRE	
VOYAGE EN ÉGYPTE ET EN NUBIE	1
TH. BENTZON	
TÊTE FOLLE	1
DUC DE BROGLIE	
LE SECRET DU ROI	2
F. BRUNETIÈRE	
LE ROMAN NATURALISTE	1
CHARLES-EDMOND	
LA BUCHERONNE	1
G. CHARMES	
LA TUNISIE	1
GEORGES ELIOT	
DANIEL DERONDA	2
O. FEUILLET	
HISTOIRE D'UNE PARISIENNE	1
ANATOLE FRANCE	
LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD	1
J. DE GLOUVET	
LA FAMILLE BOURGEOIS	1
GYP	
AUTOUR DU MARIAGE	1
LUDOVIC HALÉVY	
L'ABBÉ CONSTANTIN	1
CRIQUETTE	1
VICOMTE D'HAUSSONVILLE	
A TRAVERS LES ÉTATS-UNIS	1
PAUL JANET	
LES MAITRES DE LA PENSÉE MODERNE	1
EUGENE LABICHE	vol.
THÉATRE COMPLET	10
MADAME LEE CHILDE	
UN HIVER AU CAIRE	1
PIERRE LOTI	
FLEURS D'ENNUI	1
MARC MONNIER	
UN DÉTRAQUÉ	1
MAX O'RELL	
JOHN BULL ET SON ILE	1
E. PAILLERON	
LE THÉATRE CHEZ MADAME	1
GEORGES PICOT	
M. DUFAURE, SA VIE, SES DISCOURS	1
A. DE PONTMARTIN	
SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE	3
P. DE RAYNAL	
LES CORRESPONDANTS DE J. JOUBERT	1
G. ROTHAN	
L'AFFAIRE DU LUXEMBOURG	1
LA POLITIQUE FRANCAISE EN 1866	1
GEORGE SAND	
CORRESPONDANCE	4
DE SÉMÉNOW	
SOUS LES CHÊNES VERTS	1
JULES SIMON	
LE GOUVERNEMENT DE M. THIERS	2
E. TEXIER ET LE SENNE	
LE TESTAMENT DE LUCIE	1
LOUIS ULBACH	
CONFESSION D'UN ABBÉ	1

Collection de luxe petit in 8°, sur papier vergé à la cuve.

	vol.
LUDOVIC HALÉVY	
DEUX MARIAGES	1
LA FAMILLE CARDINAL	1
J. RICARD	
PITCHOUN!	1
CAMILLE SELDEN	vol.
LES DERNIERS JOURS DE HENRI HEINE	1
JULES SIMON	
L'AFFAIRE NAY	1
***	
LA VIE PARISIENNE SOUS LOUIS XVI	1

Paris, — Imprimerie Ph. [illegible], 3, rue Auber

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01674600 2